3 1761 03526 8127

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/lachineetleschin01esca

LA CHINE

ET LES CHINOIS

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

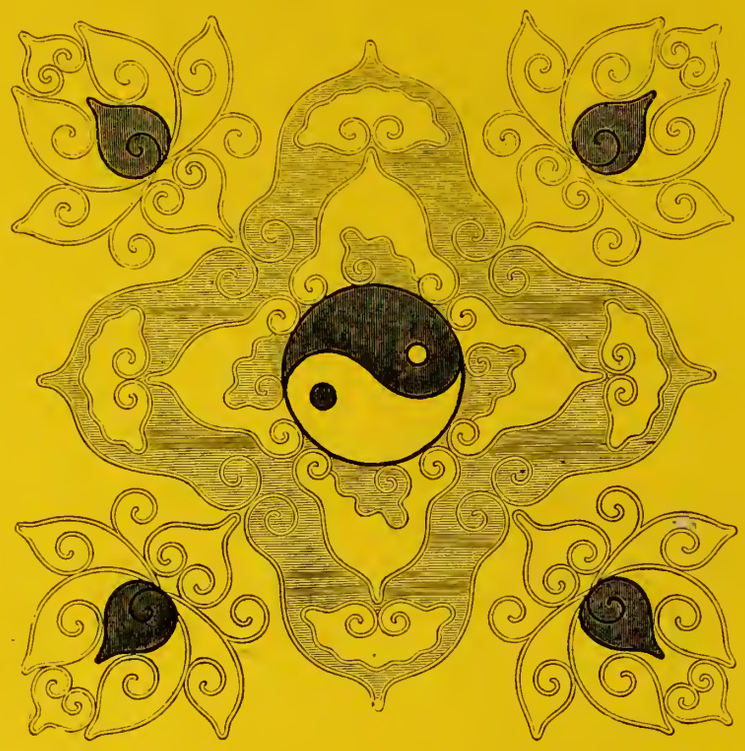
ILLUSTRÉE DE 120 DESSINS ET CARTES

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 6

1878



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR RELATIFS A LA CHINE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DE LA

TRANSMISSION TÉLÉGRAPHIQUE

DES

CARACTÈRES CHINOIS

(Avril et Mai 1862)

—

Deux cahiers, même format que les *Mémoires sur la Chine.*

PRIX, **2** FR. **50** C.

ON THE

TELEGRAPHIC TRANSMISSION

OF THE

CHINESE CHARACTERS

(May 1862)

Résumé du travail précédent, même format. — PRIX, **1** FR. **50** C.

CHINESE TELEGRAPH ON MORSE'S SIGNALS

(January 1863)

Un grand tableau autographié. — PRIX, **1** FRANC.

D'après ce système, sans rien changer aux télégraphes ou aux signaux actuellement en usage, tous les caractères chinois peuvent être transmis avec deux ou trois fois moins de signaux que n'en exigerait leur transcription alphabétique, laquelle serait à peu près inintelligible, ou la traduction d'une même dépêche en une langue européenne quelconque.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA CHINE

ET LES CHINOIS

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

INTRODUCTION

PRÉFACE; CAMPAGNE DE PÉKIN; SOUVENIRS PERSONNELS; QUESTION CHINOISE.

HISTOIRE

ÉLÉMENTS HISTORIQUES; CHRONOLOGIE; TEMPS ANCIENS; TEMPS MOYENS TEMPS MODERNES; MONNAIES ANCIENNES; HISTOIRE DU SOL; ADDITIONS RELATIVES AU COMMERCE.

RELIGION

MOUVEMENT RELIGIEUX; RELIGION DES CHINOIS; OLYMPE; BOUDDHISME; ENFERS; CULTE POPULAIRE; CULTES ÉTRANGERS; VOCABULAIRE RELIGIEUX.

GOUVERNEMENT

GOUVERNEMENT CENTRAL; FONCTIONNAIRES CIVILS; ADMINISTRATION; FINANCES; ÉTAT MILITAIRE; VOCABULAIRE ADMINISTRATIF.

COUTUME

VIE SOCIALE; THÉATRE; CÉRÉMONIES; VIE PRIVÉE; INSTRUCTION PUBLIQUE; AGRICULTURE; TRANSPORTS; CALCUL ET MESURES; MONTS-DE-PIÉTÉ; COMMERCE.

PARI

ADOLPHE DELAHAYS LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 6

1877

LIBRARY
JAN 26 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Tant de livres ont été écrits sur la Chine, qu'en en voyant paraître un nouveau il est permis de se demander pourquoi on le publie et quelles choses nouvelles on y peut apprendre.

Répondant à cette question, je dirai d'abord que ce livre ne sera point un journal de voyage : les détails de ma vie m'intéressent peu moi-même; je n'oserais espérer qu'ils intéressassent les autres. Je présenterai seulement en quelques pages ceux de mes souvenirs qui, par eux-mêmes, peuvent avoir de l'intérêt et faire comprendre mieux le peuple et le pays auxquels nous avons porté la guerre et le progrès.

Je n'entreprends pas non plus un tableau complet de la Chine : la compilation n'est pas mon fait, et le temps m'a manqué de tout apprendre; l'heure même n'est peut-être pas venue d'entreprendre un si grand ouvrage.

Les matériaux d'une telle encyclopédie gisent épars dans bien des livres : il serait long de nommer tous les hommes savants et dévoués qui les ont amassés pour nous. Il serait injuste cependant de ne pas rappeler au moins quelques-uns de ces noms. J'aurai plus d'une fois, dans mon livre, la satisfaction de pouvoir le faire. Ici, laissant de côté pour un instant un grand nombre d'ouvrages importants publiés en Asie et en Europe par des auteurs isolés, je rappellerai seulement deux œuvres collectives immenses, excellentes, et qui sont les deux grandes sources de notre savoir sur la Chine.

La première de ces œuvres est celle des jésuites, hommes de science, écrivains habiles, naturalisés à la Chine à ce point d'avoir ajouté à ses livres classiques, chargés de dresser les cartes de tout l'empire, répandus sur tous les points, en contact avec toutes les classes, en crédit à la cour, estimés de tous et voyant tout. Cette œuvre comprend les *Lettres édifiantes;* divers ouvrages historiques; l'*Atlas des provinces*

de la Chine, l'ouvrage le plus considérable en ce genre qu'on ait jamais entrepris, dit d'Anville; enfin un grand nombre de travaux de toute espèce.

La seconde œuvre collective est le *Chinese Repository,* publication mensuelle poursuivie à Canton, pendant vingt années, par des agents, des missionnaires, des interprètes et des négociants anglais, américains, et d'autres nations (1).

Le travail des jésuites est élégant, plein de détails précieux, mais souvent superficiel; il est de son époque, du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Le travail des Anglais, entrepris dans des conditions moins favorables, mais poursuivi avec une remarquable ténacité, est souvent plus substantiel et plus profond; c'est l'œuvre d'un temps plus sérieux, le dix-neuvième siècle.

Le public aborde rarement ces deux collections. La seconde, détruite en partie par divers accidents, est déjà devenue rare; des exemplaires incomplets se vendent de 800 à 900 francs. Beaucoup de ceux qui ont écrit sur la Chine, même parmi ceux qui y sont allés, même parmi ceux qui y ont longtemps vécu, se sont aperçus de l'ignorance du public, et, avec plus d'habileté que d'honnêteté littéraire, se sont hâtés d'en profiter pour publier à nouveau, sous leur nom, tout ce que d'autres avaient publié déjà. Les ciseaux français se sont promenés sur les *Lettres édifiantes,* et les jésuites ont eu de nos jours de nouveaux triomphes au profit et sous le nom d'hommes qui n'apportaient à la connaissance de la Chine ni un seul fait, ni une seule idée nouvelle (2).

Des Anglais ont saigné de même le *Chinese Repository.* Quelques Français ou Anglais,

(1) Cette publication vient d'être reprise, à Londres, sous la direction savante du professeur Summers. Le premier numéro du nouveau recueil, intitulé *Chinese and japanese Repository,* a paru le 11 juillet 1863. Il porte une devise chinoise dont le sens est que c'est dans l'étude des faits bien constatés qu'il faut chercher la vérité.

(2) Je ne saurais parler d'opuscules dans lesquels on cite des empereurs tels que Qua-tche-si, qui n'a pas encore existé, ou qui font de Canton la capitale du Chan-toung, bien que cette ville et cette province ne soient pas moins éloignées l'une de l'autre que Barcelone ne l'est de la Hollande; mais je dois dire un mot d'un ouvrage tout autre, exact dans ses jugements, écrit avec esprit, et qui a obtenu le plus grand succès non-seulement en Europe, mais même à Macao, auprès de quelques lecteurs moins versés encore que le public européen dans la bibliographie chinoise. Je veux parler du livre de M. Huc. Deux extraits pris au hasard montreront la manière de cet auteur. M. Huc avait visité Pékin; il nous donne sur cette ville le détail suivant, dans un chapitre consacré, comme le dixième livre de l'ouvrage de l'abbé Grosier, à combattre les assertions de quelques missionnaires au sujet des infanticides; il va sans dire qu'il ne cite pas l'abbé Grosier, et que les guillemets sont de moi.

« A Pékin, tous les jours avant l'aurore, cinq tombe-
» reaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les cinq
» quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers
» du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On
» est averti, à certains signes, du passage de ces tombe-

« Pour ne parler que de Pékin, chaque jour,
» avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun
» par un bœuf, parcourent les cinq quartiers qui
» partagent cette capitale. On connaît à certains
» signaux quand ces tombereaux passent, et ceux

plus avisés que les autres, ont puisé dans le recueil étranger les matériaux de leur compilation : la source de leur savoir s'est trouvée mieux cachée, et ils ont passé pour plus savants encore que les autres. On en cite même un qui s'est contenté de traduire un livre récent et d'y mettre son nom : cet acte hardi a fait sa fortune. Ainsi de viles contrefaçons, parce qu'elles revenaient de Chine, ont été saluées par une faveur injuste, tandis que des œuvres magistrales, poursuivies en Europe ou en Asie par des savants modestes, restaient sans écho dans le public.

Il y a dans les *Lettres édifiantes,* le *Chinese Repository,* et les autres travaux sérieux publiés sur la Chine, tels que ceux de Klaproth et de Rémusat, pour ne citer que les morts, un nombre considérable de mémoires excellents traitant des sujets les plus variés. On peut dire cependant qu'il n'y a pas tout; que plus d'un sujet n'est qu'à peine effleuré; que quelques sujets mêmes n'ont encore été abordés par personne. On peut dire encore que la Chine a quelque peu changé depuis les jésuites, et que de récents événements ont ajouté à ce que les rédacteurs du *Chinese Repository,* Klaproth, Rémusat et d'autres, avaient pu nous en apprendre.

Combler quelques-unes des principales lacunes laissées dans de précédents tra-

» reaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants » à leur livrer les remettent au conducteur, etc., etc. » (Huc, chapitre IX.)

» qui ont des enfants vivants ou morts à leur livrer » les remettent au conducteur, etc., etc. » (Grosier, livre X, 3e édition; 1829.)

Les renseignements qu'il nous fournit sur l'industrie des Chinois ne présentent pas plus de nouveauté : c'est dans Balbi que le hasard m'en a fait trouver la source.

« L'industrie des Chinois est merveilleuse en tout ce » qui concerne les choses usuelles et les commodités de la » vie. L'origine de plusieurs arts se perd chez eux dans la » nuit des temps, et l'invention en est attribuée à des » personnages dont l'existence historique a souvent été » mise en doute par les annalistes. Ils ont toujours su pré- » parer la soie et fabriquer des étoffes qui ont attiré chez » eux les marchands d'une grande partie de l'Asie; la fa- » brication de la porcelaine a été portée à un degré de » perfection qui, sous le rapport de l'élégance, n'a été » dépassé, en Europe, que depuis bien peu d'années, et » qu'on n'y égale pas encore sous le rapport de la solidité » et du bon marché; le bambou leur sert à faire des mil- » liers d'ouvrages de toute espèce; leurs toiles de coton, » le nankin, sont renommés dans le monde entier, etc. » (Huc, chapitre IV.)

« L'industrie des Chinois est merveilleuse en » tout ce qui concerne les aisances et les commo- » dités de la vie. L'origine de plusieurs arts se perd » chez eux dans la nuit des temps, et l'invention » en est attribuée à des personnages dont l'exis- » tence historique a souvent été mise en doute. Ils » ont toujours su préparer la soie et fabriquer des » étoffes qui ont attiré chez eux les marchands » d'une grande partie de l'Asie. La fabrication de » la porcelaine a été portée chez eux à un degré » de perfection qui n'a été dépassé en Europe » que depuis peu d'années. Le bambou leur sert » à faire des milliers d'ouvrages de toute espèce. » Leurs toiles de coton sont renommées dans le » monde entier, etc., etc. » (A. Balbi, *Abrégé de géographie,* 3e édition; 1844.)

vaux, voilà ce que je me suis proposé de faire; et, sans sortir de ce cadre, j'ai pu aborder la géographie historique, étudier l'administration, décrire la théogonie de la Chine; enfin, j'ai cru devoir aussi traiter sous une forme entièrement neuve, et en les accompagnant de considérations nouvelles, de la chronologie, de la langue et de quelques autres sujets.

J'ai cherché à rendre simples et faciles des choses qui paraissaient obscures, parce qu'on les avait mal expliquées; j'ai cherché à faire comprendre la Chine, et à donner à ceux qui déjà la connaissent quelques-uns des détails qui leur manquaient encore. Si les savants nombreux qui, soit en Chine, soit en Europe, poursuivent les mêmes études, jugent mon travail digne d'être regardé comme un supplément des *Lettres édifiantes* et du *Chinese Repository*, je me trouverai suffisamment payé de mes fatigues, et je me sentirai fier d'être compté au nombre de ces hommes qui, depuis trois siècles, ont si puissamment et si généreusement servi la science et la civilisation.

J'espère, d'ailleurs, que ce qu'il y aura d'utile et de nouveau dans ce livre me fera pardonner les erreurs qu'on ne manquera pas d'y trouver. Il y a des confusions grossières et parfois inévitables; je n'en citerai qu'un exemple. Dans un excellent ouvrage sur la géographie générale, le gouverneur chinois Su, tout en donnant de l'état de Rhode-Island une bonne description, ne laisse pas que de le confondre avec l'île de Rhodes, et reproche à un écrivain jésuite la crédulité ou la mauvaise foi dont il a fait preuve en publiant la description du fameux colosse, dans lequel Su ne veut voir qu'un phare de construction monumentale.

Il n'y a, sans doute, point lieu de reprocher à un Chinois cette confusion, entraînée par la similitude des noms, et qui aurait pu aller plus loin s'il eût mieux connu notre histoire ancienne, et qu'il eût appliqué aux Carthages, aux Memphis, aux Romes du nouveau monde ce que nos historiens racontent de la Carthage, de la Memphis, de la Rome de l'ancien monde; mais ce quiproquo nous fait sentir à quoi nous sommes exposés nous-mêmes, nous montre combien nous devons être attentifs quand nous écrivons, méfiants quand nous lisons, indulgents quand nous découvrons et corrigeons quelque faute.

J'ignore quel accueil le public français fera à ce livre, mais je ne solliciterai pour lui ni encouragements, ni souscriptions de l'État : ce qui est utile et bon doit pouvoir s'en passer; ce qui est inutile et mauvais ne saurait avoir de droits sur le trésor public. Les barbouillages d'un écolier allemand, publiés comme l'histoire d'un peuple américain, condamnent assez ce mécénisme aussi stérile pour la science que dangereux pour sa dignité.

Plus je vis, plus je vois, plus les lois de l'histoire arrivent à se formuler dans mon

esprit, et plus la liberté me devient chère. Je regrette de ne pouvoir la nommer que dans un livre écrit sur l'Asie, c'est-à-dire dans un souterrain à l'entrée duquel peu de Français écoutent.

Le fabuliste instruit les hommes en faisant parler les bêtes; le philosophe et l'historien montrent des hommes au lieu de montrer des bêtes, et leur apologue n'en est que plus instructif. D'autres ont raconté ou raconteront comment la république des Scipions et des Gracques vint s'éteindre dans l'Italie des empereurs et des papes, et comment ni le génie, ni l'audace, ni le dévouement, n'ont pu ranimer encore ces froides cendres. D'autres pourront dire comment, il y a trois siècles, l'Espagne remplissait le monde, dominant la France, supérieure elle-même à l'Angleterre, et comment, par le despotisme intronisé d'une part et brisé de l'autre, c'est-à-dire par l'esprit humain enchaîné au delà des Pyrénées, affranchi et responsable devant lui-même de l'autre côté du détroit, ce rapport s'est si fort changé que l'Espagne a tout perdu et l'Angleterre tout conquis.

Pour moi, je n'ai que la Chine à montrer; mais nous y trouverons encore quelques leçons; nous y verrons bien des choses qui ne nous sont pas inconnues, et, par les fruits qu'elles ont portés, nous devinerons ce qui nous menace.

Nous y verrons une doctrine, une philosophie, une littérature officielles, de fallacieux honneurs rendus aux lettres asservies, ces concours et ces examens inconnus dans le pays de Fulton et de Morse, promettant la puissance au seul mérite, et, comme résultat, l'imbécillité triomphante et la décadence précipitée.

Nous y verrons l'égalité sans l'éducation du peuple, le niveau dans l'abîme; le pauvre consolé seulement de sa bastonnade par la bastonnade que reçoit le riche.

Nous y trouverons une administration innombrable, présente partout, gênante partout, véritable atelier national au profit de la médiocrité paresseuse et servile.

Nous y trouverons un ministre de la musique et point de musiciens, comme d'autre part la première agriculture du monde sans ministre et sans primes.

Ainsi, que nous regardions l'occident ou l'orient, l'oracle nous répond toujours par une même leçon : Rien dans le monde ne vit ou ne se développe que par la liberté.

Avant d'aborder des sujets plus importants, je dirai quelques mots de la campagne de Chine, de ma captivité, de mes études et de mes projets. Je m'y sens encouragé par cette généreuse sympathie que m'ont témoignée l'armée de Chine et mes concitoyens, et dont le souvenir survit chez moi à la mémoire de quelques heures difficiles et de quelques blessures fermées.

Je traiterai ensuite, dans des mémoires qui plus tard seront réunis en volume, mais

devront d'abord être publiés isolément, et chacun d'eux dès que les gravures et les cartes qui s'y rattachent seront prêtes :

De la géographie ancienne, de la chronologie, et des monnaies anciennes.

De la géographie moderne et administrative; de la langue chinoise, de sa transcription, de sa transmission télégraphique, de son enseignement.

Du gouvernement, de l'administration, des finances, de l'art militaire.

De la religion, des dieux, des prêtres, des fêtes.

De l'industrie, de l'agriculture, des productions diverses de chaque district.

Des mœurs, des cérémonies et divertissements.

S'il m'est donné plus tard de revoir la Chine, ou si j'ai l'occasion de continuer utilement, en Europe, mes études chinoises, je publierai de nouveaux mémoires qui formeront la suite et le complément du travail actuel.

J'ai joint à ce travail beaucoup de cartes, dont les unes sont copiées ou réduites et traduites de cartes chinoises, et dont les autres ont été dressées par moi à l'aide des documents chinois les plus dignes de confiance. Parmi les gravures qui accompagnent le texte, les unes sont le fac-simile de gravures chinoises empruntées à divers ouvrages; les autres sont la reproduction, souvent réduite, de tableaux en ma possession, et de peintures dont j'ai fait surveiller l'exécution au point de vue de l'exactitude des détails de la vie chinoise. Je regrette de n'avoir pas trouvé en Chine des artistes plus habiles et de m'être vu contraint de reculer devant les frais considérables d'une reproduction en couleur, qui eût cependant présenté de grands avantages (1).

J'aurais voulu éviter complétement l'emploi de mots barbares auxquels l'ignorance attribue une certaine couleur locale, mais qui sont étrangers à la langue chinoise, et inintelligibles pour les Chinois encore plus que pour nous-mêmes : tels sont non-seulement les mots de mandarin, sapèque, pagode, tael, mais encore ceux de gong, jonque, et bien d'autres dont l'origine est plus cachée et dont l'apparence est plus chinoise. Je pourrai cependant être contraint parfois d'en faire usage, sous peine de n'être point entendu; je serai de même contraint, pour me conformer à l'usage établi, d'appeler *Canton, Pékin, Chang-haï, Hong-kong, Macao,* des villes que les Chinois appellent Kwañ-tmeɤ (Kouang-tcheou), Pei-kin, Hañ-xae, Hyañ-kañ (Chiang-kang) et Ñao-mön (Ngao-men). C'est ainsi que nous appelons Regensburg *Ratisbonne,* et que les Italiens appellent Paris *Parigi.*

J'éviterai cet autre jargon que des maîtres ont laissé se glisser dans la science, et dont

(1) Il existe un magnifique album photographique de la dernière campagne publié par M. Beato, attaché à l'armée anglaise comme photographe. La vue de Pei-tañ (Peh-tang) y présente un développement de 2 mètres.

ceux qui feignent de résoudre l'insoluble éblouissent les profanes. Platon et Montesquieu parlèrent le clair langage de leur pays et de leur temps. Ce qui regarde la philosophie n'a rien de tellement nouveau qu'il faille une langue nouvelle pour en parler.

Les caractères chinois dont l'imprimerie Impériale dispose ne sont pas dignes d'un tel établissement, et, malgré le zèle d'un personnel très-capable, la mise en œuvre de ces caractères est entourée de difficultés et de complications très-grandes. L'industrie privée m'aurait offert plus de ressources; mais, après quelque hésitation, je me suis décidé à réduire dans mon travail le nombre des caractères chinois et à les faire graver.

J'ai adopté une transcription nouvelle des mots chinois, basée sur l'étude phonétique expérimentale d'un grand nombre de langues, plus simple, plus vraie que les transcriptions en usage. Le kwan-xwa (kouan-hoa), ou langue générale et politique de la Chine, ne se prononce point comme il y a un siècle : on parlait alors, même à Pékin, le dialecte du Kyañ-nan (Kyang-nan), qu'on pourrait appeler le dialecte de Wʁ (Wou) : on parle aujourd'hui le dialecte de Wey ou celui de Yen.

Les mots que les anciens jésuites écrivaient avec une *h*, conformément à la prononciation du temps, qui est encore celle de Chang-haï, *ho, hien,* se prononcent aujourd'hui, le premier avec une *jota* espagnole, et l'autre avec un *ch* français. On peut contester l'existence des consonnes emphatiques *th, kh,* etc. Ces articulations appartenaient surtout au dialecte de Nankin; mais il y a quelquefois des combinaisons bizarres, celle de *p* et de *j* espagnole, par exemple, dans le mot qui signifie *canon,* et que j'écris *pxao.* Morrisson dans son Dictionnaire, et Robert Thom dans ses Dialogues, ont omis avec raison les lettres aspirées *th, kh,* etc. *Tch* et *ky,* devant *i* ou *u,* se prennent souvent l'un pour l'autre. On prononce Lyeʁ et Leao-tʁñ, Fo-kyen et Fʁ-tuieʁ; Lyeʁ et Leao d'une part, Fo et Fʁ de l'autre, étant le même caractère avec la même valeur. Il existe incontestablement un accent dont la valeur et la position varient suivant les lieux et suivant la position des mots premiers, qui sont loin d'être toujours des monosyllabes (1). Ainsi, l'on prononce peï xo, *le fleuve du Nord,* trois syllabes avec l'accent sur l'e de pei (prononcez *peï*), et xo pey, *le nord du fleuve,* deux syllabes avec l'accent sur l'o (prononcez pey, comme le mot français paye, *peille*). La prononciation d'un même caractère varie souvent un peu d'après ses associations ou son rôle dans le discours.

(1) Le consul Robert Thom, qui paraît avoir parfaitement saisi la véritable forme du kwan-xwa, s'exprime ainsi dans la préface de son *Chinese speaker :*

« Altho' the four tones may safely be passed over as a stumbling block that has stood in the way of many a » beginner's progress, yet the student cannot fail to observe as he reads along, that many words are dissyl- » lables, and not a few polysyllables; that some are accented on the ultimate, others on the penult, and others

La théorie des tons, que je crois une mauvaise explication de celle des accents (1), a pris naissance et fleuri à Canton; elle n'est d'aucun usage, au moins pour le kwan-xwa tel qu'on le parle aujourd'hui.

On trouve dans le kwan-xwa les articulations et modulations simples, représentées en français par les lettres F, J (2), K, L, M, N, P, S, T, A, E, O, I, U.

On pourrait y ajouter Z, apparent dans la combinaison transcrite ordinairement SZ; mais SS paraît plus correct que SZ (3), et une S emphatique serait peut-être encore préférable;

Et les articulations et modulations simples que je représente par Ш, X, Г, Ñ, Y, W, Ö, Ȣ,

Et qui ne sont autres que :

Ш russe; en français, *ch;* en anglais, *sh;* en portugais, *x, ch; sch* allemand.

X grec dur, russe et espagnol; خ arabe; *ch* dur allemand, hollandais, écossais; *j* espagnole.

Г grec et russe; *gh* irlandais; غ arabe; *r* grasseyée; *g* dur allemand.

Ñ espagnole; en français, *gn;* en portugais, *nh* et *m* finale, accompagné dans d'autres langues du son de l'*i* ou de celui du *g*.

Y, W, consonnes comme en anglais.

Ö allemand; en français, *eu, e* muet.

Ȣ moldave; en français, *ou;* en anglais, *oo;* en portugais, *u; u* espagnol, italien, etc.

Les voyelles A, E, O, Ö, peuvent être, comme nous disons en français, ouvertes, fermées ou nasales.

» again on the antepenult, etc., etc., etc. It was the compiler's intention to have marked all these, but he » was prevented by a paucity of properly accentuated letters. »

J'ai eu, pour ne pas marquer l'accent, deux motifs de plus que lui : le premier, que j'étais moins habile; le second, que mon but n'était pas l'enseignement de la langue chinoise.

(1) Quand on veut faire sentir les tons, on prononce autrement que quand on cause; on redouble la voyelle de plusieurs monosyllabes, afin de pouvoir placer l'accent sur la première ou la seconde voyelle ainsi obtenue. Les quatre tons peuvent être traduits par —, ◡, —◡ et ◡—; il y en a d'autres encore, tels que —◡◡, mais j'en parlerai ailleurs.

(2) Ne pas confondre *j* français et portugais avec *j* anglais (dj), allemand, hollandais (y) ou italien (i); *j* se rend en anglais par *si* dans le mot *division* (divijôn).

(3) On rencontre aussi la combinaison DZ; elle est toutefois rare et peut être regardée comme vicieuse, ainsi que l'emploi des articulations V, B, H, etc. La voyelle Ö dans ÖГL est emphatique et longue comme les voyelles affectées en arabe de l'aïn ع dans les mots *alim, ōlema, ilm, omar*. Le portugais et d'autres langues présentent des exemples de cet emphatisme. On remarque quelquefois aussi à la fin des mots, dits du ton rentrant, l'aspiration saccadée et brève par laquelle les Florentins rendent le *c* dur et quelques Égyptiens le ق. C'est la faible de l'*h* aspirée ou ح arabe. Je n'ai pas cru nécessaire de la noter dans mes transcriptions.

Ouvertes, comme dans les mots français : *ma, mets, mort, je;*

Et anglais : *man, men, more, but.*

Fermées, comme dans les mots français : *mat, mai, maux, jeu;*

Et anglais : *water, way, home;* allemand : *Gœthe.*

Nasales, comme dans les mots français : *pan, pain, pont, un.*

Les voyelles A et O sont nasales ou ouvertes et affectées d'une nasalité particulière et traînante, que peuvent recevoir aussi les voyelles I, O et Ȣ, lorsqu'elles sont suivies d'une N. Elles sont toujours nasales lorsqu'elles sont suivies de Ñ.

E est nasal dans le mot ШÈN (Chen), de *Chen-si,* nom de province. On prononce *Chain-n-si.*

Lorsque deux des quatre voyelles que je viens de citer se suivent, la première est généralement ouverte et la seconde fermée. Les voyelles isolées E, O, Ö, sont ouvertes ou fermées; A est fermé. Les voyelles redoublées sont habituellement prononcées l'une comme l'autre. Les voyelles suivies de Y, I, Ȣ, sont généralement ouvertes. Je distinguerai, lorsque cela me paraîtra indispensable, les voyelles ouvertes, fermées et nasales, à l'aide des accents aigu, grave et circonflexe.

Parmi plusieurs combinaisons, on doit remarquer NÑ, convertie quelquefois en W et en Γ, et ΓL analogue à l'Ł (L barrée) polonaise; le mot chinois ÖΓL, fils, se prononce à peu près comme le mot turc عُغل (orl), qui a le même sens; à peu près aussi comme le mot anglais *earl* (eurl, örl).

Quelques exemples feront comprendre mon système, et montreront en même temps à quelle prononciation correspondent aujourd'hui les lettres employées le plus communément par les transcripteurs français, anglais, portugais.

J'ÉCRIS :	ON TRANSCRIT EN français,	anglais,	portugais,	Prononcés comme le sont ou le seraient en français,
Fȣ	fou	foo	fu	fou
Jö	ju	jü	jue	je, jeu
Kao	kao	kow	cou	chaos
Kwa	koua	kwa	cua	quoi
Kin	kin	kin	kin	quine
Siñ	sing	sing	sim	signe
Шyen	hien	hëen	xien	chienne (1)
Tyen	tien	tëen	tien	tienne
Teñ	teng	teng	tem	teigne
Pey	pe, peh	pe	pe	paye

(1) Au lieu de l'articulation Ш, on fait parfois, dans le Kyañ-nan surtout, entendre un X grec doux comme ans les mots grecs *Chio, Achilles,* ou comme le *ch* doux allemand dans *ich, sprechen* : c'est une faute.

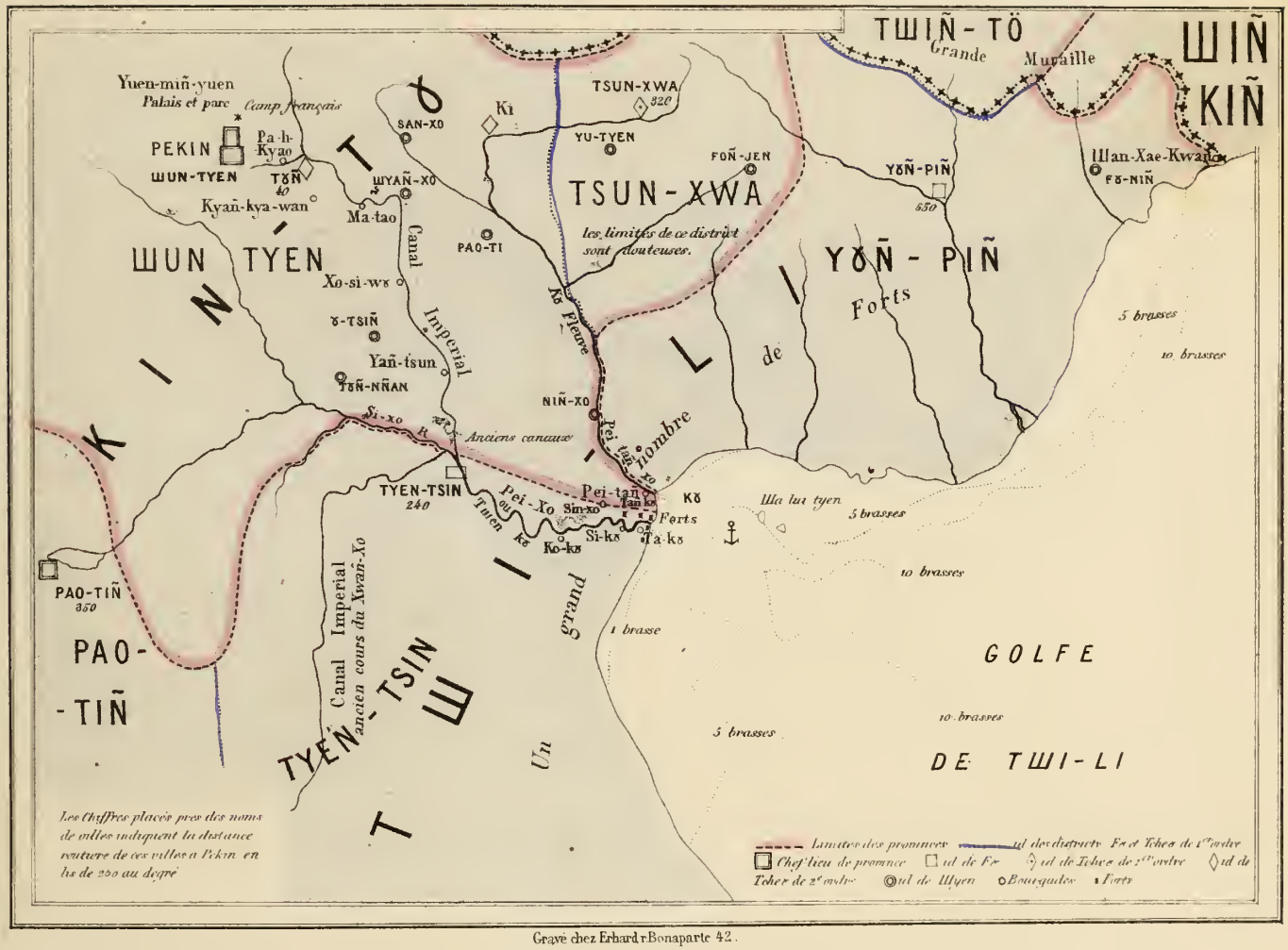
J'ÉCRIS :	ON TRANSCRIT EN français,	anglais,	portugais,	Prononcés comme le sont ou le seraient en français,
Pei	pe, peh	pe, pei	pe	pè i
Шui	chui	shui	xoei	chu i
Tsʊñ	tsonng	tsoong	çum	tsougne
Mön	men	mun	men	meune
Tшen	tchen	chen	çen	tchène
Nñan	ngan	àn	gan	ngnane
Шan	chan	shan	xan	champ ne et chàne
Fôñ	foung	fong	fom	fond gne
Xàn	han	han	han	comme le mot arabe, turc et persan خان qui a le même sens que *xan* chinois. *caravansérail,* même caractère que шeñ et шiñ (hing), 114e clef.
Xwân	houan	hwan	hoan	juan (1) (espagnol)
ÖrL	eul	rï, urh	ell	à peu près comme *earl* (2)
Wen	ouen	wen	uen	when (anglais)
Wʊ	von	woo	u	who (anglais)

En recourant à cette transcription, je me suis proposé de représenter la prononciation actuelle correcte du kwan-xwa. J'ai voulu rendre, par un signe simple, chaque articulation ou modulation simple de la voix; j'ai, enfin, choisi les signes dont la valeur me paraissait prêter le moins à l'équivoque. La transcription peut varier; mais, comme la prononciation est une, il faut que l'équivalence de ces transcriptions diverses soit nettement établie. Les signes Ш, Ñ, ʊ, etc., de ma transcription correspondant aux signes *ch, ng* et *ou* de la transcription française, je considérerai le mot orthographié *ching* comme l'équivalent du mot que j'écrirai Шiñ. Je considérerai l'orthographe *hing* comme vicieuse, mais acceptable cependant encore parce qu'elle est d'un assez ancien emploi et que son équivalence est bien connue de ceux qui entendent la langue chinoise. Toutes les fois, enfin, que cela pourra être utile, je mettrai l'ancienne transcription des mots chinois à côté de celle que j'en donnerai moi-même. Ce livre étant publié en français, ce sera l'ancienne transcription française que j'y ferai figurer dès à présent en regard de la mienne; ma transcription, par raison typographique, sera modifiée dans les notes et explications imprimées en petit texte. Il suffira de se rappeler les équivalences suivantes : CH = Ш, GH = Г, OU = ʊ; et de plus, au besoin, NG = NÑ et Ñ finale, EU = Ö. Ces équivalences une fois admises, on pourra représenter la prononciation vraie du chinois sans dépasser les ressources ordinaires de la typographie.

(1) Callery en donne le même exemple dans son *Systema phoneticum*.

(2) Callery cite le mot anglais *earl*.

THÉÂTRE DE LA CAMPAGNE DE PÉKIN 1860.



Gravé chez Erhard r Bonaparte 42.

Paris Imp A Bry r du Bac 114

CAMPAGNE DE PÉKIN

SOUVENIRS PERSONNELS

Le monde chinois. — Routes de la Chine. — Enseignements du voyage. — Premières études. — Esprit des populations. — Hostilité des gouvernants. — Dernière rupture. — Préliminaires de la campagne. — Attaque des forts. — Le peuple et le pays. — Négociations rompues. — Préparatifs de l'ennemi. — Marche en avant. — Guet-apens. — Mon arrestation. — Transport des prisonniers. — La prison du Cheñ-pou. — Les condamnés. — Le Kao-myao. — Retour au camp. — Derniers combats. — Le palais d'été. — Sort des prisonniers. — Reddition de Pékin. — Retour à Tyen-tsin. — Premiers projets.

L'empereur avait bien voulu m'adjoindre, en me chargeant de quelques recherches, à l'expédition à la fois militaire et diplomatique qui devait se terminer à Pékin. Rien ne pouvait me satisfaire plus que ce voyage qui allait me transporter en dehors de l'horizon borné de notre petit monde et de nos petites connaissances.

J'y étais préparé non par des études spéciales, mais par des pérégrinations diverses et la fréquentation intime de bien des peuples. J'avais visité l'Europe civilisée, l'Afrique et l'Orient barbare. J'y avais passé même des années, vivant de la vie des Asiatiques, apprenant leurs langues, leurs religions, leur histoire et leurs lois.

J'avais à cela perdu, je le crois aujourd'hui, mes peines et mon temps : la barbarie ne vaut pas les heures que l'on passe à l'étudier. Il n'y a d'Égypte intéressante que celle qu'Hérodote visita; et si quelque chose de pareil existe aujourd'hui dans le monde, c'est en Chine qu'il faut le chercher; car la Chine est à cette Égypte ce que notre Europe est à la Grèce.

Il y avait, aux jours d'Hérodote, une civilisation grecque et une civilisation égyptienne en regard. Peut-être un cataclysme, l'Atlantide engloutie, la Méditerranée remplie, avaient-ils séparé les berceaux de ces deux peuples si divers, si inégaux, si inconciliables. De nos jours encore, il y a deux civilisations dans le monde, flottant comme au milieu de barbaries sans nombre et sans nom. L'une, éclairée par les Grecs, régie par les Romains, humanisée par le Christ, s'est étendue sur l'Europe, sur l'Amérique, sur d'autres continents encore, *donec totum impleat orbem*, jusqu'à ce que seule

elle remplisse le monde. La Grèce et l'Italie nous en révèlent le passé; la France, l'Allemagne, l'Angleterre, nous en montrent le présent; l'Amérique et la Russie nous en présagent l'avenir.

L'autre a fleuri dans de lointaines régions, séparée par l'Asie montagneuse et barbare des Macédoniens d'Alexandre comme des légions de César. Rome la soupçonna plus qu'elle ne la connut : elle sentait qu'il y avait un autre orbe encore que l'orbe romain; elle le voyait subjugué dans l'avenir par le divin Auguste ou par quelque autre des fils de Vénus et de Mars.

L'orbe oriental grandissait, cependant, en même temps que le nôtre. Le Japon, l'Inde au delà du Gange, s'éclairaient de ses lumières. Entre lui et nous, une nouvelle barrière avait surgi : l'islamisme, sorti du désert et plus stérile encore, bornait la Chine et nous refoulait.

Cette barrière, cependant, escaladée depuis trois siècles, achève de tomber, et le rêve romain s'accomplit dans la mesure légitime d'une conquête pacifique et d'une invasion bienfaisante.

Ainsi debout encore, en dehors et chaque jour plus près de nous-mêmes, se dresse tout un monde différent de celui que nous habitons, que nous apprenons, que nous savons tous, et sur lequel, depuis tant de siècles, nous stéréotypons les mêmes discours chargés des mêmes citations.

Sans doute, ce monde nouveau, satellite du nôtre, a plus de leçons à recevoir qu'à donner; sans doute, nous ne lui demanderons ni la science sortie de nous, ni la sagesse commune à tous les peuples; nous n'avons rien à prendre de ses institutions, de ses coutumes ou de ses dieux. Mais cette portion de la race humaine, voisine de toutes les autres par ses aptitudes, ses instincts, ses passions, isolée longtemps et presque entièrement de toutes les autres par la nature, les événements ou son caprice, offre à nos recherches le champ le plus vaste et le plus fécond. Nous regarderons comment elle vit; nous lui demanderons comment elle a vécu, par quelles phases elle a passé, à quelles conclusions elle est venue. Elle sera comme un témoin nouveau dans une vaste enquête; elle nous révélera quelque chose encore de ces lois plus complexes et plus hautes que celles qui gouvernent le monde inanimé, de ces lois dans lesquelles les sociétés humaines s'agitent et qui conduisent toute l'histoire.

Aujourd'hui que la vapeur a condensé le monde autour du centre européen, la Chine n'est pas plus loin de Paris que l'Égypte ne l'était d'Athènes au temps d'Hérodote. On peut lire dans les *Lettres édifiantes* une réponse du père Dollières à une lettre de son frère, qui, datée du 29 décembre 1776, était arrivée en Chine le 4 novembre 1779; la réponse est du 15 octobre 1780 : la lettre de son frère, succédant à vingt-deux ans de silence, annonçait au missionnaire la mort de presque tous ses

parents. Une année après sa réponse, un de ses confrères annonçait de même à ce frère la mort du père Dollières. Les dates et le ton de ces lettres ont quelque chose qui serre le cœur. Combien ce temps différait du nôtre, et qu'il nous faut peu de zèle et peu de courage pour suivre le chemin facile qui fut un si rude sentier! Quarante jours nous suffisent pour atteindre la Chine : en quarante-quatre jours, nous sommes à Changhaï sur d'excellents bateaux, réguliers dans leur service comme les trains d'un chemin de fer. Bientôt même ce service sera plus rapide. La malle anglaise partira d'Ancône, puis de quelque port du sud de l'Italie; le chemin de fer égyptien, après avoir passé à Kosseir et avoir longé le Nil jusqu'à Keneh, dans la haute Égypte, atteindra sur la mer Rouge le site de l'ancienne Bérénice. Cette dernière combinaison donnerait seule une abréviation de deux jours : toutefois l'inspection d'une carte suffit à faire voir que la véritable route de la Chine, par le midi ou par l'Inde, non pour les marchandises, qui doivent user des chemins gratuits de la mer et chercher dans les larges océans les vents et les courants réglés desquels seuls dépend la durée des traversées voilières, mais pour les voyageurs et les articles d'une valeur élevée que les bateaux à vapeur transportent aujourd'hui, passe par la Turquie d'Europe, l'Anatolie, suit l'Euphrate et le golfe Persique jusqu'à Kurratchi; emprunte alors soit le chemin de fer de Madras, soit celui de Calcutta, pour gagner dans le premier cas l'isthme de Kraw ou Singapour, dans le second Rangoun, qui peut un jour faire tête de route sur la Chine. De Londres à Kurratchi, il y a moins de treize cents lieues marines; il y en a près de dix-huit cents de Londres à Bombay par Suez : nos télégraphes aboutissent déjà à Bagdad; de Bagdad ils seront reliés bientôt, à Kurratchi, à ceux de l'Inde, qui embrassent un réseau de quatre mille lieues et atteignent Rangoun. On a proposé de les prolonger de là, par le Yun-nan, sur Canton ou par la côte, Singapour, Saigon ou Bornéo, et Manille, sur Hong-kong.

Les routes du nord, laissant l'Inde de côté, sont plus courtes encore : de Pétersbourg à Pékin il n'y a pas onze cents lieues, et cette distance est aujourd'hui franchie en trente-cinq jours par la poste. Le chemin de fer s'arrête à Nijni-Novogorod; le télégraphe atteint Irkoutsk; il atteindra bientôt Kiakhta et Pékin. Un chemin de fer, ou plutôt un tramroad, pourrait être construit à peu de frais à travers la Sibérie : la neige arrête très-rarement les trains entre Pétersbourg et Moscou; il n'y a donc pas à la redouter beaucoup. Je crois que les produits du chemin sibérien seraient suffisants; quant à son importance militaire et politique pour la Russie, il est inutile de la faire ressortir. Un temps viendra donc où, la terre redevenant le chemin de la terre, la Chine ne sera plus qu'à douze ou quinze jours de l'Europe, c'est-à-dire un peu plus près que Bordeaux ne l'était de Paris au temps de Louis XIV.

En attendant ce progrès, je dus me contenter des bateaux de la Compagnie pénin-

sulaire et orientale, auxquels ceux des Messageries impériales font aujourd'hui une utile et fructueuse concurrence. Les premiers bateaux, en effet, étaient encombrés et insuffisants, tant le mouvement avec l'extrême Orient augmente chaque jour. Les relâches de cette route sont pleines d'intérêt : c'est d'abord l'Égypte, qu'on traverse en chemin de fer; Suez, que son canal pourra faire renaître; Aden, rocheuse et nue; Ceylan, la plus belle des îles; Pinang et Singapour, éclairées du même ciel, dépourvues de la magnificence et des séductions de l'île indienne, mais bien supérieures encore à ce qui passe pour le plus beau dans notre froide Europe et parmi nos maigres paysages.

Hong-kong, enfin, la ville aux palais de granit, née d'hier, opulente cependant et superbe; et, comme pour faire ombre à ce tableau, séparée de quelques milles seulement, Macao, jadis fameuse, aujourd'hui déchue, végétant sur l'obole arrachée aux tripots. La différence des lois et des idées, le mélange du sang portugais avec un sang moins noble, ont créé ce contraste, et, par une dérision singulière de la nature, le port de Macao va se comblant, tandis que celui de Hong-kong se creuse comme pour offrir plus de place à de plus puissants navires.

Macao fut la ville de Camoens; Virgile d'un nouvel Énée, il annonça le triomphe de l'Europe comme Virgile annonçait le règne universel des Romains. Un peuple dégénéré foule sans la connaître la trace de ses pères, et j'eus quelque peine à trouver le jardin où Camoens écrivit son poëme. Sous une grotte qui regarde la mer, sur une pierre qui se dégrade dans l'ombre et l'isolement, je lus ces vers, ainsi placés aux confins d'un continent nouveau comme une leçon offerte aux pionniers de l'avenir :

Aqui tens companheiro assi nos feitos
Como no galardão injusto e duro :
Em ti, e nelle veremos altos peitos,
A baixo estado vir, humilde e escuro.
Morrer nos hospitaes, em pobres leitos,
Os que ao rei, e á lei servem de muro.
Isto fazem os reis, cuja vontade
Manda mais que a justiça, e que a verdade.

(Ici tu as un émule dans les grandes actions comme dans le salaire injuste et cruel qu'elles obtiennent. On verra de grands cœurs comme lui, comme toi, dégradés, humiliés, méconnus. On verra s'éteindre sur des grabats d'hôpital les boulevards des rois et de la loi divine. Ainsi en décident les rois dont le caprice a plus de puissance que le droit et que la vérité.)

Cette traversée rapide et facile n'est pas sans quelques enseignements : on en rencontre à bord comme dans les relâches. Dans les relâches, on croise souvent les hardis

pionniers de l'Australie; race audacieuse, robuste et grande, comme la race du Kentucky, elle a poussé sans tutelle sur une terre vierge. A bord, on voit des enfants blonds et roses, imberbes encore, hommes déjà par l'âme et les habitudes : ce sont les cadets de l'Angleterre, attachés aux régiments de l'Inde ou aux comptoirs de la Chine. Ils sont partis, le cœur léger, pour conquérir la fortune ou dompter les Barbares. Ceux-là encore ont appris à se passer de lisières.

Dans une même race, il n'y a, entre les hommes, d'inégalité que celle établie par la fortune, impartiale puisqu'elle est aveugle, et qui se déplace incessamment. De deux enfants qui naissent parmi nous, l'un sera duc et l'autre berger; mais on peut les changer de berceau sans que le monde le sache. D'une race à l'autre, il n'en est pas de même : la couleur de la peau, de toutes les choses qui les séparent, est la moins importante, bien que la plus visible. Tout ce qui est grand et beau est l'œuvre de notre race. J'ai vu le nègre sauvage, esclave et affranchi; je l'ai vu idolâtre, musulman et chrétien : je l'ai toujours et partout trouvé le même. Dès qu'il approche du blanc, il faut qu'il serve ou disparaisse : il ne saurait se maintenir en face de nous : car, comme on le dit en Amérique, *he cannot compete.*

L'inégalité des races humaines a créé les castes de l'Inde. Épaves de plusieurs peuples naufragés tour à tour sur ces plages, la sottise et la méchanceté les ont de jour en jour séparées davantage, tandis que la nature les rapprochait par la constante dégénérescence des types les plus élevés. Aujourd'hui encore, en Asie comme en Amérique, il se forme des castes. Le génie, la religion, les habitudes des peuples européens y répugnent : la force des choses les entraîne; eux-mêmes et les races qui les entourent prennent spontanément différents niveaux, comme des liquides d'inégale densité versés dans un même vase.

Sur les bateaux à vapeur même il y a des castes : il y a la caste des passagers, des officiers, des timoniers et des serviteurs blancs : inégaux par la fortune, la nature les rapproche; le dernier de ces blancs est plus que le premier des autres.

Il y a la caste des métis portugais, marmitons et gens de peine; celle des matelots chinois; celle de l'équipage, en général arabe ou indou; celle, enfin, des nègres employés seulement comme chauffeurs.

Le même phénomène s'observe en Chine : les Européens y ont de grandes maisons de commerce et de banque; venus presque tous sans capitaux, ils s'enrichissent tous rapidement. Les Portugais de Macao, cependant, familiers au langage comme aux mœurs de la Chine, incapables de rivaliser avec les gens d'Europe, n'y songeant même pas, les servent comme interprètes, comme commis, comme caissiers.

A côté des Européens se montrent des Parsis, descendants des Perses de Darius, adorateurs du feu. Émigrés à Bombay d'abord, ils ont suivi en Chine les Anglais.

Malgré l'étrangeté de leur culte, malgré les particularités de leur costume, nous voyons en eux presque des égaux, car ils pensent, écrivent, travaillent et trafiquent comme nous. Ils ont des ingénieurs, des médecins, des journalistes, des théologiens qui défendent le feu, des philanthropes qui bâtissent des hôpitaux et des colléges : aussi l'Angleterre ne s'étonne-t-elle pas de voir un Parsi baronnet.

Pour comprendre bien ce que nous sommes, pour nous estimer à notre juste valeur, il faut avoir quelque temps vécu loin de l'Europe. On en vient alors à s'étonner, non pas du triomphe de notre race, mais de la disproportion singulière qu'on remarque entre son génie et ses progrès. On s'étonne, en regagnant nos contrées, de voir les rues balayées, les services les plus vils rendus par des hommes supérieurs à ceux qui règnent sur une moitié de l'espèce humaine. On s'étonne de voir pourrir dans la misère et végéter dans l'ignorance tant d'enfants que la nature avait faits capables des plus grandes choses, dignes du rôle le plus élevé.

Avant de visiter la Chine, je ne possédais sur ce pays que les vagues notions que quelques lectures, difficiles à bien entendre en Europe, avaient pu m'en donner. Je ne savais de la langue chinoise que le peu que des recherches générales sur le mécanisme du langage m'avaient contraint à en apprendre. C'est par là que je dus commencer : visiter un pays sans en parler le langage, c'est charger son esprit de nouvelles ténèbres. Les interprètes sont à peu près, en Chine, ce qu'on a dit qu'ils étaient en Orient, où les uns savent l'arabe, mais non le français; les autres, le français, mais non l'arabe; les plus nombreux, enfin, ne savent ni l'un ni l'autre : il y en a qui comprennent les mots, il y en a moins qui comprennent les idées. Étudier un peuple, c'est écouter les paysans qui causent, l'enfant qui chante, les gueux qui se querellent; converser avec les gens instruits, questionner tout le monde. Vers ce perpétuel dialogue, il me fallait un guide; il me fallait un homme instruit qui pût aussi m'aider dans mes travaux. La fortune m'en fit rencontrer un dont l'intelligence rapide devançait presque ma pensée, et qui quelquefois, la développant, poussait au delà de la limite que je leur avais assignée dans mon esprit des recherches intéressantes et nouvelles. Le concours de ce lettré, natif du Tmi-li, et dont le nom était Yé, fut trop loyal et trop éclairé pour que je puisse le passer ici sous silence.

J'avais divers ouvrages latins, anglais, portugais ou français, traitant de la langue chinoise. Ces ouvrages, presque tous excellents, ne me donnaient toutefois qu'une imparfaite représentation de la prononciation des mots chinois. C'est cette lacune que mon lettré devait d'abord combler. Pendant deux mois, je pris chaque jour des leçons, que je pourrais dire d'une journée. La langue chinoise, comme je l'expliquerai ailleurs, est, dans tout ce qui n'est point sa forme littéraire, d'une extrême facilité. L'étude et l'usage d'un grand nombre d'autres idiomes, de formes très-variées,

avaient habitué mon esprit à diverses expressions des mêmes pensées, comme mes lèvres à l'articulation de tous les sons dont la langue chinoise fait usage. Aussi me trouvai-je, au bout de cette leçon de deux mois, à même de converser avec les Chinois; non pas seulement des choses les plus communes, mais encore de tous les sujets difficiles et spéciaux dont l'étude m'intéressait. Dès le premier mois de mon séjour en Chine, j'avais même pu extraire des publications officielles les plus récentes des renseignements assez étendus sur l'administration du pays, et le tableau de ses revenus par nature d'impôts et par province.

En Chine, comme partout, chaque district parle un certain patois d'un certain dialecte particulier à une province; mais cet empire si vaste, si complétement soumis à ses grandes dynasties, si longtemps centralisé, possède une langue générale entendue de tous les gens cultivés, et même de tous leurs fournisseurs et de tout leur entourage, d'une extrémité à l'autre de la Chine. Cette langue générale a, depuis deux siècles, quelque peu varié. Du temps des grands jésuites, la prononciation de Nankin faisait loi; c'est elle que les jésuites ont transcrite. De nos jours, la prononciation de Pékin (1), différente de la première par quelques permutations assez simples, est généralement adoptée et aussi bien comprise dans les boutiques élégantes de Canton que dans celles de Tyen-tsin (2).

Les patois mêmes, sauf ceux de deux provinces, sont assez facilement intelligibles, après un certain effort de l'attention, à tout homme auquel les lois du langage sont familières et dont l'esprit est assez souple pour tenir compte de permutations constatées à mesure qu'elles se présentent dans le discours.

Le chinois est plus difficile à lire qu'à parler (3). Je ne pouvais espérer, après

(1) Par prononciation de Pékin, il ne faut pas entendre ici celle du bas peuple de cette ville ou même de la province de Tchi-li, qui est à la prononciation correcte ce que le langage des cabbies de Londres est à l'anglais des salons du West-End. Le *d* et le *z* se montrent indiscrètement à Pékin, comme l'*h* et le *v* à Londres. Zi-pan-ngo (Zipangu) pour Ji pan, *le Japon,* comme Pe-kin-nga pour Pei-kin, *Pékin,* et Ta-kou-wa pour *Ta-kou,* sont du pékinois populaire.

(2) La prononciation classique ancienne est retrouvée par les savants chinois dans certains dialectes parlés loin de la capitale, formés il y a plusieurs siècles, et que leur rôle secondaire a préservés d'altérations importantes.

(3) Aucune langue ne paraît au premier abord plus facile à traduire que le chinois; sa simplicité grammaticale réduit la traduction à la recherche successive de quelques mots dans les dictionnaires. L'inexpérience n'hésite point : les mots trouvés dans le dictionnaire, joints les uns aux autres, présentent un sens plus ou moins obscur que le traducteur doué de quelque imagination complète, et qui ne tarde pas à devenir l'expression d'une pensée tout européenne, parfaitement étrangère à l'auteur chinois. Le chinois, en effet, se parle par locutions plus que par mots; parfois aussi un mot sous-entend toute une phrase, fait allusion à quelque sentence, à quelque récit noyé pour nous dans les profondeurs d'une littérature insondable. Il m'est arrivé bien souvent à moi-même de traduire des inscriptions chinoises d'une manière plausible, et de trouver, dès que je

deux mois de leçons, pouvoir entendre un livre. Mais j'avais habité l'Orient, et, bien que j'en puisse écrire et lire les idiomes, je l'avais rarement fait. L'usage est, en Orient, d'avoir un secrétaire qui lit et qui écrit tout. J'ai suivi le même usage en Chine, et je puis dire que, par les yeux et les explications de mon lettré, j'ai lu, analysé ou consulté plusieurs centaines d'ouvrages, en même temps que j'acquérais les faibles connaissances nécessaires à l'intelligence des cartes, des traités de géographie et de quelques livres faciles. Si l'on considère qu'Augustin Thierry aveugle a pu écrire l'histoire, que nos premiers rois nous gouvernaient sans savoir lire, entretenant, cependant, des correspondances, faisant des traités, publiant des lois, on comprendra que l'ignorance passagère dont je cherchais constamment à triompher n'ait pas été un très-grand obstacle à mes recherches.

Je ne m'imposerai pas la tâche fastidieuse de refaire l'historique de nos relations diplomatiques et de nos luttes armées dans l'extrême Orient. Ces faits, retracés cent fois avec intelligence et dans le plus grand détail, sont suffisamment présents à l'esprit de tous. Je prendrai les choses au point où nous les avons trouvées. Je ne ferai même qu'effleurer la campagne dernière; j'en aborderai peut-être un jour le récit, car il me semble que cette conquête de la capitale de l'Asie par une poignée d'Européens impose au plus désintéressé de ceux qui en furent témoins le devoir de la raconter.

On a prétendu en Europe que les Chinois ne voulaient point entretenir de rapports avec nous; que ce peuple désirait rester dans son isolement; qu'il ne pouvait que perdre à en sortir; que tout peuple est maître chez lui et peut fermer ses frontières aux autres peuples.

Si cette dernière proposition était admise dans la pratique, une moitié du monde se trouverait créée inutilement pour l'autre; et comme il est probable que partout les premiers marchands ont rencontré quelque opposition, chaque nation, claquemurée chez elle, ne connaîtrait que ses produits : les unes auraient trop de blé et point de sucre; les autres trop de sucre et point de pain : l'Europe ne connaîtrait ni le thé, ni

questionnais des lettrés sur mes traductions, qu'elles étaient complétement inexactes, et que le vrai sens était celui qui, répugnant le plus au raisonnement européen, avait le moins de chance d'être rencontré par nous; d'un autre côté, je comprenais mieux que mon lettré les inscriptions musulmanes. Pour traduire fidèlement un morceau littéraire chinois, il faut avoir appris à penser comme les Chinois, soit en passant toute sa vie au milieu d'eux, comme les anciens missionnaires, soit en passant toute sa vie sur leurs livres, comme M. S. Julien. Fourmont, qui dans son temps passa pour sinologue, traduisait par *la Besace de Yo-kyao* un titre d'ouvrage signifiant *les Demoiselles Yu et Li*. Rémusat lui-même, qui a rendu tant de services aux études chinoises et qui possédait à un si haut point ce que j'appellerai le sens asiatique, a mérité comme traducteur les critiques sévères du *Chinese Repository*.

la soie. Quant à la civilisation, il va sans dire qu'il n'y en aurait pas; car c'est du commerce et du rapprochement des peuples qu'elle est née par toute la terre : il n'y a pas même une de nos inventions à laquelle plusieurs nations n'aient contribué, et qui, confinée à son berceau, n'eût été perdue pour tout le monde. Le plus simple bon sens montre donc que cette règle abstraite n'est pas faite pour le genre humain, auquel appartient toute la terre. L'humanité s'en est partagé les lambeaux, non en vertu de quelque droit particulier à chacune de ses races, mais en raison de leur développement, en proportion de leur force, et souvent à la suite de luttes séculaires et sanglantes.

Chaque peuple, en se constituant sur un certain sol, en mettant ce sol en culture, a fait acte de propriété; mais cet acte n'a pu ravir ni aux autres peuples le droit de libre visite sur son territoire, ni à lui-même le droit de libre visite sur le territoire des autres : nul n'a le droit de fermer un chemin sous prétexte qu'il traverse son champ; il peut seulement exiger que ceux qui suivent le chemin s'abstiennent de dévaster le champ. La race humaine est une, et ses fractions sont solidaires : il ne dépend pas plus d'elles de se refuser à vivre en société qu'il ne dépend d'un Français ou d'un Anglais de se soustraire aux obligations légales que sa nationalité lui impose.

S'il y a une chose que nul ne peut contraindre, c'est le commerce. Si les Chinois ne voulaient point de nous, leurs cultivateurs et leurs marchands n'auraient qu'à se refuser à l'échange des produits de la Chine contre les nôtres; ils manifesteraient ainsi clairement le sentiment qu'on leur prête. Leur conduite, cependant, témoigne de la manière de voir la plus opposée; elle est comme un plébiscite en faveur des libres relations de leur pays et des nôtres.

La Chine nous vend déjà pour près d'un demi-milliard des produits de son sol et de son travail. Sans nous, ces produits n'existeraient point ou seraient perdus; sans nous, le peuple chinois aurait un demi-milliard de moins à consacrer à l'entretien de sa vie. Nous donnons donc à vivre à plusieurs millions d'hommes, dans une contrée où l'homme surabonde et trouve difficilement sa subsistance; et en supposant même que l'opium, connu de tout temps en Chine et cultivé dans plusieurs provinces, n'existât pas sans ce commerce, en supposant que trois millions de Chinois fument cette drogue, en supposant, enfin, qu'il en résulte tous les malheurs dont on a parlé, il n'en resterait pas moins établi que le commerce européen est un bienfait pour la Chine. Le peuple de la Chine est loin d'en douter : non-seulement il apprécie le bénéfice que nous lui portons, il aime encore nos lois et notre caractère. Il a pu, à Tsñ-Tmeu et à Pékin, être abusé et excité contre nous; il n'a pu l'être à Tyen-tsin, où nous étions déjà connus. Tandis que ses maîtres nous appelaient des rebelles, des barbares

ou des diables, le peuple de cette ville nous qualifiait seulement de mao-tsö, c'est-à-dire gens barbus et chevelus (poils). Il plaisantait avec nous sans aucune malveillance, recherchait notre société et ne nous cachait rien de ce qui pouvait, en nous servant, nuire à ses maîtres. La première évacuation de Chusan, comme la dernière, furent regardées par les habitants comme des malheurs publics. Les populations affluent autour de nos établissements; Chang-haï prend des proportions immenses; une ville s'est formée autour de nos factoreries. Hong-kong, enfin, qui comptait en 1846 sept mille habitants, en compte aujourd'hui plus de cent mille, et toutes les colonies européennes se peuplent de Chinois, parmi lesquels il se rencontre non-seulement des hommes très-honnêtes et très-laborieux, mais encore des hommes très-habiles (1).

Le patriotisme chinois n'a opposé de résistance à nos armées que dans des brochures publiées loin de la Chine. Ce patriotisme, en effet, n'existe pas, et il est facile même, sans connaître la Chine, même sans avoir rien lu sur ce pays, de s'en rendre compte. Le patriotisme est en raison inverse de l'étendue des empires, et en raison directe de la liberté dont jouissent les citoyens et de la part qu'ils prennent aux affaires publiques. En Chine, un peuple immense subit plus ou moins une même tyrannie. Il ne s'est pas groupé librement; des étrangers sortis d'une région barbare sont devenus ses maîtres. Il croit à l'empire comme les sujets de Néron pouvaient y croire. Nos aïeux ne s'inquiétaient guère du triomphe de Galba, de Vitellius ou d'Othon, de la victoire des Germains, de l'irruption des Goths ou même du sac de Rome. La géographie a fixé les limites de l'empire; mais dans cet empire si vaste les communications sont lentes; les provinces sont comme isolées l'une de l'autre; on peut remarquer même que la plupart d'entre elles (je citerai le Ssö-tmuen comme exemple) ont auprès de leur capitale, comme un centre et un cœur, quelques districts pleins de villes et très-peuplés, tandis que leurs extrémités, leurs frontières, sont à peine habitées. Ce sont donc comme autant de royaumes dont le langage diffère plus ou moins, ainsi que les coutumes, aussi diverses au moins d'une province à l'autre, en Chine, qu'elles le sont d'un royaume à l'autre en Europe.

Il résulte de cet état de choses une profonde indifférence pour les destinées de l'empire comme pour le sort des portions éloignées du pays. Qu'importe à Kyañ-si que Tyen-tsin soit pris par les Européens, ou au Kan-sv que le Yun-nan soit en rébellion!

Dans toutes les grandes villes, les Chinois étrangers à la province, les *forestieri*, comme on dirait en italien, se groupent en petits corps de nation dont chacun élit un chef qui agit officieusement auprès de l'autorité locale et remplit à peu près les

(1) Je connais à Hong-kong un banquier chinois qui a maison à San-Francisco et maison à Melbourne.

fonctions de nos consuls. Le mot dont on se sert pour désigner un Chinois, Tшañ-kwo-jen, est de peu d'usage; on ne l'emploie jamais, au moins dans le Nord, pour désigner un homme du Fo-kyen ou de Canton, qu'on appelle simplement Fo-kyen-jen et Kwañ-tшñ-jen, et l'on a bien soin, quand un étranger les qualifie de Chinois, de lui faire remarquer qu'il se trompe.

Ni les Cantonnais, dont le dialecte est très-caractérisé, ni les Fo-kyenois, qui ont un dialecte et une langue à eux et coiffent des turbans noirs, ne se regardent comme les compatriotes des gens du Nord, qu'ils qualifient de bœufs stupides, tandis que les autres les appellent pirates, enfants de singes et mangeurs de chiens.

Une animosité extrême règne entre ces diverses races, dont les unes sont conquérantes et les autres conquises. Les Cantonnais que nous avions amenés dans le Nord ont pris part d'eux-mêmes à l'attaque des forts. Ils n'avaient qu'à porter des échelles; mais l'officier qui les commandait, et eux-mêmes, trouvèrent moyen de jouer un rôle plus important dans le combat. La population du Nord redoutait beaucoup ces Cantonnais, qu'il nous était difficile de contenir et de surveiller assez pour empêcher de regrettables scènes, et je crois qu'il eût mieux valu ne pas amener ces hommes dans un pays où des moyens de transport plus convenables ne firent jamais défaut.

Il y a des empires qui se maintiennent, comme l'empire ottoman, non par le patriotisme qui y est inconnu, mais par le fanatisme, par le lien religieux, à défaut du lien national. Tout lien religieux manquait à la Chine : elle a une religion ou des religions; elle a des temples, des cultes, des autels; mais, indifférente à tout cela, elle n'entretient contre notre religion aucune hostilité. Si elle repousse le baptême, ce n'est pas qu'il lui répugne; c'est qu'elle ne s'en soucie pas. Le christianisme est à ses yeux aussi bon que le bouddhisme; elle se refuse seulement à reconnaître qu'il soit meilleur. Le christianisme a été persécuté en Chine comme association politique patronée par l'Europe; il ne l'a jamais été à titre de foi religieuse.

Le peuple chinois n'avait donc point de motif et n'avait nul désir de nous fermer son pays.

Il est clair que l'opposition qui nous était faite venait du gouvernement seul (1). La même chose se passe aujourd'hui au Japon, où l'oligarchie et ses sicaires assas-

(1) Le gouvernement chinois n'avait cependant aucun intérêt réel à nous repousser. Il tire des douanes imposées au commerce européen 100 millions de francs par an.

C'est même à l'aide d'un prélèvement sur ce produit qu'il acquitte aujourd'hui l'indemnité de guerre.

La somme de ses autres revenus directs et indirects est, d'après le plus récent annuaire, évaluée à 340 millions; et comme, en raison des soulèvements qui désolent plusieurs provinces, il n'est peut-être pas perçu par le trésor public plus de 250 millions, on peut dire que c'est du commerce européen que le gouvernement chinois tire le plus clair de ses revenus.

sinent les Européens et font sauter les ambassades, tandis que les marchands et le petit peuple nous témoignent de l'amitié et de la confiance. Les despotes détestent les peuples libres qui les jugent; les princes barbares, les peuples civilisés, dont l'aspect les humilie; ils excitent contre eux, à l'aide des calomnies les plus absurdes, leurs sujets ignorants et crédules, et, s'armant du désordre qu'ils ont fait naître dans les esprits, ils écartent les étrangers en alléguant leur impuissance à triompher de la répulsion populaire. Il n'y a pas de conte ridicule qui n'ait été débité au peuple chinois sur les Anglais : ils mangeaient les enfants; l'air qu'ils respiraient était un poison; ils manquaient d'articulation au genou, et, ne pouvant fuir, devaient tomber sans défense sous les coups des braves.

Le gouvernement, qui mettait à prix les têtes des Européens, publiait toutes ces sottises. Par ses affiches anonymes, ses proclamations, ses intrigues, il avait excité contre nous le peuple de Canton; nous ne pouvions, sans les plus grands périls, franchir les portes de cette ville. Lorsque, cependant, des injures sans nombre nous eurent contraints à la prendre, nous n'y trouvâmes plus qu'un peuple laborieux et docile : un petit nombre de soldats européens suffit à y maintenir l'ordre, résultat que notre prédécesseur dans le gouvernement de Canton, le vice-roi Ye (Yeh), ne croyait pouvoir obtenir que par l'exécution de soixante-dix mille suspects dans une année (1).

L'histoire des commencements du commerce européen en Chine est un veritable martyrologe. Sans doute, parmi les pionniers de l'Europe, il se rencontra beaucoup d'aventuriers peu scrupuleux, de flibustiers même; mais l'Europe ne leur prêta aucun injuste secours : elle les traqua, au contraire, et plus d'une fois s'abaissa jusqu'à les livrer, au lieu de les châtier elle-même.

La Chine, d'ailleurs, comme la Turquie, alors même qu'elle avait raison, trouvait moyen de se donner tort, en recourant à des insultes et à des violences inexcusables. Les crimes les plus affreux furent commis contre les Européens les plus inoffensifs. Il y a quelques années, un vice-roi de Canton alla jusqu'à faire assassiner le gouverneur

(1) Il faut respecter, dans l'extrême Orient, la neutralité du peuple. Il ne faut pas se faire des ennemis irréconciliables de gens dont les intérêts sont les nôtres, et dont le massacre serait sans gloire. Il vient de se passer à Kagosima, au Japon, des faits très-regrettables. L'amiral anglais poursuivait la réparation des attentats commis par le prince de Satsuma : le général qui commandait à Chang-haï n'osa point lui confier ses soldats; la marine agit seule, et l'on put constater une fois de plus ce que la théorie nous avait appris, ce que l'expérience a confirmé souvent depuis dix ans, la supériorité des fortifications sur les navires. La ville, étrangère au combat, fut alors converte de projectiles et incendiée. Je sais qu'il n'y a point de guerre où la force ne soit contrainte d'improviser toujours, et que quelque chose doit être passé à ceux qui tuent les hommes par grands nombres : je veux leur rappeler cependant ici qu'au Japon la guerre est féodale, et dès lors doit toujours se faire par-dessus la tête des petits.

de Macao. On lui porta la tête et la main de sa victime, et le vice-roi ne rendit ces odieux trophées qu'après des pourparlers monstrueux.

Le gouvernement chinois voyait dans la question de l'opium l'exportation de tout l'argent du pays, en échange d'une drogue inutile. Il y avait quelque erreur dans cette appréciation financière de la question; car, bien que l'opium s'échange contre de l'argent, cet argent reste ou revient de lui-même dans le pays pour s'échanger contre de la soie ou du thé. Le commerce de l'opium était aux mains de l'Inde anglaise, les traités en interdisant la culture dans les établissements français de l'Inde, et les Hollandais ayant volontairement fait une concession du même genre à l'Angleterre. Le gouvernement anglais n'avait pour ce commerce, dont il ne comprit l'importance que fort tard, aucune sympathie; l'opium était combattu à Londres et odieux aux missionnaires. L'Inde lutta longtemps avant d'en imposer la protection à la diplomatie et à la marine de la métropole. L'Angleterre, d'ailleurs, voulait ménager le commerce du thé et n'hésitait pas à sacrifier l'opium, noyant les cargaisons et pourchassant ceux qui cherchaient à les introduire. Il est clair qu'elle ne pouvait rien de plus, à moins de garnir de douaniers anglais toutes les côtes de la Chine.

L'Angleterre n'a point d'attrait pour la guerre. Les commerçants, toujours prêts à sacrifier l'intérêt permanent du commerce, qui veut une base large et des garanties sérieuses, à leur intérêt passager, qui se contente de beaucoup moins, sont toujours en faveur de la paix, de la temporisation, des demi-mesures. On sait quelle influence les commerçants exercent sur les décisions du gouvernement anglais : ce ne fut donc jamais qu'à son corps défendant que l'Angleterre, comme après elle la France, acceptèrent la lutte, et l'on peut dire que chaque fois qu'une clause nouvelle fut insérée dans un traité, elle n'y entra que comme la réparation ou n'y figura que comme le châtiment d'attentats innombrables longtemps impunis.

L'empereur Kin-mañ, qui a donné à son règne le nom de Tao-kwañ, avait consigné dans son testament et comme légué à son successeur la haine des Européens. Cette haine, à chaque instant manifestée par de nouvelles violences, avait entraîné, en 1858, une nouvelle guerre. Une action armée avait eu lieu dans le Nord; on avait voulu que l'empereur comprît que la guerre exposait non pas seulement les pauvres habitants de ses provinces les plus reculées, mais encore sa capitale et lui-même. L'entrée du Pei-xo (Pei-ho) avait été forcée; Tyen-tsin avait vu conclure un traité dont les dispositions étaient satisfaisantes pour l'Europe sans être dures pour la Chine.

Grâce à ce traité, les ambassadeurs allaient se trouver en rapport avec le gouvernement central de l'empire, au lieu d'être accrédités seulement par le fait auprès du commissaire de police chinois de Macao ou de l'intendant militaire et financier de Sv, Sвñ et Taï, dont la résidence officielle n'est pas même Chang-haï. Mais, pas plus

que les Japonais effrayés par les Américains, les Chinois n'entendaient tenir leur traité. Ils avaient mis non-seulement le Pei-xo (Pei-ho), mais encore toute la côte en état complet de défense, et, se pensant invincibles, préparaient une rupture. Lors donc qu'en 1859 les ministres anglais et français se présentèrent à l'embouchure du Pei-xo, manifestant l'intention de gagner Pékin, on commença par leur proposer de passer par Pei-tañ (Peh-tang) : ce n'était pas la route d'eau; il suffisait, pour s'en assurer, de regarder la carte. Ce pouvait être la route de terre, mais moins directe que par Ta-kŭ (Ta-kou), à moins qu'on ne traversât, comme le fit le ministre américain, des plaines désertes et désolées, au lieu de suivre la bonne route et de traverser les riches villages de la rive droite du Pei-xo. Il était singulier que la route de tout le commerce fût fermée aux ambassadeurs, rejetés sur des chemins de sauniers ou de pêcheurs. Avec les Asiatiques il ne faut rien céder, à moins d'être prêt à successivement céder tout. Les ambassadeurs ne cédèrent pas; ils firent bien, car si eux et les marins n'eussent poursuivi bravement un échec facile à réparer, on n'eût pas tenté d'expédition sérieuse, et les Chinois fussent, par une victoire diplomatique, restés maîtres du terrain.

L'ambassadeur américain a suivi la route de Pei-tañ. On s'est, sans doute, amusé à exagérer les tribulations de son voyage : la voiture fermée dans laquelle on s'est plu, en Angleterre, à l'emprisonner, n'est ni plus ni moins que celle dont les mandarins se servent, et dont nous nous servions nous-mêmes en Chine; mais ce n'est évidemment pas là le train qui convient aux représentants de deux puissances telles que la France et l'Angleterre : nobles par leur histoire et grandes par leurs armes, elles ne doivent nulle part oublier leur rang, et quand leurs ambassadeurs visitent l'Asie, la vue de leur équipage et de leur suite, comme les honneurs qu'ils exigent, doivent faire connaître au peuple que ce sont des souverains qui les envoient; que ce sont de grandes nations qu'ils représentent; qu'ils ne sont point venus pour se traîner le front dans la poussière ou manger les restes de la cuisine impériale, comme certains ambassadeurs ont, il y a un siècle, pu le faire en Chine, et même, avec quelques légères variantes, en Turquie.

La campagne de Chine fut courte et brillante. Des esprits superficiels en ont conclu peut-être qu'elle était sans difficulté et sans péril. Sans doute, Ta-kŭ ne pouvait pas plus se comparer à Sévastopol que les retranchements cochinchinois au quadrilatère vénitien; mais il y avait devant nous une grande aventure cherchée au loin, nouvelle pour nous, et dont plus d'une fois l'issue put paraître douteuse. Nous avions une bien petite armée; mais chacun de ses soldats, toujours prêts et toujours gais, était un volontaire accouru au premier appel et choisi parmi beaucoup d'autres. On voyait

fleurir dans cette armée une discipline que je veux louer, parce qu'il y a des gens qu'elle étonne; cette discipline qui n'use pas plus du cachot que du bâton, fondée sur la fraternité d'armes et de sentiments des chefs et des soldats, la noble solidarité des camps, le commandement léger, l'obéissance instinctive, le sacrifice volontaire, et ce murmure même entre les batailles qui montre la vie des armées et la force de leurs chefs, comme la presse libre montre la vie des peuples et fait ressortir la puissance des rois.

Cette grande discipline, que les armées de caserne ne connaissent pas, n'est pas seulement française, elle a suivi les drapeaux de tous les conquérants; mais il n'existe pas d'armée, peut-être, dans laquelle l'officier et le soldat aient plus d'estime l'un pour l'autre, plus de confiance mutuelle. Il n'y a point dans notre armée deux classes d'hommes, l'une s'étayant seulement pour commander de quelque petit privilége (1) ou de quelque petite science, l'autre née pour servir et pour mourir obscure : il n'y a qu'un seul soldat, gentilhomme ou paysan noble par son habit, noble par les sentiments qui l'animent. Ce que l'officier sait, il l'enseigne à ses frères, et cette école, que toute la France traverse, rend à nos campagnes des citoyens meilleurs, des âmes plus fières et plus loyales. Toute notre civilisation passe par cette petite porte, et ce que l'officier donne de son temps et de son cœur, il le retrouve sur les champs de bataille : blessé, des mains pieuses le relèvent et le pansent; mort, son souvenir plane autour du drapeau. Ainsi, l'armée est une famille, et cette famille est l'école et l'exemple de tout le pays.

Notre petite armée, digne d'un plus grand théâtre militaire, avait à sa tête des hommes dignes de la conduire. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire combien tous ses services furent bien dirigés, à quel point son chef d'état-major sut faire son devoir, à quel point il fut bien secondé. Je ne rappellerai pas les difficultés, les épreuves sans nombre dont l'habileté, la patience, l'énergie de notre général pouvaient seules triompher. Parmi ceux qui nous conduisaient, je n'en nommerai qu'un seul, dont la mort a livré le nom à l'histoire. C'est de Collineau que je veux parler. Ouvrier, disait-on, avant d'être soldat, il avait lu peu de livres. C'était un grognard difficile à mener, un chef taciturne et dur. Mais il possédait au degré le plus haut cette intuition soudaine et cet amour silencieux de la guerre qui font le grand soldat et le bon capitaine. Collineau était vraiment l'homme de guerre, âme des armées qui parfois le détestent et toujours le suivent, création étrange et rare qui, le jour où les

(1) Avant la révolution, la noblesse envahissait de plus en plus les emplois peu nombreux de l'armée; elle n'en reçut toutefois le monopole que par la loi du 22 mai 1781. Mon grand-père fut de ceux qui protestèrent avec le plus de force contre cette loi, qui, venue plus tôt, eût privé la France des services de Fabert et de Duguay-Trouin.

hommes se mesurent, apparaît surgissant du fond d'une boutique, d'une chaumière ou d'un atelier, et devant laquelle tous les rangs s'ouvrent.

Ce héros de Malakoff et de bien d'autres combats qu'il ne racontait pas est mort à Tyen-tsin de maladie. La fortune lui devait une autre fin. Quand nous apprîmes cet événement, un officier d'un grand mérite qui n'aimait pas Collineau s'écria : « C'est une perte qu'a faite la France. » C'était une perte, en effet; mais combien il y a peu d'hommes dont on osât faire un si grand éloge!

A nos côtés marchait une armée anglaise dont le chef avait appris la guerre sur bien des champs de bataille, composée de beaux et braves régiments, parmi lesquels on remarquait les king's-dragoons et la cavalerie sikhe de Probyn et de Fane. Cette armée était plus nombreuse que la nôtre; mais elle comptait quelques régiments indous, *punjab infantry,* formés d'hommes inférieurs aux Européens par leur constitution, comme par leur énergie, leur intelligence, leur sens moral.

Une entente cordiale présida aux opérations combinées des deux armées, bien que dans les deux camps quelques esprits chagrins fussent constamment préoccupés de la crainte d'être devancés par des rivaux plus jaloux que scrupuleux. Ceux qui craignaient ainsi d'être trompés les uns par les autres étaient également loyaux : il ne leur manquait sans doute que de se mieux comprendre. Le charlatanisme militaire ne survit pas à des guerres comme celles de la Crimée, de l'Italie ou de l'Inde. Les deux armées firent également leur devoir : l'une ne triompha point sans l'autre; l'une ne fit rien de plus et rien de moins que l'autre. Supposer, comme on le fait sans cesse en France et en Angleterre, qu'une armée anglaise ou française puisse être quelque part sans y jouer un grand rôle, ou feindre de le supposer, donne sans doute auprès des sots un brevet de patriotisme; mais je ne descendrai pas à le leur demander. L'histoire ne doit pas procéder, comme le récit d'un caporal, par élimination, entre deux armées attribuant tout à la sienne, et dans cette armée retirant toute part active à tous les corps et tous les régiments autres que le sien.

La Chine était assez vaste, le peuple chinois assez indifférent aux vicissitudes de la politique de ses maîtres pour qu'il nous fût possible de localiser complétement la guerre dans le Nord. Chang-haï, ainsi placé en dehors de la lutte, devint notre point de ralliement et notre base; nous consentîmes même à protéger cette ville et ses environs immédiats contre les rebelles. L'intendant, ou tao-tay, de cette partie du Kyañ-sŭ eut pour nous les plus grands égards; mais il chercha, comme cela devait être, à nous faire perdre du temps, d'abord en annonçant des négociations que nous ne pouvions accepter que sur les bords du Pei-xo, ensuite en cherchant à nous engager contre les rebelles, sous prétexte de sauver ou de reprendre Sŭ-tmeŭ (Sou-tcheou). Rien n'eût été plus juste ni plus chevaleresque; mais la recherche du beau n'était

point notre objet : nous devions, sans perdre notre temps, notre matériel ni nos hommes à d'autres aventures, battre l'empereur, et non lui procurer des triomphes. Au lieu de rester les arbitres de la Chine, nous fussions, en apparence du moins, tombés au rang de ses satellites; son gouvernement hypocrite eût prétendu nous avoir achetés, et cette calomnie eût passé pour la vérité même, dans un pays où tant de choses sont à vendre.

Après quelques mésaventures, quelques échouages, quelques pertes de matériel et quelques retards inévitables, mais qui pouvaient inspirer de l'inquiétude pour l'avenir de l'expédition, nous gagnâmes la baie dite de Tme-fɤ (Tche-fou). Le débarquement fut facile; notre armée campa sur un petit promontoire et à côté d'un gros bourg appelé Yen-tay, ou le Télégraphe, en raison d'une tour à fumée (yen-tay) dont les ruines se voyaient encore au sommet du promontoire et avaient été prises de loin pour un fort.

Yen-tay, situé au nord de la partie orientale et montagneuse du Hlan-tɤñ (Chan-toung), dans l'arrondissement de Fɤ-man (Fou-chan) et le département de Teñ tmeɤ (Teng tcheou, cité importante et ancienne), sert de relâche principale aux navires chinois du Kwañ-tɤñ (Kouang-toung), du Fo-kyen et du Kyañ-sɤ (Kiang-sou), qui visitent le golfe du Leaɤ-tɤñ (Leao-toung), et à ceux du Nord qui portent dans le Sud les eaux-de-vie, les fruits et les légumes du Tmi-li (Tchi-li).

Aucune base secondaire ne pouvait être mieux choisie, si, comme je le suppose et comme l'a sans doute pensé la marine, il n'existait point de mouillage aussi sûr plus à l'ouest. A Lae tmeɤ (Laï tcheou), en effet, nous eussions obtenu plus facilement encore les animaux de bât et les provisions dont nous pûmes nous fournir à Tme-fɤ.

De ce point, où nous vécûmes dans les meilleurs termes avec la population, nous gagnâmes le fond du golfe de Tmi-li en même temps que l'armée anglaise, qui avait fait à Ta-lyen-wan les préparatifs que nous avions faits à Tme-fɤ.

Le golfe de Tmi-li, comblé presque par les vases du fleuve Jaune, qui s'y jetait jadis, a des côtes basses et ne présentait que très-loin de la terre le fond nécessaire à nos gros navires. Mouillés à douze milles de l'embouchure du Pei-xo (Pei-ho) et de celle du Pei-tañ xo (Peh-tang ho), nous débarquâmes, le 1er août, entre ces deux points, à peu de distance du second, dans cette boue épaisse et profonde que nos soldats appelaient jadis le cinquième élément, et qui fut la couche de notre première nuit. Nous n'eussions trouvé dans le fond du golfe aucun point plus favorable, à moins de remonter tout à fait dans le nord, jusqu'à Hlan-xaé (1), par exemple, ce qui nous

(1) *Chan-haï-kwan*, ou la douane de Chan-hae, ou encore la douane des montagnes et de la mer, petite ville placée à l'un des plus importants passages de la grande muraille, sur une plaine étroite qui sépare les

eût placés sur une grande route, mais beaucoup plus loin de Pékin et avec les Tartares à dos. Nos chefs sautèrent les premiers dans la boue, qui semblait un autre golfe, rayé au loin par une chaussée sur laquelle on voyait circuler quelques voitures et quelque cavalerie. Une artillerie légère peu nombreuse, mais bien servie, pouvait, à ce moment critique, nous rejeter dans la mer; nos pièces les plus maniables ne se trouvèrent sur un terrain à peu près solide qu'après bien des heures du travail le plus habile et le plus acharné. L'ennemi, très-heureusement, ne sachant que défendre des murailles ou déployer de la cavalerie, ne tenta rien contre nous, et pendant la nuit évacua la ville de Pei-tañ, dans laquelle nous entrâmes le lendemain matin, en suivant la chaussée.

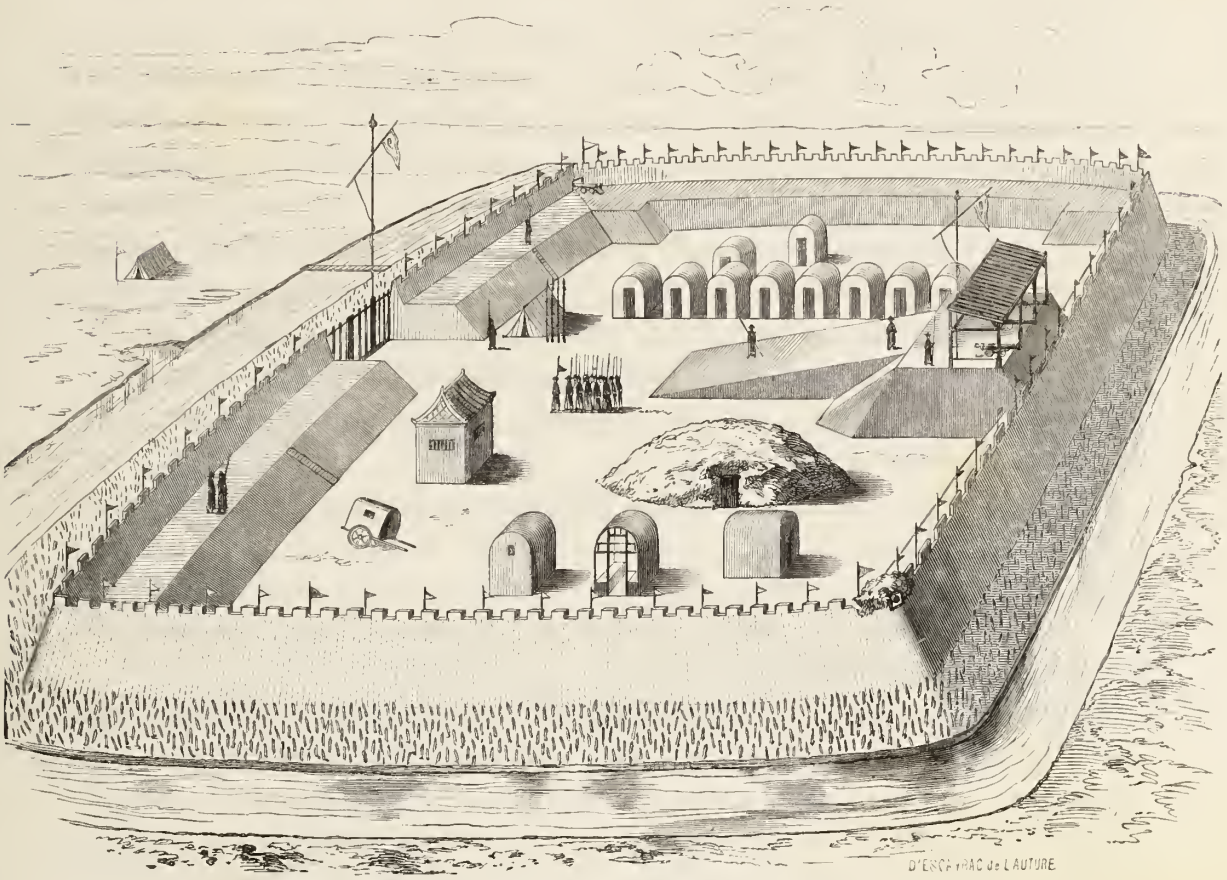
Ce bourg, bâti de boue et de paille, sorte d'île au milieu de la boue, restera dans nos souvenirs comme le type de la désolation et de l'horreur. Nous y trouvâmes quelques forts abandonnés et une population un peu effarouchée, mais que quelques proclamations eussent rassurée et qu'il eût été bon de conserver, en partie au moins, auprès de nous. La bienveillance de nos chefs eût eu besoin d'être plus expliquée; les autorités chinoises, du reste, commandaient au peuple de se retirer, et le peuple se retira, abandonnant ses demeures à notre discrétion, ce qui n'eût eu que de faibles inconvénients si nous n'eussions compté dans ou à côté de nos rangs des troupes indoues et des coulis chinois.

Dès les premiers moments, je pus obtenir des habitants, sans la moindre contrainte et dans une conversation tout amicale, quelques informations que je présentai à l'état-major, et qui étaient relatives aux forts et aux villages du Pei-xo, à la route que nous pouvions suivre pour y arriver, enfin aux chemins qui menaient à Tyen-tsin. Après une première reconnaissance, nous sortîmes de notre bourbier. Les retranchements qui couvraient le village de Sin-xo (Sin-ho), ou de la nouvelle rivière, petite crique ou plutôt petit canal sur la rive gauche du Pei-xo, furent enlevés, et notre camp fut établi sur ce point. Une action brillante nous rendit encore maîtres du camp retranché de Tañ-kʊ (Tang-kou).

L'ennemi avait en aval de nous, près de Si-kʊ (Si-kou), un pont de trente-cinq bateaux qui lui permit de se retirer sur l'autre rive. Nous jetâmes nous-mêmes un pont près de Sin-xo, et une partie de notre armée menaça les forts de la rive droite, tandis qu'une nouvelle attaque était dirigée, le 21 août, contre les deux forts qui défendaient la rive gauche. Dans les deux forts, les magasins à poudre, mal protégés, sautèrent dès le commencement de l'affaire, mettant hors de combat une partie

montagnes et la mer, a des fortifications aujourd'hui en mauvais état, qui ont joué un rôle important dans l'histoire de la Chine, particulièrement à l'époque des luttes de la dernière dynastie (Miñ) contre les envahisseurs mantchous.

notable des forces ennemies. Le premier fort, battu en brèche, fut pris d'assaut. La garnison, qui n'était tartare qu'en partie, et appartenait surtout à la milice (myañ-yɛñ) de la province, se défendit avec acharnement. Là, comme partout, l'artillerie était médiocre, le tir inintelligent et mal dirigé; mais la conduite des troupes fut honorable. Dans le fort enlevé, elles se battaient encore, et la lutte ne cessa que par



TYPE DES FORTS DU PEI-XO.

Ce dessin donne l'ensemble et les principaux détails d'un petit fort à un seul cavalier, armé de trois pièces. Le fort est en terre et défendu extérieurement par des pieux pointus et des fossés pleins d'eau. On aperçoit dans l'intérieur du fort les baraques de roseau et torchis des soldats, et le magasin à poudre protégé par de la terre.

la destruction de l'ennemi. Le fort plus voisin de la mer refusa de se rendre, mais ne tenta point une résistance inutile : les portes n'en furent point ouvertes; l'on y pénétra par escalade, et la garnison prisonnière fut immédiatement mise en liberté. J'ai lieu de croire qu'elle regagna ses foyers, et que cet acte généreux fit sur la population de Tyen-tsin une impression profonde, s'opposa peut-être à un soulèvement

qui eût compromis nos opérations dans le Nord, et n'ajouta rien aux forces que nous rencontrâmes plus tard.

Des officiers d'état-major traversèrent alors le Pei-xo, et, conjointement avec l'énergique et habile H. Parkes, sommèrent le vice-roi de Tmi-li, qui était venu prendre la direction des opérations, de rendre tous les forts de la rive droite et de nous ouvrir les routes de Tyen-tsin, où le traité nouveau devait se signer. Le vieux vice-roi discuta, résista, pleura même, dit-on, et se soumit.

Les hommes ne se battent guère, depuis du moins qu'il y a des canons, sans que le ciel intervienne pour les calmer en les rafraîchissant. Nous essuyâmes ce soir-là, et comme nous retournions au camp, un orage digne de Solferino. Le marécage devint un lac : jamais on ne vit de héros plus crottés; notre artillerie si légère, due à l'initiative de notre premier ingénieur militaire, l'empereur, traversa le bourbier traînée par des rosses japonaises; les fameux armstrongs, attelés de superbes chevaux, y passèrent au moins la nuit. Ces pièces, d'un calibre plus fort, légères de métal, mais lourdes d'affût, n'avaient pas eu beaucoup plus d'effet que les nôtres; mais les nations sont comme les mères, passionnées pour leurs enfants tortus : la France, pour son administration; l'Angleterre, pour son artillerie nouvelle : deux choses pesantes à mouvoir et sujettes à explosion.

Militairement, la campagne semblait terminée; les barrages du fleuve furent enlevés, quelques petits bâtiments y pénétrèrent; l'amiral anglais s'y porta avec un empressement qui fit craindre quelque imprudence. L'expédition avait six têtes, une de moins que l'hydre de Lerne : l'accord de ces six têtes fut un miracle que nous craignions à chaque instant de voir cesser.

Notre armée marchait sur Tyen-tsin par la rive gauche du Pei-xo; je suivis la rive droite, qui m'offrait une route plus agréable. Le pays était plat; mais le sol, la végétation, le ciel pur, tout me rappelait les riches plaines de la Lombardie. Le sorgho, employé à la fabrication des alcools de Tyen-tsin, couvrait de vastes espaces. A chaque instant je rencontrais de gros villages entourés de jardins et d'arbres, peuplés de gens laborieux, propres et polis. La municipalité s'empressait à me fournir tout ce dont j'avais besoin comme logement ou comme vivres. Le compte des provisions m'était, sur ma demande, apporté au départ. Ce compte représentait exactement la valeur des objets livrés, comme je pus m'en assurer facilement, et je puis dire que si j'en excepte quelques boutiques de curiosités à l'usage des étrangers, j'ai rencontré en Chine, dans les transactions, autant de loyauté qu'on en peut trouver en France ou en Angleterre. Ma dépense, vivant d'ailleurs dans une extrême abondance et ne cherchant nullement l'économie, ne s'élevait qu'à un quart de piastre par jour par homme ou par bête, soit à une quarantaine de francs environ pour ma petite smala.

Dans presque tous ces villages, il y avait des musulmans dont je visitai les mosquées, et avec lesquels j'eus de longs entretiens. Il en fut de même entre Tyen-tsin et Pékin. Les musulmans étaient dans le ravissement de voir un Européen connaissant l'arabe et leurs livres. Le monothéisme les rapprochait extrêmement de nous. Ainsi, au bout du monde, je me trouvais en pays de connaissance; je puis presque dire au milieu d'amis.

Le fleuve que je côtoyais, humble et petit par le volume de ses eaux, n'est cependant pas moins célèbre dans l'histoire qu'il n'est important de nos jours. C'est par son canal que s'écoulait jadis le fleuve Jaune, le fleuve par excellence, le Xo (Ho). Ce grand fleuve eut plus tard deux bras, puis le bras septentrional fut délaissé, conservant seulement le nom de fleuve du Nord, que de plus petits cours d'eau se donnent aussi. Par les anciens canaux qu'avait suivis le grand fleuve, par celui de la rivière I et de son principal tributaire, par celui d'un petit affluent septentrional, enfin, un canal nouveau fut ouvert par la main des hommes, sous la dynastie des Mongous Yuen et pour l'approvisionnement de leur capitale, Ta-tɤ, qui est le Pékin actuel. Ce canal passe à Tyen-tsin, *le port céleste,* ville nouvelle, aujourd'hui chef-lieu d'un fɤ, ou district; wey, ou forteresse seulement, sous les Miñ (1), et se termine à peu près à Tɤñ (Toung tcheou), *l'arrivée,* après avoir passé à Yañ-tsun, *le village des saules,* et à Ma-tao, *le port.* Depuis quelques années, le canal entre Tyen-tsin et le Sud s'est envasé, les

(1) C'est aux Miñ probablement que remonte aussi la construction des premiers ouvrages de Ta-kou. Entre 1560 et 1566, les Japonais ravagèrent le Chan-toung, envahirent le Kyañ-nan et la Corée, et inspirèrent à la cour de Pékin des craintes très-sérieuses. Dans un numéro du journal de la capitale (*Kin-pao*), du commencement de 1833, on voit que des navires européens s'étant montrés dans le golfe, le gouverneur de Pékin a été chargé d'un rapport sur la défense du fleuve, et a conclu à l'inutilité de fortifications nouvelles. Je crois que les défenses de Ta-kou et de la côte ont été remises en état et complétées seulement après le traité de 1858.

Plusieurs forts semblables à ceux de Ta-kou existaient entre Sin-xo et Tyen-tsin. Une carte dressée par San-ko-lin-sin, et que je vis plus tard, montre qu'un grand nombre d'ouvrages de cette nature avaient été élevés dans la partie orientale du Tchi-li, entre la grande muraille et le Pei-xo.

Le canal entre ces deux villes est très-fréquenté en temps ordinaire. Par une confusion singulière, dont l'armée n'a pas la responsabilité et sur laquelle le général en chef ne tarda pas à être éclairé, un canal différent fut pris, au départ de Tyen-tsin, pour le canal que notre matériel eût dû suivre, et reconnu innavigable. Nous faillîmes être ainsi privés d'une route d'eau que tous les habitants de Tyen-tsin et des centaines de bateliers pouvaient indiquer aux interprètes, et qui était portée sur la carte de la province dressée par d'Anville et sur un grand nombre de cartes locales très-détaillées, de façon à prévenir toute confusion. J'avais moi-même ces cartes; mais j'étais loin de soupçonner une erreur dont je n'ai eu connaissance que beaucoup plus tard. Les missionnaires de Tchi-li, sur lesquels on comptait peut-être pour ces renseignements, ne se montrèrent qu'à la fin de la campagne et ne pouvaient être d'aucune ressource.

Nous avions avec nous deux autres missionnaires, le père Delamarre, homme d'une grande érudition chinoise, et l'abbé Duluc, fait prisonnier et décapité par les Chinois. Malheureusement, ces deux hommes distingués avaient jusque-là vécu très-loin de la province dans laquelle nous portions la guerre.

arrivages ont pris la voie de mer, et gagnent Tyen-tsin par le fleuve, en passant à Ta-kʊ, Si-kʊ et Ko-kʊ (1).

Tyen-tsin et Tʊñ sont donc à Pékin ce que le Havre et Rouen sont à Paris. Tyen-tsin et ses faubourgs couvrent environ 500 hectares et peuvent compter de 120 000 à 150 000 habitants; Tʊñ doit avoir à peu près la même population.

Tyen-tsin s'ouvrit devant nous. J'y entrai moi-même avant l'armée, et je n'y rencontrai ni visages hostiles, ni malveillance déguisée, ni méfiance, ni réserve. Une maison très-convenable fut mise à ma disposition, ainsi qu'une dizaine de serviteurs que je rétribuai honorablement et qui me servirent avec zèle et fidélité, par l'homme d'affaires du chef des marchands de sel (2), Tmañ, qui, dans des temps difficiles, avait offert huit millions de francs à l'empereur, et reçu en échange les honneurs du premier rang de la hiérarchie chinoise.

Un plénipotentiaire chinois était arrivé, et l'on traitait avec lui. De jour en jour, cependant, l'aspect de la ville changeait; au milieu d'un peuple ami, on ne pouvait trouver ni domestiques, ni voitures, sans avoir recours à des menaces. L'ordre de nous tout refuser avait été donné, et le peuple effrayé se soumettait. Le vice-roi, dont la résidence naturelle était à Pao-tiñ fʊ, capitale du Tmi-li, nous avait rejoints à Tyen-tsin, et n'en bougeait pas. Un jour, j'avais eu besoin d'une voiture de plus, et je n'avais pu en trouver à vendre : il ne me fallut pas longtemps pour obtenir l'explication que je devinais. Je fis alors une chose dont je n'avais aucun droit : je me rendis au palais du vice-roi, et j'y laissai ma carte de visite chinoise, sur laquelle j'avais fait

(1) On peut transcrire tous ces noms d'une autre manière, mais il faudrait éviter de les défigurer : d'écrire *sin-ko,* par exemple, au lieu de *sin-xo* ou *sin-ho,* et *tang-ko* au lieu de *tang-kou.* Il faudrait surtout s'abstenir de fabriquer des noms tels que *keantz*, qui n'ont jamais pu être chinois. *Tañ* ici veut dire chaussée; *peï tañ,* chaussée du nord; *kou* écrit comme *kou,* vendre, par la clef idéographique de l'eau; et la phonétique *kou,* ancien, paraîtrait signifier au moins dans le dialecte local un étang, un marécage; *tañ kou, si kou, ta kou,* signifieraient alors : étang de la chaussée, étang de l'ouest, grand étang. C'est, du reste, le nom même du *Pei-xo,* que plusieurs cartes désignent sous le nom de *Kou* et de *Tchen-kou* ou véritable *Kou,* par opposition, sans doute, à un autre *Kou* qui prend sa source près de *Tsun-xwa* (Tsun-hoa) et se jette dans la mer près de *Pei-tañ* (Peh-tang). *Tsun* (pas dans tsun-xwa) et *wou* signifient village; *xo-si-wou,* village à l'ouest du fleuve. Je ferai remarquer encore qu'on dit aujourd'hui *Tchi-li,* et non *Peï-tchi-li* ou *Pe-tchi-li,* c'est-à-dire *Tchili du Nord,* dénomination usitée seulement alors qu'on pouvait, dans le langage de la conversation, nommer deux *Tchi-li,* c'est-à-dire deux provinces principales, contenant chacune une capitale ou une semi-capitale de l'empire.

(2) Tyen-tsin est le centre de l'administration des fermes du sel, qui versent au trésor 30 millions de francs chaque année, d'après, du moins, l'annuaire impérial. Tchañ, qui a le titre de Pae-chañ kan-tsouñ, fait ses versements entre les mains du yen-yuan, directeur général des fermes du sel, qui, comme rang, est son inférieur. Il y a encore à Tyen-tsin, en fait d'officiers importants, un tsouñ-piñ (officier général du deuxième rang, première classe), et un tao-tay. A Touñ-tcheou, il y a deux vice-rois (tsouñ-tou), l'un Mantchou et l'autre Chinois, chargés des greniers impériaux, et un tao-tay.

écrire quelques mots dont le sens était que le vice-roi ayant ajouté à ses fonctions la location des voitures, je lui en demandais une. A cette demande il y avait une réponse facile : renvoyer ma demande à l'ambassadeur, ce qui m'eût embarrassé. Le vice-roi en agit tout autrement, ne voulant pas que son intervention fût examinée de trop près. Il me fit porter sa carte et me fit dire qu'il aurait l'honneur de se présenter le lendemain chez moi, démarche que son emploi ne permettait guère, et qui n'eut pas lieu.

L'armée ennemie s'était retirée dans le nord et couvrait Tъñ tшeъ (Toung tcheou). On savait à Tyen-tsin qu'elle avait poussé ses reconnaissances de notre côté, au moins jusqu'à Yañ tsun et peut-être jusqu'à Pъ-kao. Tout d'un coup, le 7 septembre, les négociations se rompirent. Au moment où tout paraissait conclu, le plénipotentiaire chinois se trouva n'avoir plus de pleins pouvoirs.

J'avais reçu cette nouvelle depuis quelques instants, quand un Chinois que je voyais, et qu'il est inutile de nommer ici, vint me dire que, la veille au soir, dans un restaurant, un employé du vice-roi avait annoncé l'arrivée des contingents tartares à Hhan-xaé kwan. Cette seconde nouvelle expliquait la première; elle avait mis quelques jours à venir. Les contingents devaient être plus rapprochés de Tъñ tшeъ que nous-mêmes.

Cette ville et la capitale étaient désormais couvertes plus sérieusement qu'elles n'avaient pu l'être jusqu'alors par des troupes déjà battues. Je me hâtai de porter à la connaissance de qui de droit ce que je venais d'apprendre.

Si l'on pouvait, à cette époque, croire encore à la loyauté des Chinois, on dut reconnaître qu'ils nous avaient toujours trompés, lorsqu'on découvrit, à Yuen miñ yuen, une lettre de San-ko-lin-sin à l'empereur, datée du 26 août, jour de l'entrée des Français à Tyen-tsin, par laquelle le général tartare informait son maître des dispositions nouvelles qu'il prenait contre nous, et l'invitait à se retirer à Jö-xo (Géhol) pour y attendre la fin de la guerre.

On ne s'était point pressé d'appeler tous les contingents tartares, parce que le service dû par eux était féodal et limité, sans doute, dans sa durée; qu'il fallait que les maigres récoltes de la Mongolie fussent, en partie du moins, ramassées; qu'enfin la présence de ces étrangers à demi sauvages était un fléau pour les populations chinoises, et que la dyssenterie amenée par les chaleurs et la mauvaise nourriture, l'usage du sorgho, par exemple, décimait déjà les hommes et les chevaux appelés à la défense du bas du fleuve, et ramenés au delà du Tyen-tsin.

Nous allions rendre aux peuples de l'extrême Asie la visite de leurs parents les Huns, et ces peuples allaient venir nous recevoir l'arc à la main. La Mongolie intérieure (Noé mъñ-kъ) compte, d'après la locution populaire, quarante-huit bannières :

elle en a quarante-neuf dans les livres, empruntées aux vingt-quatre tribus, celle des Ortous en fournissant sept et celle des Khortchin six, à elles seules (1). Chaque bannière compte environ deux mille familles, et peut probablement mettre à cheval trois ou quatre cents hommes. La Mongolie intérieure compte encore quelques bannières en dehors de ce groupe; il y a enfin les contingents de quelques autres pays mongous et ceux de la Mantchourie. San-ko-lin-sin pouvait donc réunir aisément trente mille chevaux.

Ce Mongou vigoureux et intelligent inspirait à ses troupes une grande confiance :

CAVALIERS TARTARES.

D'après une gravure chinoise.

roi (wañ, roi ou prince) des quarante-huit rois et des quarante-huit bannières, on l'appelait le saint roi (sön wañ), parce que sa jeunesse s'était écoulée dans une lamaserie, comme le reste de sa vie se passait à cheval. Il était oncle de l'empereur,

(1) Les Mongous intérieurs forment six corps d'armée (tchulkan; en chinois, miñ), qui comprennent en réalité bien plus de quarante-neuf bannières. Certaines tribus, qui probablement sont en dehors du compte des quarante-neuf bannières, en comptent dix et onze. Ce sujet est très-obscur; les documents qui devraient permettre de le trancher ne s'accordent pas. Quant à l'évaluation de l'armée chinoise donnée dans des recueils européens ou chinois, avec ou sans mention de 826 bâtiments de guerre, il faut n'y voir qu'une simple mystification. Il est certain qu'il y a une armée, mais tout autre que sur le papier.

Des six corps dont je viens de parler, deux sont englobés dans le Tchi-li, au nord de la muraille. Le Tchi-li,

quoique n'appartenant pas à sa nation. Une politique constante des empereurs chinois, et particulièrement de ceux de cette dynastie, a été, en effet, de s'attacher les chefs tartares, en leur donnant en mariage des princesses de leur maison.

On s'était décidé à quitter Tyen-tsin; on parlait encore de traiter à moitié route de Pékin. Le gouvernement chinois, dont les préparatifs étaient très-avancés, nous engageait à ne faire marcher qu'une simple escorte : si l'on eût souscrit à sa demande, ce ne sont point quelques officiers et quelques soldats que la trahison lui eût livrés, c'est la tête même et l'âme des deux expéditions. Nos chefs comprirent la responsabilité qui pesait sur eux, et nous partîmes, sinon avec une force imposante dont le déploiement ne nous était pas possible, du moins avec une petite colonne dans laquelle une valeur invincible suppléait à ce qui manquait au nombre (1).

A Xo-si wv, où nous passâmes trois jours, les négociations parurent se renouer; comme toujours en pareil cas, les Chinois désavouaient leur premier plénipotentiaire et en présentaient d'autres qu'ils devaient désavouer plus tard : il s'agissait pour eux de gagner du temps et de terminer les derniers préparatifs de leur défense.

En arrivant à l'une des étapes qui précédaient Xo-si wv, j'avais fait rencontre d'un wey-wey, ou sous-officier chinois, qui venait de porter aux ambassadeurs quelque document, et me montra un laisser-passer que je ne lui demandais pas. Nous échangeâmes quelques mots; il prit du thé avec mes domestiques et s'assit sur le pas de ma porte pendant que les troupes faisaient leur entrée dans le village. Il s'en alla quand elles furent passées, et c'est alors seulement que l'idée me vint que sa véritable mission était de nous compter, et qu'il venait de le faire à ma barbe. Ce petit fait, auquel je n'attachai pas d'ailleurs une grande importance, m'avait paru cependant de mauvais augure. A Xo-si wv, plusieurs officiers chinois ou tartares, leurs wey-wey et leurs domestiques, se montrèrent dans les rues; il en entra même chez moi : leur

en effet, comme les autres provinces du nord, s'est accru du côté de la Mongolie, en la soumettant de plus en plus à la charrue chinoise. Tchiñ-tò ou Jò-xo (Géhol) est le chef-lieu d'un district du Tchi-li inscrit dans l'annuaire entre ceux de Pao-tiñ et de Youñ-piñ. Dans le langage ordinaire, c'est toujours la Mongolie. Une dépêche adressée à l'empereur par Tsyuen-kiñ et Xo, à la date du 12 septembre 1860, disait, d'après la traduction qu'on en a donnée : « Géhol est dépendant de la Mongolie, et nous savons que lorsque les empereurs » Kien-long et Kia-king allèrent y résider, ils durent y dépenser plusieurs dizaines de millions de taels pour » le mettre en état. » La seconde partie de cette phrase permet de comprendre le sens de la première, qui signifie seulement que Géhol est dans un pays mongou et sauvage, comme on dirait que Nice est en Italie si l'on en parlait au point de vue des malades qui vont y passer l'hiver. Sur les cartes chinoises récentes, le Tchi-li est borné au nord, entre le 43e et le 44e, par le cours de la rivière Xwañ ou Sira (Sira-mouren), affluent du Lyeou.

(1) Elle comptait alors 2 800 Français et 3 000 Anglais environ. La portion française quitta Tyen-tsin le 10 septembre, précédée et suivie, à un jour de distance, par les Anglais.

attitude polie, leurs compliments et leurs paroles oiseuses ne m'empêchèrent pas de les reconnaître pour des espions, et, bien que leur espionnage me parût inoffensif, je les fis mettre à la porte.

Le jeu des Chinois était assez bien compris dans les deux armées; nous commencions à nous fatiguer de négociations dont le seul objet paraissait être de nous faire perdre un temps précieux.

On s'étonnera peut-être de la longanimité des ambassadeurs; je ne m'en étonne point, et je crois qu'ils se faisaient moins d'illusions que nous n'étions alors disposés à le croire. Ils avaient une grande responsabilité, et leur devoir était de tout faire pour éviter une nouvelle lutte. N'étant pas très-forts, il était bon d'être prudents et modérés dans nos demandes : une victoire nouvelle remportée sur les Chinois pouvait renverser un trône ébranlé, marquer la fin de la dynastie, et ne laisser plus en face de nous personne avec qui nous pussions traiter. Ces considérations étaient graves. Il fallait tenir compte aussi de la situation de l'esprit public en Europe : l'expédition de Chine y était mal appréciée; nous étions exposés aux jugements les plus injustes; la Cité de Londres et les salons de Paris voyaient dans la guerre que nous avions entreprise une agression criminelle contre un peuple inoffensif; et si la rupture de ces négociations fallacieuses était venue de nous, on n'eût pas manqué en Europe de crier à l'abus de la force. Il fallait que la trahison fût éclatante pour que la répression nous devînt permise.

Ceux qui n'ont point vécu parmi les Asiatiques reprocheront peut-être aux ambassadeurs de s'être laissé surprendre. Ils ne savent pas combien il est difficile de n'être pas trompé. Là où la trahison est toujours probable, la surveillance fatiguée finit par s'endormir. Deviner la trahison est d'ailleurs peu de chose : ce qu'il faut connaître, c'est l'heure précise qui la verra se prononcer. La preuve la meilleure que j'en puisse donner, c'est que je soupçonnais tout et que je me suis laissé prendre.

En partant de Xo-si wu, le 17 septembre (1), sur les quatre heures du matin, je me proposais de marcher avec l'état-major de notre armée et de laisser mes bagages avec les siens. Apprenant toutefois que nous avions devant nous M. Parkes, premier interprète de l'ambassade anglaise, et quelques cavaliers sikhs, je n'hésitai point à devancer nos troupes avec tous mes bagages. Chemin faisant, je rencontrai un groupe parti quelques instants avant moi. Il se composait de M. de Bastard et d'un interprète,

(1) Le récit qui va suivre, jusqu'à l'arrivée au camp français des prisonniers rendus par les Chinois, est la reproduction textuelle du rapport dicté par moi à mon frère dès le lendemain de mon retour, et inséré à peu près en entier dans le *Moniteur universel* du 1er janvier 1861.

portant aux Chinois des propositions nouvelles : du capitaine Chanoine, allant reconnaître l'emplacement d'un camp; du caïd Osman et de quelques spahis escortant nos diplomates; enfin de trois hommes plus à plaindre que moi, puisqu'on ne les a plus revus : le colonel d'artillerie Grandchamps, l'intendant Dubut et le père Duluc, interprète du général en chef (1). C'est à Ma-tao que j'allais : ils se rendaient à Tsñ tmeɤ et me demandèrent si je suivais la même route. Il n'y avait que neuf lieues à faire : je les suivis. En approchant de Ma-tao, le guide que j'avais pris dans un village me dit en me montrant quelques champs plus foncés que les autres : « C'est là que campaient hier les Mongous » ; je traduisis ses paroles à mes compagnons de route, sur lesquels malheureusement elles ne produisirent aucune impression.

Arrivés à quelque distance de Tsñ-tmeɤ, mon convoi m'ayant retardé de quelques moments, mes compagnons de route m'y devancèrent. A trois kilomètres de la ville, je laissai mon escorte pour aller avec mon lettré préparer nos logements : mais une terreur que celui-ci n'osait m'expliquer semblait le paralyser : deux fois il se laissa tomber de cheval ; je ne pus l'y faire remonter : j'attendis alors mes bagages pour n'entrer qu'avec eux. Je traversai Kyañ-kya wan, où l'on devait se battre le lendemain. L'attitude de la population m'y parut assez hostile pour que je me crusse obligé de tirer mon sabre, de mettre mon cheval au galop, et de la forcer par cette petite charge à disparaître dans les rues adjacentes et les maisons. En approchant de la ville, je passai les vedettes de l'ennemi, puis les grand'gardes. Mes compagnons avaient déjà fait ce chemin. Comme j'entrais à Tsñ-tmeɤ, des mandarins vinrent au-devant de moi et m'offrirent de chercher avec moi mes logements. Je laissai là mes bagages et je les suivis ; ils ne m'offrirent rien qui me parût convenable : ils voulurent me loger avec les Sikhs de M. Parkes, déjà trop nombreux pour une petite pagode ; il me fallait un assez vaste espace pour mes chevaux et mes voitures. Je cherchai donc moi-même, et j'eus bientôt trouvé ce qu'il me fallait (2). J'envoyai un domestique qui m'avait suivi à la recherche de mes bagages ; ils n'arrivèrent qu'au

(1) Soixante officiers, diplomates, employés, ou soldats européens et sikhs, précédaient les deux armées, envoyés par les ambassadeurs ou les généraux. Quatorze Français, vingt-six ou vingt-huit Anglais, furent pris. Sur les quatorze Français, huit périrent. Ce sont : MM. Dubut, Foullon-Grandchamps, Duluc, Ader, et les soldats Godichot, Ouzouf, Blanquet et Faurien. Parmi les Anglais, treize ou quatorze ont péri, parmi lesquels MM. de Nordman, Anderson, Brabazon et Bowlby.

(2) Le propriétaire de la maison dans laquelle je descendis, mandarin du sixième ou septième ordre, se conduisit avec une extrême impertinence. Je le traitai moi-même avec peu d'égards, et lui désignai les pièces que j'entendais occuper. Il se mit alors à en faire enlever tous les meubles, manière peu polie de me faire entendre qu'il me regardait comme un voleur. Je fis réintégrer les tables et les chaises : nos relations se bornèrent là. Dans un récit de ma captivité, publié d'après mes prétendues confidences, je lis cependant que je « dépensai la » soirée en douce causerie avec mon hôte, et que je me pénétrai de la parfaite franchise et de la bonhomie

bout d'une heure. Le soldat qui les conduisait était, en arrivant, d'une humeur massacrante; il se plaignait d'avoir été promené dans la ville par des mandarins qui prétendaient faussement connaître le lieu où j'étais descendu. C'était un nouvel avertissement du ciel; je le méconnus comme les autres. Je ne me préoccupai point dans la journée de retrouver mes compagnons de route (1). J'étais fatigué d'ailleurs, ayant été récemment malade; je fis seulement quelques pas dans les rues : la population s'empressait à me voir; son attitude n'était pas bienveillante, mais rien n'annonçait une catastrophe prochaine.

Le lendemain, après avoir déjeuné, sur les onze heures et demie, je sortis pour me promener encore dans la ville. J'avais l'espoir d'y rencontrer les nôtres, qui avaient dû arriver dans la matinée; je fus surpris de n'en voir aucun dans les rues que je traversais. Je m'éloignai de près de deux kilomètres; puis je voulus regagner la maison. A peine avais-je fait quelques pas dans cette direction nouvelle que j'entendis derrière moi un grand tumulte et de grands cris. Je me retournai : la foule me suivait depuis longtemps; mais ici il n'y avait plus à s'y méprendre, c'était un attroupement hostile. Je m'arrêtai. Je lui fis face et menaçai ceux qui poussaient contre moi des cris de mort de la vengeance des miens. Je jetai les yeux autour de moi : une multitude furieuse sortie des maisons, des boutiques, des pagodes, m'entourait de tous côtés.

Frappant de ma canne ceux qui se jetaient sur moi, je poussais les cris de *France!... France!... A moi!... Trahison!* Une clameur immense étouffait ma voix. Saisi par cent mains, lancé à terre, foulé aux pieds, je voyais les uns courir chez les barbiers, les autres chez les bouchers pour s'y procurer des instruments de mort. Tout d'un coup je fus relevé; la foule, grondant toujours, s'ouvrit un peu : un mandarin à bouton de cristal la contenait; il m'avait pris le bras. « Je veux rentrer chez moi », lui dis-je. J'y avais deux revolvers et un sabre; j'y avais le soldat qui me servait et ses armes, deux chevaux que l'on pouvait brider à la hâte. De chez moi à la pagode occupée par les Sikhs il n'y avait pas assez loin pour que quatre ou cinq hommes jetés par terre ne me permissent de l'atteindre, et, une fois réuni à vingt-quatre braves cavaliers, la lutte devenait égale. Le mandarin voulait me conduire chez le magistrat de la ville; je vis qu'il fallait en passer par là.

» cordiale du brave homme de Chinois », disais-je. Et, un peu plus loin, que « le propriétaire de la veille, le » brave homme de Chinois, était à la tête de cette horde furieuse » par laquelle je fus assailli. Il n'y a rien de vrai dans cette anecdote, inspirée, comme beaucoup d'autres, par le désir de paraître informé ou par une certaine malveillance.

(1) Je sus plus tard qu'une sorte de banquet leur avait été offert le soir par les diplomates chinois, qui, ne m'ayant pas sous les yeux, ne m'avaient pas invité.

Arrivé au ya-mön, on me fit entrer dans la cour; les portes se refermèrent sur la foule; les soldats m'entourèrent, me saisirent par les manches du petit burnous blanc que je portais, puis par les bras. Je demandai à voir le magistrat : on se mit à rire. Je me tus, et j'attendis. Quiconque n'a pas vu les édifices publics des Chinois ne saurait s'en faire une idée. Ces édifices, ou plutôt ces baraques entourant de grandes cours, sont bas et misérablement construits; neufs, ils ont été bariolés de diverses couleurs; on y a grossièrement peint des dragons ou des dieux : les cours ont été ornées de mâts et fermées de grilles rouges. Mais ces constructions de briques et plus encore de bois, analogues à des boutiques ou à des théâtres forains, sont aussi peu de temps neuves que rarement réparées; aussi présentent-elles presque partout le même aspect lugubre et dégoûtant : des cours pleines d'herbes, des peintures détrempées par la pluie, des mâts courbés ou fendus, des grilles à demi brisées, des châssis défoncés et dont la doublure en papier pend par sales lambeaux.

Qu'on ajoute à ce tableau les figures qui l'animent d'ordinaire, des soldats misérables conduisant de hâves criminels, des valets déguenillés coiffés de chapeaux en pointe ou de couronnes en cuivre doré, escortant quelques mandarins à l'air cauteleux et grimaçant, marchant derrière un parasol déchiré, et l'on aura une exacte peinture du spectacle que j'avais sous les yeux.

Je n'y restai toutefois pas longtemps, l'ordre ayant été donné par un personnage invisible de me conduire dans un temple peu éloigné. Je m'y rendis suivi toujours par un peuple braillard. Je fus conduit dans une cour de ce temple par une vingtaine de soldats. Je m'assis dans un coin; ils se groupèrent autour de moi. De temps à autre ils faisaient dégager les abords de la cour. Ma position était toujours mauvaise, mais j'espérais en sortir bientôt. Plusieurs fois je demandai à parler au gouverneur, au plénipotentiaire chinois, enfin à M. Parkes, que je croyais encore à Tsñ tmeu. On finit par me répondre que le gouverneur était monté à cheval pour aller chercher M. Parkes. Les soldats avaient appuyé leurs piques contre un mur. Deux d'entre eux, ayant repris les leurs, s'amusaient à faire de l'escrime chinoise. Sans autre intention que celle de passer le temps, dans un moment où l'on me gardait mal, je pris une pique et me mis à essayer devant les Chinois l'escrime à la baïonnette. Cet acte entièrement inoffensif parut les troubler beaucoup; ils auraient voulu me désarmer, ils n'osaient pas le faire. Au bout d'un instant je déposai de moi-même la pique et je fus m'asseoir au milieu d'eux, ce qui parut leur être fort agréable.

Vers les deux heures, à un appel venu du dehors, les soldats qui me gardaient prirent les armes. Un mandarin précédé d'une quinzaine de soldats entra dans la cour : le mandarin me salua avec une apparente déférence; les soldats m'entourèrent comme mus par une innocente curiosité; j'étais en pleine confiance, quand tout

d'un coup, à un signe du mandarin, je fus à la fois saisi par les épaules, par les bras, par les jambes, et jeté la face contre terre. On me lia alors les mains et les pieds derrière le dos, en joignant les mains aux pieds par une corde qui pouvait avoir un pied de long. On m'arracha ma montre et mon mouchoir, que je vis passer dans les mains du mandarin qui présidait à cette brutale arrestation; deux hommes, me soutenant par les deux extrémités de la corde qui joignait mes pieds à mes mains, me portèrent, suivis de tous les autres, dans la cour d'un ya-mön éloigné d'environ cent cinquante pas. Mes pieds étaient garantis par des bottes: tout le poids de mon corps pesait sur mes mains, étroitement garrottées. Dans la cour du ya-mön, on me jeta sur le dos: je promenai autour de moi mes regards: la cour était pleine de soldats qui, comme tous ceux auxquels j'avais eu affaire jusqu'alors, appartenaient à la milice provinciale, à l'infanterie régulière, ou faisaient partie de la maison militaire de quelque mandarin d'un rang élevé. Des appels bruyants ou plutôt de grands cris s'échangeaient d'un bout de la cour à l'autre. L'ordre de me mettre à mort venait d'être donné et transmis de la sorte, quand je vis entrer dans la cour, portés à la main, deux objets sans forme et sans nom. Je crus d'abord que c'était des criminels chinois, et que, pour ajouter à mon supplice, on allait m'exécuter avec eux. L'un d'eux cependant me reconnut, et me demanda en français ce qu'on allait faire de nous. « On va nous tuer, lui dis-je: mais la France nous vengera. » Je poussai le cri de *Vive l'Empereur!* et, d'une voix plus basse, je priai Dieu de prendre ma mort en expiation de mes fautes. Tous les soldats s'étaient précipités sur moi... Les ordres de mort qui avaient été donnés n'étaient qu'une honteuse comédie! Saisis de nouveau par nos cordes, on nous jeta dans des charrettes. Je me trouvai dans l'une d'elles avec l'homme qui m'avait parlé. Je lui demandai qui il était: il me répondit que lui et son camarade étaient les ordonnances du capitaine Chanoine, qu'ils avaient été pris hors de la ville; que leur capitaine, qui se trouvait en avant, devait avoir pu s'échapper.

Nos charrettes se mirent en marche, escortées par des cavaliers mongous et suivies d'une foule immense qui nous poursuivait de ses huées, de ses injures, de ses menaces. Les gens qui nous conduisaient avaient eu soin de remplir la charrette de clous à tête plate, semblables à nos clous de tapissiers. J'étais surtout l'objet de cette persécution. On poussait les clous de mon côté; ils n'étaient heureusement pas très-longs; ils ajoutèrent toutefois d'une manière notable aux souffrances que je ressentais déjà. A deux ou trois kilomètres de la ville, le camp tartare se présenta devant nous. Notre convoi s'arrêta; on nous enleva des voitures, on nous porta dans la cour d'une petite pagode; on me jeta la face la première sur un tas de paille, afin, dit-on, que mon sang souillât le moins possible le sol. L'ordre de nous couper la tête était de nouveau donné. Plusieurs mandarins, dont aucun ne portait le bouton rouge, insigne

du premier et du second rang, vinrent successivement nous examiner. Ils me remuaient avec les pieds pour me mieux voir. Je supportai avec patience cette nouvelle injure, espérant qu'une mort prompte allait mettre fin à mes souffrances. Je me fis ôter ma cravate, mais nous ne fûmes pas plus exécutés là qu'à Tsin tmen.

Toutefois, le jeu était plus sérieux, car l'armée réclamait notre mort. J'avais vu amener dans la cour mon lettré, qui y avait été interrogé, et un de mes serviteurs. Ils étaient donc dans une des voitures du convoi. Je ne pus leur faire aucune question. Je ne vis aucun autre de mes gens; qu'étaient-ils devenus? Ma maison avait été pillée: les soldats qui nous escortaient se racontaient le butin qu'y avait fait la milice chinoise.

Rejetés dans nos charrettes, nous subîmes encore l'examen d'une quarantaine de cavaliers mieux montés que les autres, et qui me parurent être l'état-major même de l'armée. Je ne pouvais juger des grades ni me rendre un compte exact des plumes qui ornaient leurs chapeaux, ne pouvant les contempler que de bas en haut. Ils étaient vêtus, comme les soldats, d'une longue robe grise, jaunâtre ou bleue; tous portaient le chapeau d'hiver et des bottes de soie noires. Parmi les cavaliers, les uns portaient des arcs et des flèches, les autres étaient armés de lances; quelques-uns avaient des mousquets, d'autres seulement deux sabres passés dans la selle, à droite et à gauche, sous la jambe du cavalier. On nous remit en marche. A trois kilomètres de là, nous fûmes soudain croisés par trois ou quatre cents cavaliers évidemment en déroute: « Sauvez-vous! sauvez-vous! » crièrent-ils à notre escorte. Notre escorte se consulta un instant : immolerait-on les prisonniers? les garderait-on comme otages? On retourna les voitures et nous partîmes au galop. Croyant sentir le voisinage de nos troupes, espérant que la cavalerie anglaise était sur nos traces, je ne cessai de crier : « France!... à moi!... France!... trahison!... England!... Help!... Dragoons help!... » Ces cris me valurent bon nombre de coups de lance, qui ne firent toutefois que me piquer.

Après une heure d'une course effrénée sur des clous pointus et une route raboteuse, nous nous arrêtâmes un instant. On en profita pour serrer mes liens avec plus de force : on y introduisit des coins de bois; on les tordit à l'aide d'une baguette; on les arrosa pour les faire gonfler. Notre route se continua à une allure plus modérée et par des chemins inconnus; nous traversions des troupes innombrables de cavalerie. J'entendais crier à plus de quarante files de distance, et, soit dans la soirée, soit dans la nuit, je ne crois pas que nous ayons passé moins de vingt mille chevaux. Cette cavalerie venait du nord : il était facile, d'après quelques mots échangés en chinois, de juger qu'elle n'avait encore figuré dans aucune affaire. La plupart des hommes parlaient une langue que je pensai devoir être le mongou. Les Chinois qui

menaient nos charrettes qualifiaient d'ailleurs ces cavaliers de Ta-tsö (1), qualification qui ne s'applique point aux Mantchous, appelés ordinairement Tmi jen par les Chinois. Cinq fois ces cavaliers, se précipitant en désordre sur notre convoi, en arrêtèrent la marche, réclamant à grands cris notre mort immédiate. Les officiers supérieurs chargés de notre conduite s'efforçaient de gagner du temps; et quelque officier général, informé des ordres qui nous concernaient, finissait par nous remettre en route.

Partout, sur notre passage, de jour comme de nuit, la population, évidemment prévenue d'avance, était sur pied et nous accablait d'injures. A chaque relais, le maître de poste ou quelque autre personnage venait nous reconnaître. On nous soulevait alors la tête, que l'on laissait ensuite retomber sur l'oreiller de clous dont j'ai parlé. Le soldat qui partageait ma charrette, atteint de trois blessures, ne cessait de s'agiter, ce qui me causait de cruelles douleurs, et de demander à boire, ce qui nous attirait, à l'un comme à l'autre, bon nombre de coups de bois de lance.

Quant à moi, je m'étais dès le premier moment tracé une ligne de conduite dont je m'écartai aussi peu que pouvait le permettre la nature humaine. J'avais résolu de ne pas me plaindre, de ne rien demander, de n'adresser aux Chinois aucune question. Un fait assez singulier vint frapper mon attention vers le milieu de la nuit. Je vis le long de la route, probablement dans le voisinage de quelque hameau, passer une longue procession précédée d'un homme portant une croix, et j'entendis distinctement chanter en latin les prières des morts. Nos cavaliers voulaient se jeter sur la procession; le commandant du convoi les en empêcha. Je crus d'abord que nous étions l'objet de ces prières. Un missionnaire me dit plus tard que ce devait être quelque enterrement. En tout cas, je ne fus le jouet d'aucune illusion; j'avais toute ma présence d'esprit (2). Tantôt, pour me distraire des maux actuels, j'essayais de repasser les vers que je savais par cœur; tantôt, examinant ma situation, je cherchais à deviner le sort qui pouvait m'être réservé. Évidemment, la trahison dont j'étais victime atteignait plusieurs de mes compagnons de la veille. La veille on avait dû se battre. Qu'était devenue l'armée marchant avec confiance, en petit nombre et presque désarmée? L'insolente audace des Chinois était d'un triste augure. Nous devions nous attendre à quelque supplice atroce et raffiné, à d'horribles tortures; peut-être encore serions-nous promenés à travers la Chine dans des cages, comme cela était arrivé, il y a quelques années, à des Anglais; peut-être encore serions-nous con-

(1) On disait autrefois Ta-ta; c'est notre mot *Tatare* ou Tartare.

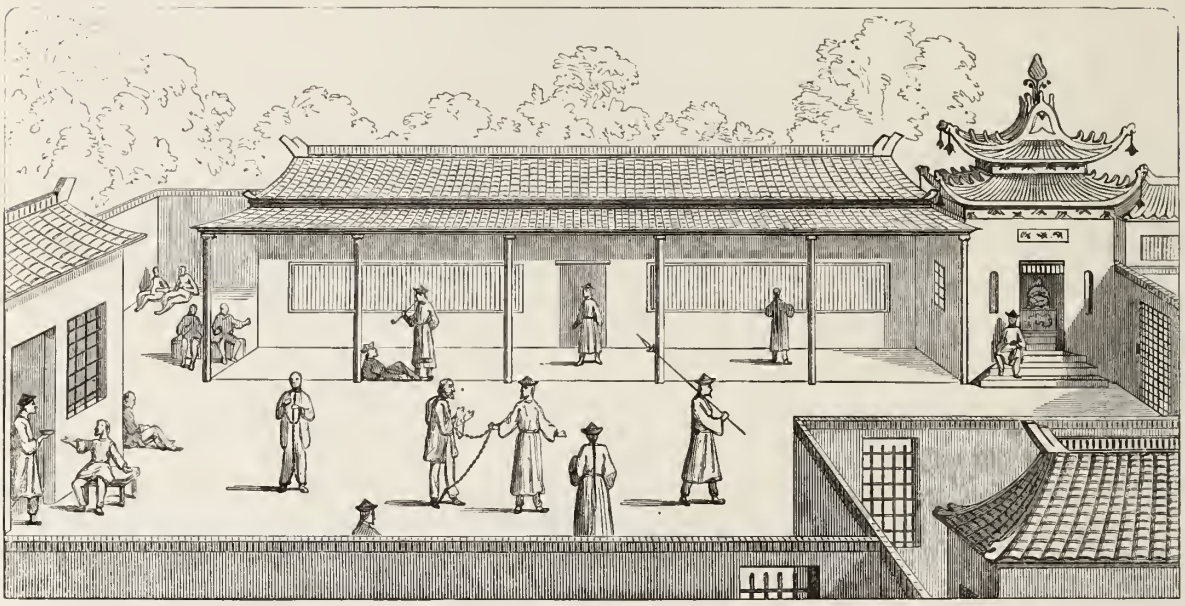
(2) Les chrétiens ont coutume de faire leurs enterrements la nuit pour éviter de donner de l'ombrage au gouvernement, qui du reste les laisse libres, et n'est mal disposé que contre les prêtres venus d'Europe et en relation avec d'autres Européens. Le convoi funèbre avait évidemment été surpris par l'arrivée inopinée du nôtre et se retirait avec beaucoup de dignité.

duits en Mongolie, avec le mince espoir d'atteindre un jour la Sibérie, cauchemar de tant d'autres, devenue pour nous la terre promise. Je me voyais regagnant la France, après trente années d'un pareil exil, ayant presque oublié ma langue, mendiant mon pain, trouvant ma maison vide, méconnu de ceux de mes amis qui seraient encore vivants. Je me rappelais cette figure émouvante du colonel Chabert tracée par la plume de Balzac, et je craignais de fournir aux romanciers futurs la matière d'un récit analogue.

J'ignore où l'on nous mena pendant la nuit. J'ai eu depuis quelque lieu de croire que nous fûmes conduits au palais que l'empereur occupait hors la ville, palais auprès duquel on rencontra depuis des effets ayant appartenu à d'autres prisonniers qui y avaient subi d'horribles tortures. Vers le point du jour, nous franchîmes une muraille élevée, épaisse, flanquée de tours. La longueur de la route que nous avions faite depuis Tsñ tuesŭ me fit d'abord penser que c'était la grande muraille. Des deux côtés, le large chemin que nous suivions était bordé d'arbres, de jardins, de maisons basses, de baraques, de boutiques, de ya-mönsŭ et de pagodes; tout cela, jeté comme au hasard, sans ordre et sans suite, ne présentait guère à l'esprit l'image d'une grande ville, mais plutôt celle des abords de quelque résidence impériale. Une foule plus compacte et plus bruyante que toutes celles que j'avais vues jusque-là grouillait autour de nous. Pendant cinq heures, ce théâtre et ces personnages ne changèrent point. Nous avions franchi une nouvelle enceinte, et il était à peu près dix heures du matin quand, arrivés devant quelque chose qui ressemblait à l'entrée d'un ya-mön, on m'enleva de dessus la charrette, toujours à l'aide des mêmes procédés. On me fit traverser plusieurs cours; mes liens furent enlevés; on me mit les fers au cou, aux pieds et aux mains; puis l'on me porta plutôt que l'on ne me conduisit jusqu'au seuil d'une petite chambre aussi sale que peut l'être une chambre chinoise, au fond de laquelle trônait un mandarin à bouton bleu foncé. « A genoux! me dit-il. — A genoux! cria son entourage. — Je suis mandarin français, répondis-je, je ne dois point m'agenouiller. » Ceux qui me tenaient par les bras me lâchèrent, et ne pouvant me tenir debout, dans l'état d'épuisement où j'étais, ce n'est point à genoux, mais à plat ventre que je me trouvai. On me demanda mon nom, je le donnai; on me demanda mon emploi et mon rang, je répondis que j'étais mandarin civil du quatrième rang. L'ordre fut alors donné de nouveau de me mettre à mort. De mauvais sabres furent aiguisés; puis, précédé et suivi des gens qui en étaient armés, je fus conduit dans une petite cour où mon cortége s'arrêta. Je me crus alors autorisé à adresser une demande au mandarin à bouton blanc qui m'avait mené là. Je lui demandai de me faire donner de l'eau : depuis vingt-quatre heures je n'avais ni bu ni mangé, et depuis vingt heures je subissais une torture permanente, aggravée à chaque village que je traversais par des

hommes, ou plus souvent des enfants, qui venaient arroser de nouveau mes liens, les tirer ou les tendre, en glissant dessous des pierres ou des morceaux de bois. Le mandarin me fit donner une tasse d'eau; puis lui et ses estafiers me quittèrent.

Une soixantaine d'individus m'entouraient, les uns vêtus un peu plus mal que la classe moyenne ne l'est en Chine, les autres mal couverts de haillons abjects et comme moi chargés de fers. Quelques hommes coiffés de chapeaux d'été à floche rouge me soutenaient; ils me permirent de m'asseoir, puis de m'étendre sur la terre. Je pus alors ramener mes mains sur ma poitrine et les regarder : elles étaient gonflées,



COUR ET DIVISION DE LA PRISON DU CHEÑ-POU.

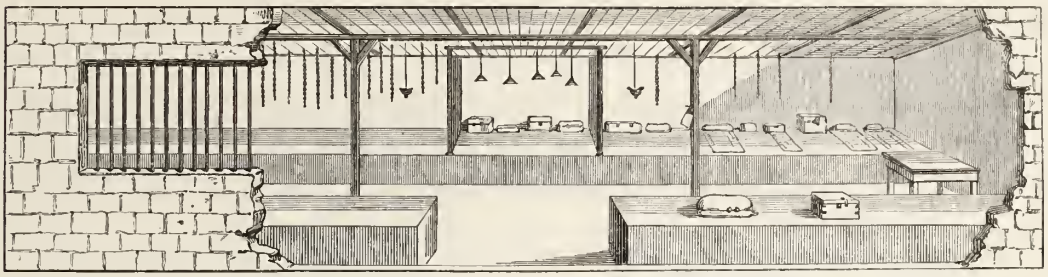
Dans le fond, la salle commune; à droite, la chapelle et la porte de la cour; à gauche, sur le premier plan, la cuisine; sur le second, la petite cour.

noires, engourdies et froides. Les doigts étaient couverts de phlyctènes gangréneuses, les poignets déchirés formaient une plaie dégoûtante de sang et de pus; mais enfin mes liens avaient été enlevés, et je pouvais étendre mes membres réunis depuis vingt heures par une contraction violente. Les prisonniers m'adressèrent quelques questions; j'y répondis. « Il parle », dirent-ils (1); et aussitôt les uns de m'apporter du thé, les autres du fruit. En moins d'une demi-heure je bus plus de trente tasses de thé et je mangeai un ou deux des fruits qu'ils m'avaient offerts. On m'introduisit bientôt dans la salle qui servait de logement aux prisonniers, et l'on m'y coucha

(1) *Il parle* voulait dire : il parle chinois. Il me semble que les paysans russes disent de même d'un homme qui ne sait pas leur langue, qu'il est muet.

sur un lit de camp que l'on avait couvert d'un feutre. Ma chaîne, pour me gêner moins, fut, par le milieu de sa longueur, suspendue au plafond.

La salle dans laquelle j'avais été conduit était longue d'environ 15 mètres, large de 5, bordée sur ses deux faces les plus longues de lits de camp. En face de la porte, située au centre d'un des grands côtés, couchaient les gardiens; à gauche en entrant, les condamnés sans chaînes. C'est de ce côté que l'on m'avait mis. Le côté droit, moins honorable aux yeux des Chinois, était réservé aux enchaînés. Ceux-ci dormaient sur le bois, les autres sur des matelas qui leur appartenaient; ceux-ci recevaient du gouvernement une pâture insuffisante consistant en riz avarié ou en bouillie de sorgho; ceux-là se nourrissaient à leurs frais ou à ceux d'un prisonnier chargé de la cuisine et auquel cette prestation était comptée à un certain taux de jours et de mois dont le temps de sa captivité devait être diminué. Notre porte ouvrait sur une cour



INTÉRIEUR DE LA SALLE COMMUNE.

J'ai supposé la destruction partielle du mur donnant sur la cour. Au milieu, le poste des gardiens : leurs chapeaux sont suspendus au plafond; au-dessus des lits de camp pendent des chaînes; à droite, la table qui constituait le théâtre; une petite tablette suspendue à une colonne portait les noms des prisonniers.

de dimensions à peu près égales à la prison, laquelle n'avait qu'un étage et n'était fermée sur la cour que par un mur de quatre pieds de haut et des barreaux de bois; à un bout de cette cour, sur la gauche en sortant de la prison, se trouvait une petite chapelle bouddhiste; à droite se trouvait la cuisine; entre la cuisine et contre l'un des petits côtés du bâtiment principal se trouvait une petite cour servant de latrines à tous les prisonniers, et contre les murs de laquelle s'asseyaient pendant le jour les enchaînés, admis seulement de nuit dans la prison. A peine couché sur le lit de camp, je m'endormis; je dormis longtemps. Pendant les quatre premiers jours, je ne pus manger que quelques fruits offerts par les prisonniers. C'est au bout d'une dizaine de jours seulement que je pus faire quelques pas sans être soutenu. Dès le second jour, mes mains me causèrent une douleur insupportable; j'avais quelques autres blessures assez légères, mais je ne me les rappelais que lorsqu'elles étaient atteintes par quelque choc. J'avais bien dormi la première nuit; mais pendant les vingt jours

et les vingt nuits qui suivirent, mes mains me permirent peu de sommeil. Je passais la nuit, comme le jour, sur mon lit de camp, tantôt accroupi, les mains appuyées sur les genoux, tantôt couché et les mains au-dessus de la tête. Mes vêtements, mon visage, étaient couverts d'un pus infect. Les phlyctènes tombèrent, mais bientôt mes mains ne furent plus qu'une plaie. Assiégé par les mouches, les vers s'y mirent. Un médecin chinois, petit vieillard à l'œil fin et spirituel, qui était venu me voir par curiosité, mit sur mes plaies une poudre qui paraissait contenir de la myrrhe. Cette poudre fit disparaître les vers. Il écrivit une petite ordonnance et laissa quelques sapèques à l'aide desquels on acheta un peu d'une huile épaisse et jaunâtre appelée xwañ-yeɤ-kao, avec laquelle les prisonniers purent me faire deux pansements. Malheureusement je n'avais pas un morceau de toile pour couvrir mes plaies. Un prisonnier m'apporta une petite loque bleue que pendant quinze jours je promenai d'une main à l'autre. Les prisonniers étaient en général pleins d'attentions pour moi; sans leur assistance, je n'aurais pu ni boire, ni manger, ni faire un pas. De jour et de nuit je les trouvais disposés à me rendre tous les services.

La nourriture qui m'était allouée était aussi misérable qu'insuffisante. C'était une tasse de riz détestable et quelques queues d'oignons salées le matin et le soir. Je souffrais continuellement de la faim. Quelques enfants bien sages dont ma vue était la récompense, des visiteurs musulmans avec lesquels j'avais parlé du Coran, m'apportèrent des fruits et des gâteaux. Les prisonniers m'en donnaient aussi de temps à autre ou partageaient avec moi leur pitance; tous n'avaient cependant pas pour moi la même bienveillance. Un jour que l'on m'avait, pour quelques instants, fait asseoir dans la cour, un enchaîné que je n'avais point encore vu et qui était arrivé du même jour vint, comme faisaient les autres, regarder mes bottes, palper mes vêtements. Il me fixa du regard. « Sais-tu, me dit-il, qui je suis? — Je n'en sais rien, répondis-je. — Eh bien, je suis un voleur de grande route, un homme qui tue les autres : si jamais tu as encore de l'argent, j'espère te rencontrer sur quelque chemin. — Ah! lui dis-je, si j'étais sur un chemin et libre, il me serait bien indifférent de t'y rencontrer. » Cette réponse fit rire ceux qui nous écoutaient. Le haut bout de la prison était tenu par sept mandarins dégradés et condamnés pour divers crimes. Mon meilleur ami était un jeune homme de vingt-deux ans, enfermé depuis deux ans pour avoir tué un homme qui faisait la cour à sa maîtresse. Sa mère, qui pouvait avoir cinquante ans, venait le voir de temps à autre. L'affection de ces deux malheureux l'un pour l'autre avait quelque chose de touchant.

Il y avait aussi là un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, qui était pour moi d'une extrême complaisance. Un jour que nous étions seuls dans la salle commune, il se départit du silence qui lui était habituel. « Il y a vingt-sept ans, me

dit-il, que je suis ici. — Qu'avais-tu fait pour y venir? — J'avais introduit du plomb dans des lingots d'argent. Y a-t-il en France des gens qui en fassent autant? — Il y en a eu, lui dis-je. » Il se mit à rire silencieusement et regarda ses pieds, ce qui était son attitude ordinaire lorsqu'il n'avait pas la distraction de me servir. Je repris la conversation. « Comment s'appelle le lieu où nous sommes? lui dis-je. — Il s'appelle Шеñ-pv (Cheng-pou, ministère de la justice) », me répondit-il. C'était aussi le nom de la prison du tribunal criminel. N'en sachant rien, je crus que c'était celui d'une ville ou d'un village, bien que nous fussions à Pékin (1). Il me dit ensuite que la prison où nous étions comptait neuf chambrées pareilles à la nôtre, et que le nombre des condamnés, qui s'y était élevé quelquefois à sept cents, était pour le moment de quatre cents seulement. Il finit en m'engageant à me confier à Bouddha, et à répéter de temps à autre l'invocation consacrée, A-mi-to-fo! (2)

(1) J'avais traversé Pékin sans me douter que je fusse dans une ville, tant les chemins y sont larges et les maisons clair-semées. J'étais, de plus, couché sur le dos dans la charrette; en prison, constamment surveillé par les gardiens. Je n'avais encore pu faire aux prisonniers aucune question relative soit à la prison, soit aux événements extérieurs qu'ils savaient, mais dont ils n'osaient, à cause des gardiens, s'entretenir devant moi.

(2) Remarquant que depuis vingt-sept ans il invoquait Bouddha sans aucun résultat, je crus inutile de l'imiter. Dans beaucoup de prisons on sacrifie des coqs, et on fait quelques offrandes les premier et quinzième jours de chaque lune.

Il y avait encore dans la prison un eunuque du précédent empereur, qui avait volé son maître; il était là depuis bien des années. Le soleil d'un nouveau règne ne lui avait pas apporté la liberté.

Un autre était en prison depuis près de cinquante ans. Il avait, à l'âge de cinq ou six ans, mordu le doigt de son père qui le battait. Son père, qui l'avait fait emprisonner, n'avait jamais pu payer ce qu'on lui demanda ensuite pour le faire sortir.

Il y avait un prisonnier toujours prêt à me rendre service; mais ses services m'étaient désagréables, parce qu'ayant été acrobate, il ne manquait jamais de les accompagner de sauts périlleux, de culbutes ou de promenades sur la tête. Ses jambes et ses bras avaient, du reste, par sept années d'emprisonnement, perdu tout leur ressort, et il exécutait ses culbutes avec la lenteur singulière, la *fiacca,* que les prisonniers, gens qui ont beaucoup de temps devant eux, mettent à tout ce qu'ils font, et qui, jointe à leur regard oblique et voilé, suffirait à les faire toujours reconnaître. Il avait frappé son maître bateleur d'un sabre qu'il devait avaler, et disait, en riant très-fort, qu'il ne l'avait pas fait exprès.

Un autre condamné avait un oiseau savant qui retirait, avec son bec, d'une liasse de petits papiers pliés avec soin celui sur lequel on avait écrit un caractère. Ce tour, assez joli du reste, se renouvelait tous les jours et toute la journée, depuis plusieurs années peut-être, et toujours avec succès, à la grande satisfaction de tous les détenus.

Nous avions jusqu'à un théâtre. Dès que notre salle commune était fermée le soir et que certaine ronde avait eu lieu, une ou deux chandelles étaient allumées sur une table placée au bout de la prison. Deux ou trois prisonniers ou gardiens s'approchaient de la table, et la représentation commençait. Une voix de fausset servait à rendre les rôles de femme. Il y avait du dialogue et du chant. Ni le dialogue, ni le chant, n'étaient extrêmement chastes : on ne pouvait s'y attendre. Toute la poésie et tout le drame chinois sont remplis de calembours obscènes. Les pièces les plus anciennes et les plus renommées ne sont pas à l'abri de cette tache que les Européens ne peuvent y apercevoir, à moins d'avoir fréquenté bien mauvaise compagnie. Le mot *lepus* signifie en

Deux fois je fus interrogé par un mandarin à bouton bleu clair (1). Après m'avoir regardé un instant, se tournant vers deux mandarins d'un rang moins élevé qui l'accompagnaient, il leur dit en me montrant : « Voilà encore un de ces rebelles à longs cheveux (tuañ-mao, longue laine) qui viennent de la province de Canton. — Je ne viens pas de la province de Canton, répondis-je, et je ne suis pas rebelle, n'étant pas sujet de votre empereur. » Le mandarin feignit de ne pas entendre ma réponse.

Après m'avoir demandé mon nom et mon rang, le mandarin me demanda si je n'étais pas Russe. Je répondis que j'étais Français. Il me demanda alors combien les Russes et les Américains avaient amené de troupes. Je répondis que, n'étant point en guerre avec la Chine, ils n'en avaient point amené. Il voulut savoir le nom de l'Empereur, qu'il qualifiait de prince des Français; par qui il avait été nommé; s'il tenait ses pouvoirs du chef du Céleste Empire; s'il portait un bouton de mandarin; enfin, s'il viendrait en Chine. Je répondis à ces questions que l'Empereur des Français, qui pouvait armer 800 000 hommes, tenait son pouvoir de Dieu et de son peuple, et qu'il ne viendrait point en Chine, devant rester dans son pays pour le défendre par lui-même s'il était jamais attaqué. Cette observation à l'adresse du jeune empereur chinois, qui ne sait monter à cheval que pour prendre la fuite, passa inaperçue, parce que leur empereur est, pour les Chinois, un personnage trop élevé pour qu'ils puissent se le figurer combattant lui-même et exposant sa propre vie. Le mandarin me demanda si j'étais musulman; pourquoi l'on avait trouvé chez moi des livres musulmans; pourquoi, sur ma route, j'avais visité les mosquées. Il me parut qu'il était disposé à croire que je m'étais mis en relation avec les musulmans afin de les soulever. Je répondis que j'appartenais à la religion du Tyen-tuꝛ (seigneur du ciel), et que l'histoire de l'islamisme en Chine était le seul intérêt qui m'avait amené à

latin un lièvre, mais il signifie encore autre chose. Une pièce de vers où l'on parlerait du lièvre et de la tortue aurait de même en chinois une portée tout autre qu'en français. C'est pour cela qu'au théâtre on voit si souvent le public rire aux éclats après une phrase des plus naturelles, ou même une maxime des plus morales, et qui paraît n'avoir rien de risible.

Le calembour et le trope obscène, dont la découverte remonte sans doute à la fondation de la monarchie, sont la lèpre de la littérature chinoise. Le langage chinois est, du reste, plus crû que le nôtre. En Chine, comme dans toute l'Asie et comme chez les anciens, tout se montre et tout se dit. La pudeur est cisalpine. L'Italie la connaît moins que nous, et quant à la Turquie, la conversation des petites filles de ce pays ressemble à celle des zouaves du nôtre. J'ai remué assez de poussière en voyageant pour pouvoir entendre bien des choses; mais je n'aime pas qu'elles soient chantées sur un diapason aussi élevé, avec des intonations aussi criardes qu'elles l'étaient dans la prison, à deux ou trois mètres de mes oreilles : aussi ne regardais-je pas les opéras comiques dont j'étais gratuitement régalé comme une agréable distraction; j'avais toutefois d'autant moins le droit d'en montrer de l'humeur que le soir de mon arrivée mes compagnons de captivité, afin de ménager mon premier sommeil, s'étaient privés d'eux-mêmes de cette récréation bruyante.

(1) Dans ce rapport, j'ai mêlé les deux interrogatoires.

visiter les mosquées. Il me demanda ensuite combien nous avions de troupes marchant sur Pékin et combien de temps nos troupes avaient mis pour venir d'Europe. Je lui dis que nous avions 20 000 hommes en marche (1), qu'ils s'augmentaient de fréquents renforts, et que le trajet d'Europe en Chine s'effectuant en deux mois, nous aurions bientôt ici 60 000 hommes tant chrétiens que musulmans. La mention des musulmans fit faire une grimace à mon interrogateur : aussi, bien qu'il m'eût parfaitement compris, se tourna-t-il vers ses deux acolytes pour leur dire qu'il ne pouvait comprendre un mot de ce que je venais de lui dire. Ceux-ci déclarèrent immédiatement qu'ils ne comprenaient rien non plus. On me questionna sur le nom et le rang des généraux, des ambassadeurs, etc. On me dit que pour un mandarin de rang élevé je n'étais pas très-bien vêtu. Je fis observer que mes vêtements d'étoffe blanche étaient déchirés et souillés par le fait de ma capture. Je ne pus m'empêcher d'ajouter que peu de jours auparavant j'avais de nombreux domestiques, des bagages considérables, des voitures, des chevaux, des mulets; que l'on m'avait tout enlevé, que l'on m'avait estropié les mains, que l'on m'avait chargé de fers, mêlé à des criminels, bien que j'eusse été pris en plein armistice (2); que notre général, agissant d'après d'autres principes, avait, au fort du Peï-xo, rendu leur liberté à 3 600 soldats chinois pris les armes à la main. On me demanda quelle était ma mission, et si je ne tenais pas à la diplomatie.

Je répondis que j'y avais un rang, mais que je n'en exerçais pas les fonctions; que mon souverain m'avait envoyé pour étudier les coutumes de la Chine; que chaque peuple avait sa spécialité; que les Chinois faisaient bien la porcelaine, les Européens fabriquaient bien le verre; que les Chinois ne pouvaient construire nos

(1) Ce nombre était exagéré. Mon interrogateur semblait le regarder comme trop faible. Le gouvernement chinois savait cependant alors que nous n'avions pas plus de 10 000 hommes près de Pékin. Il m'est encore aujourd'hui impossible de m'expliquer pourquoi les Chinois me faisaient des questions aussi stupides : il ne semble pas qu'ils fussent si ignorants. Voulaient-ils feindre l'ignorance? Je n'en sais rien. Les Asiatiques raisonnent autrement que nous; leur pensée intime nous échappe souvent.

(2) Quand le mandarin fut parti, les prisonniers s'approchèrent de moi. « Vous avez fait entendre que vous étiez un honnête homme? me dit l'un d'eux. — Oui, répondis-je. — Eh bien, reprit-il, quant à nous, ce n'est pas la même chose : mon ami que voici a tué son oncle; mon ami que voilà a dévalisé plusieurs boutiques. » Et il continua à me présenter ainsi nos compagnons communs. Ne voulant pas me commettre, je faisais semblant de ne pas l'entendre; mais je ne pouvais m'empêcher de rire en dedans de cette parade qui, toute hideuse qu'elle était, me présentait une scène nouvelle de la comédie humaine. Ma captivité me paraissait un rêve, et j'avais sans cesse présents à la mémoire ces vers de Calderon :

Yo sueño que estoy aquí
Destas prisiones cargado,
Y soñé que en otro estado
Mas lisonjero me ví.

montres ni nos machines; que nous leur avions pris le sorgho; qu'eux-mêmes pourraient gagner à nous mieux connaître; que je me proposais de voyager en Chine non point déguisé comme un conspirateur, mais à visage découvert, avec une suite convenable et accompagné par des officiers désignés par le gouvernement chinois; que mon but n'avait rien de caché ni de criminel, et que ma mission, si elle était bien comprise par ceux qui gouvernaient le Céleste Empire, leur serait peut-être même plus utile qu'elle ne pourrait peut-être l'être à mon propre pays. Le mandarin dit que les explications que je venais de donner montraient un homme intelligent. Il me demanda si je fumais l'opium. — Je lui dis que non. — Ce que je pensais de cette pratique. — Que je la regardais comme mauvaise. — Pourquoi alors je vendais de l'opium. — Que je n'en avais jamais vendu; que l'on n'en récoltait pas dans mon pays; que les Français n'en faisaient pas le commerce.

Le quatorzième jour après mon entrée au meñ-pʊ, on me conduisit devant un nouveau mandarin à bouton bleu clair, qui s'exprimait avec beaucoup de politesse. Il me dit qu'il regrettait qu'on m'eût traité d'une façon peu convenable, que je le serais mieux à l'avenir; que j'allais être le prisonnier du Wañ-ye, que j'allais être conduit au Kao-myao. Il fit enlever mes fers et me fit monter en voiture. Je traversai de nouveau la ville tartare; j'en franchis l'enceinte, et, suivi d'une foule compacte mais silencieuse, j'atteignis le Kao-myao, où j'avais été précédé la veille par MM. Parkes et Loch; les trois soldats et le Sikh dont j'ai parlé plus haut y furent menés deux ou trois jours plus tard. J'y fus placé seul, dans une petite chapelle de côté, ornée de quelques idoles, renfermant un cercueil enveloppé de papier peint et proprement meublée pour me recevoir: j'étais servi par deux gardiens.

¿Qué es la vida? un frenesí.
¿Qué es la vida? una ilusion,
Una sombra, una ficcion.
Y el mayor bien es pequeño,
Que la vida toda es sueño,
Y los sueños sueño son.

(Je rêve que me voici chargé de fers; j'ai rêvé que je me voyais plus heureux. Qu'est-ce que la vie? Un délire, un fantôme, un mensonge. Et la plus haute fortune est bien petite, car la vie est seulement un songe, et les songes mêmes sont un songe.)

Je suis loin aujourd'hui de regretter ces quelques heures d'épreuve; je crois qu'elles m'ont rendu meilleur. Le choix de la société n'était pas sans doute excellent; il n'aurait rien valu s'il s'était agi de former la jeunesse. Ce n'est pas même une conclusion morale que celle où j'arrivais peu à peu d'aimer d'autant plus les criminels que je voyais davantage les juges; mais dans le rapprochement odieux qui m'était infligé, comme dans la misère que je subissais, il y avait une médication morale puissante : je faisais la cure de l'orgueil. Dans quelque situation que je puisse voir un homme, il me serait difficile de ne pas me rappeler que la misère nous menace tous, et que les chaînes vont à toutes les mains. Évidemment l'école par laquelle Cervantes a passé ne saurait être une mauvaise école.

Dès le lendemain de mon arrivée au Kao-myao, le mandarin qui m'y avait fait conduire vint s'informer de la façon dont je m'y trouvais. Il me dit que je pouvais demander ce que je voulais, comme du tabac... Je ne demandai rien, quoique la privation du tabac me fût désagréable : il m'envoya des vêtements chinois; l'on m'en revêtit après m'avoir enlevé les miens, que je gardais depuis quinze jours souillés de toute sorte d'ordures et remplis de vermine. On ne songea pas à prendre soin de mes plaies. Sous le rapport de la nourriture, j'étais aussi bien traité que je l'avais été chez Tchang, mandarin de première classe, chez qui je demeurais à Tyen-tsin, ou que j'aurais pu l'être vivant à mes frais à la chinoise. En me levant, on m'apportait une sorte de semoule sucrée; dans le jour, on me servait des fruits et des gâteaux. Mes deux repas se composaient également de six hors-d'œuvre et de huit plats, deux grands et six petits : canards bouillis, jambon aux choux, viandes de mouton et de bœuf, estomacs de poissons, holothuries, haricots verts, etc.

Dans ma nouvelle prison, je fus visité deux fois par un mandarin de second rang, ancien yue-xaé de Canton, nommé Xeñ-mi. Il fut pour moi d'une politesse extrême, m'apporta quatre corbeilles de magnifiques fruits et de gâteaux excellents. Il m'annonça que je serais bientôt libre. Je le remerciai froidement, pensant bien que ces bons offices n'avaient d'autres motifs que la peur. Il m'invita à écrire au camp pour demander des effets et faire savoir que j'étais bien traité : je finis par céder à ses instances, et, à l'aide d'un pinceau placé dans ma bouche, je traçai quelques mots pour demander quelque argent que je voulais donner à mes gardiens, et des effets. j'ajoutai que j'étais bien traité depuis deux jours. Cette lettre fut montrée à M. Parkes et ne fut point envoyée (1). Il y avait sept jours que j'étais au Kao-myao, quand un

(1) Dans un travail intitulé *Voyage à Pékin,* par M. de Kéroulée, j'ai trouvé deux passages que je ne pouvais laisser sans réponse :

« *Avec cette dépêche se trouvaient deux lettres : l'une de M. Parkes, l'autre de M. d'Escayrac. Ces deux pri-* » *sonniers annoncent* qu'ils sont bien portants et sont traités avec la plus grande humanité; que, du reste, *le* » *prince Kong est animé des meilleurs sentiments et ne désire rien tant que la paix : tout ceci est écrit en chinois* » *par ces messieurs qui savent la langue.* »

« Mais, au bout de quelques jours, M. d'Escayrac quitta momentanément sa prison pour paraître devant un » haut personnage : on le traita là avec assez de bienveillance, et *c'est alors qu'on lui fit signer la lettre trans-* » *mise aux ambassadeurs,* on se le rappelle, pendant notre séjour à Pa-li-kyao. »

Ayant pris connaissance de ces passages, j'adressai à M. le baron Gros, ambassadeur de France en Chine pendant la guerre, une lettre par laquelle je le priais de vouloir bien reconnaître qu'il n'avait reçu de moi aucune lettre pendant son séjour en Chine. Il eut la bonté de m'envoyer de suite, en m'autorisant à en faire l'usage que je jugerais convenable, la réponse suivante :

« Monsieur le comte,

» J'ai reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me faire savoir que dans un

matin, au moment où je venais de me lever, un vieux gardien, grand fumeur d'opium, mais fort bon homme, m'ayant frappé sur l'épaule, me dit à l'oreille : « Je suis votre ami et je suis content de pouvoir vous dire qu'aujourd'hui, après déjeuner, vous serez mis en liberté. » Vers les deux heures, Xeñ-mi vint m'annoncer officiellement que j'allais être conduit auprès des miens et m'invita à monter en voiture. Je lui demandai si mon lettré et mon domestique seraient mis en liberté ; il me répondit par des paroles vagues : il était inutile d'insister auprès de lui. On m'avait rapporté mes effets : ils n'avaient point été lavés. Je les revêtis néanmoins, ne voulant rien garder qui me vînt des Chinois. Je partis ; plusieurs autres voitures précédaient ou suivaient la mienne. La populace remplissait les rues, pareilles à celles que j'avais traversées déjà. Pékin n'est qu'un immense village. Le général Ignatieff, ambassadeur russe, qui en a fait le plan, pense que sa population est au plus de 600 000 âmes. La foule était évidemment hostile, mais peut-être plus encore aux mandarins qu'à nous-mêmes. Les agents de police l'écartaient à coups de fouet. Nous franchîmes les portes de la ville ; nous longeâmes les murs, trouvâmes un petit faubourg à l'extrémité duquel on nous arrêta devant une petite pagode (1). Un Européen, descendu d'une autre voiture, vint me demander mon nom : il me dit qu'il était M. Loch, secrétaire de lord Elgin (2), et m'engagea à entrer dans la pagode, où je verrais M. Parkes et où une collation nous attendait. Je le suivis. M. Parkes était

» ouvrage qui a paru sous le titre de *Voyage à Pékin,* par M. de Kéroulée, etc., il est dit que vous auriez, pen-
» dant votre captivité en Chine et à la requête des Chinois, signé un document transmis aux ambassadeurs
» pendant leur séjour à Pa-li-kyao, et vous me faites observer, avec raison, que rien de semblable n'a eu lieu,
» car je n'ai reçu, ni pendant votre captivité, ni pendant la campagne de Chine, aucun document portant votre
» signature.

» C'est M. Parkes qui a écrit à lord Elgin, mais en chinois ; et, pour constater son identité, il a signé sa lettre
» en caractères européens, en intercalant dans son paraphe la phrase qui suit : *Tout ceci m'est dicté; Loch est*
» *avec moi.* Dans cette lettre, M. Parkes déclarait qu'il était bien traité ; il faisait l'éloge du prince Kong et
» demandait des effets et du linge, et c'est en lui envoyant quelques mouchoirs qu'on a répondu à sa lettre en
» *brodant* à leurs angles et comme marque du linge ce qu'on voulait lui faire savoir. C'est, si je ne me trompe,
» lord John Hay qui a servi de secrétaire en brodant ce que l'ambassadeur lui dictait.

» Recevez, etc.

» Baron Gros. »

Paris, 4 octobre 1861.

Je devais à sir Harry Parkes de montrer combien il avait été loin lui-même de commettre un acte de faiblesse : il se montra plus fin que les Chinois. Je dois ajouter à ce que l'on vient de lire que la langue employée à une communication secrète qui demandait de la brièveté et des signes peu apparents fut l'indoustani.

(1) L'ordre de nous mettre à mort était attendu d'un instant à l'autre. Le prince Kong, qui en avait indirectement connaissance, en devança l'arrivée pour nous rendre, ce qu'il n'eût pu faire plus tard.

(2) M. Loch est aujourd'hui gouverneur de l'île de Man.

pâle et fatigué : il avait évidemment beaucoup souffert ; c'est sous le pavillon parlementaire même qu'il avait été traîtreusement pris (1). Nos soldats, s'approchant de moi, me demandèrent avec anxiété ce qu'on allait encore faire d'eux. « Mes enfants, leur dis-je, vous êtes libres : nous touchons aux avant-postes anglais. » Ce fut alors une scène indescriptible, un embrassement général. Notre Sikh, qui était là aussi, nous embrassa tous sans savoir de quoi il s'agissait (2).

Un mandarin d'un rang inférieur fut chargé de nous remettre au général en chef de l'armée anglaise. Quelques minutes plus tard, quatre habits rouges et quatre baïonnettes anglaises se dressaient devant nous. A cette vue, je sentis mon cœur inondé de joie. Ces quatre baïonnettes que je voyais se refermer derrière nous, c'était la porte de ma maison, et derrière cette porte, ma famille, mon pays, mes amis, et cette armée française si chère à tous ceux qui ont partagé, ne fût-ce qu'un instant, ses rudes labeurs et ses nobles aspirations.

La bienveillance et la sympathie touchante avec lesquelles moi et mes compagnons d'infortune fûmes accueillis par lord Elgin (3), le général Hope Grant et leur entourage, ne s'effaceront jamais de mon souvenir.

En arrivant le lendemain au camp français, je me présentai d'abord au général en chef, qui me reçut avec une extrême bienveillance. Je lui fis un premier rapport verbal, et je dictai, le lendemain, un rapport écrit que je lui présentai et qui fut, avec les quelques développements que j'y pus ajouter avant le départ du courrier, publié

(1) Retournant au camp, il avait déjà franchi les lignes tartares et se trouvait en sûreté quand la trahison éclata. Sans un instant d'hésitation, il repassa les lignes ennemies et vint porter aux traîtres sa protestation en leur livrant sa vie. Il a, depuis l'expédition, été nommé commandeur du Bain, et s'appelle aujourd'hui sir Harry Parkes.

(2) Dans un récit de ma captivité, je lis :

« Entre tous, M. d'Escayrac fut le plus maltraité. Les tortures morales et physiques avaient réagi sur lui au » point de lui faire perdre cette force morale et cette énergie si frappantes chez lui. Au moment où il rencontra » les premiers Européens, la voix lui manquait ; ses yeux étaient hagards ; il ne reconnaissait plus personne. »

Je ne reconnus sans doute pas les premiers Européens que je vis, MM. Loch et Parkes, parce que je les voyais pour la première fois ; mais ils purent s'apercevoir que je n'étais pas devenu muet. Je ne pense pas que lord Elgin, sir Hope Grant et son état-major, avec lesquels je dînai ce soir-là, non plus que le commandant Reboul, qui voulut bien, à mon arrivée au camp anglais, écrire sous ma dictée quelques mots destinés à ma famille, se soient aperçus de ce que la voix me manquait et de ce que mes yeux étaient hagards. Ce dont ils ont pu s'apercevoir est que j'avais les mains en mauvais état et que j'étais couvert de très-sales haillons. Aussi quand M. Parkes, me présentant à lord Elgin, m'appela ce *gentleman*, je ne pus m'empêcher de rire et de faire observer à l'ambassadeur qu'il ne fallait pas me juger seulement d'après ma tenue.

(3) Lord Elgin vient de succomber au climat de l'Inde. Il est mort comme il avait vécu, en travaillant pour son pays.

dans le *Moniteur;* c'est le récit qu'on vient de lire. J'eus le plaisir de revoir aussi mon frère, auquel, avec une admirable délicatesse de sentiments et une singulière habileté, ses camarades avaient caché presque jusqu'au dernier moment ma captivité. Le général Collineau, qui est mort depuis, fut un des premiers que je vis. Peu sensible de sa nature, il se montra joyeux de me revoir. « C'est Dieu, me dit-il, qui vous a sauvé; nous n'en étions pas capables. » Je reçus les félicitations de bien des amis auxquels je ne pouvais serrer la main. Je fus demander un asile aux médecins, dont les soins m'étaient nécessaires, et par lesquels je fus reçu et traité comme un frère.

Un de mes domestiques avait pu se sauver de Tsñ-tmex et regagner le camp; il me raconta comment on avait attaqué et pillé ma maison, tué un soldat et un Chinois chrétien à mon service, arrêté les autres. Il me dit aussi que les voituriers et muletiers avaient été seulement pris pour le service de l'armée chinoise, et n'avaient point subi de mauvais traitements. Mon domestique avait déjà raconté tout cela; mais les interprètes l'avaient mal compris : la résistance très-courageuse de mon soldat m'était attribuée, et l'on avait ajouté que j'avais été transporté à Pékin suspendu à un bambou par les pieds et les mains, ce qui fort heureusement n'était arrivé à personne. Mon lettré et un de mes domestiques étaient encore prisonniers : je n'avais qu'une pensée, les arracher à cette captivité qui ne pouvait se terminer que par la mort. J'y mis tous mes efforts : ce fut difficile et long; enfin, le général en chef me les fit rendre. Ils avaient bien souffert : la misère et le froid des nuits faisaient déjà des vides dans la prison; quelques détenus avaient exprimé le vague espoir de voir tomber leurs fers si la ville était prise; on en avait exécuté plusieurs; on avait, d'un autre côté, mis en liberté beaucoup de Tartares, afin de les incorporer dans la milice de la ville. J'aurais donné beaucoup pour ouvrir ces prisons, pleines de criminels, mais de criminels qui m'avaient montré plus de sympathie et donné plus de soins qu'on n'en peut souvent espérer des hommes dont la vertu même paraît la devise. Ne pouvant les rendre libres, je cherchai à leur faire parvenir quelques secours : je ne sais s'ils les auront reçus. Je n'osai rentrer moi-même dans la prison : j'y rentrerais facilement aujourd'hui; mais alors il ne me semblait possible de la revoir que pour y mettre le feu.

J'appris alors ce qui s'était passé depuis ma capture (1). Pendant que moi et mes

(1) Au moment de la trahison de Touñ-tcheou, le gouvernement chinois, fidèle à ses anciennes habitudes, avait mis nos têtes à prix à raison de 50, 100 et 500 onces d'argent pour les têtes de soldats indous, de soldats blancs et d'officiers. Cette offre criminelle et inepte n'avait produit aucun résultat, non plus que l'invitation, adressée à nos domestiques et coulis chinois, de s'enfuir après avoir coupé nos têtes, opération à laquelle ils n'étaient nullement disposés, et qui présentait quelques difficultés d'exécution auxquelles le gouvernement chinois ne s'arrêtait pas.

Le prince Kong avait écrit au baron Gros, le 12 octobre 1860 :

« J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que j'avais donné des ordres pour que l'interprète de votre

compagnons étions faits prisonniers, notre armée se trouvait à Kyañ-kya-wan, en face des Tartares, presque entourée, compromise, et par un irrésistible élan victorieuse. L'ennemi vaincu se reformait, et, quelques jours plus tard, à Pa-li-kyao, nous disputait encore le passage : il était écrasé (1). Nos armées arrivaient devant Pékin, tournaient la ville : en châtiment de la trahison, livraient aux flammes le palais qui avait vu le martyre de nos camarades et que l'empereur terrifié venait de fuir. On a condamné en Europe le pillage et l'incendie de ce palais ; je n'y étais point, et je regrette ce qui s'est passé ; mais ce sont ces actes violents qui non-seulement ont fait tomber les chaînes des prisonniers, mais encore ont ouvert les portes de Pékin. Nous fîmes semblant de vouloir battre en brèche les murailles de cette ville qui nous arrêtait aux approches d'un hiver de Russie, et pouvait faire prévoir une lutte interminable, un siége sans munitions et sans vivres, ou une retraite glacée ; mais ce ne sont pas nos petits canons regardant innocemment ces grosses murailles (2), c'est notre audace, c'est le sanctuaire impérial déshonoré qui ont fait fléchir devant nous l'orgueil de l'empire et mis fin à la guerre.

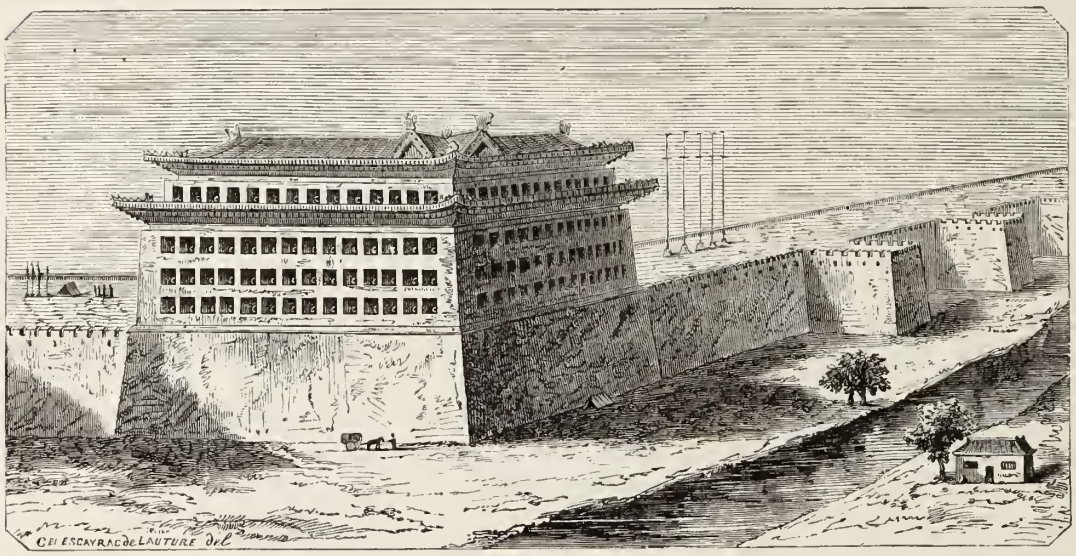
» noble empire, d'Escayrac, fût traité avec égards, et que mon intention, après avoir réglé à l'amiable avec » lui tout ce qui est relatif à la signature de la convention, était de renvoyer de suite, et d'une façon convenable, vos compatriotes détenus. N'était-ce pas là une marque de grande bienveillance pour votre noble » empire ? »

Je n'ai pas vu le texte chinois de ce document ; mais il est facile de deviner que le mot touñ-sô, qui signifie agent délégué mandataire, et, dans le chinois des interprètes, traducteur, a été rendu à tort avec cette signification. Les Chinois ne m'ont jamais pris pour un interprète. Quant à l'absurde prétention de traiter avec un prisonnier, objet en vue duquel ils me nommaient ambassadeur, je n'en avais pas entendu parler, et je n'avais point vu le prince Kong. J'ajouterai que ce que le traducteur a rendu par *votre noble empire,* kwei kwo, parce que kwei veut dire noble, et kwo, empire, royaume, État, signifie simplement votre empire, votre État ou votre pays : on ne s'exprime jamais en d'autres termes. Deux vagabonds qui se rencontrent pour la première fois à la porte d'un cabaret se demanderaient de même leur noble nom, kwei sin. Ces communes formules, traduites à la façon des interprètes, ne peuvent manquer de donner une forme décevante aux documents les plus clairs.

(1) Prisonnier, je n'ai point assisté à ces combats. Ailleurs je ne combattais point, mais j'ai vu. Je sais ce qu'est la guerre ; je l'ai suivie un peu partout : dans le Soudan et en Syrie, à Rome et en Lombardie. On me croira donc si je répète que la lâcheté des troupes chinoises est une de ces fables convenues dont se compose beaucoup trop l'histoire. Ces troupes nous étaient inférieures par la tactique et les armes ; par celles mêmes que l'homme reçoit de Dieu ; par la plus puissante, le cheval. Les dragons anglais devaient culbuter cette faible cavalerie ; nos canons devaient l'achever. Le courage était égal : les Mongous avaient le nombre, nous avions la force ; nous sûmes vaincre, ils surent mourir. Si du Guesclin revenait, nous le battrions de même, sans que pour cela du Guesclin valût moins que nous. La discipline fait cette différence que mille paysans ne tiennent pas contre cent soldats sortis des mêmes chaumières ; s'il en était autrement, nous n'aurions pas d'armées permanentes

(2) Les murailles de Pékin, hautes de 50 pieds, épaisses de 50 pieds à leur base et de 30 à leur sommet, sont égales à ce qu'étaient celles de Tyr, d'après Arrien ; celles de Ninive, d'après les anciens et d'après M. Layard, étaient beaucoup plus hautes et plus fortes.

Ce palais que je n'ai point visité, mais dont j'ai vu les plans et les dessins, était moins un palais qu'un assemblage d'habitations de toute espèce répandues sur un vaste espace, semé de jardins, de collines, d'arbres et d'étangs. Les Français, les Anglais venus un peu plus tard, s'emparèrent de ce que contenaient quelques salles (1). Le temps et les voitures manquèrent pour enlever toutes ces collections qui eussent fait nos musées si riches. Le butin fut, en réalité, peu de chose; les illusions le grossirent, et la malveillance s'empara des naïves vanteries de la première heure pour attribuer des trésors à des soldats qui avaient ramassé de vieilles montres ornées de fausses perles, ou à des officiers chargés de vieux pots ou d'albums dé-



LES MURS DE PÉKIN.

D'après la photographie.

pareillés. Nos armées partirent, et le palais fut envahi par les pillards chinois qui les suivaient. Les troupes de l'empereur arrivèrent, sabrèrent ces nouveaux pillards et pillèrent elles-mêmes; les Anglais revinrent, et lord Elgin, âme grande mais indomptable, fit mettre le feu. Bien des objets rares et précieux, bien des livres uniques disparurent. C'est, disait un savant missionnaire anglais, l'histoire de la moitié de l'Asie que ces flammes ont dévorée. Il y a quelque exagération dans ces paroles; la plupart des objets enlevés qui avaient quelque valeur historique ont

(1) Un médecin militaire parcourut ce palais qu'on livrait au pillage. Il ne prit aucun objet, refusa tout sans rien blâmer, et sortit tenant une feuille d'arbre. Je n'ai pas le droit de nommer cet officier; je passe donc cette action grande et simple au crédit du corps médical des armées, le corps le plus désintéressé et le plus méritant que je connaisse.

été rachetés à Tyen-tsin : il y avait parmi les livres une immense quantité d'exemplaires d'ouvrages communs, tels que les Kiñ, réservés, sans doute, pour quelque chose comme nos distributions de prix, et le savant M. Wade, interprète de lord Elgin, a pu sauver trois charretées d'ouvrages, choisis, il est vrai, bien à la hâte. Qui ne sait, enfin, que la destruction est inséparable de la guerre? La guerre, mère de toutes les calamités, école de tous les crimes, inhérente à l'humanité comme la maladie et la souffrance, est cependant la rénovatrice du monde; elle n'éteint de mourantes lumières que pour en faire briller de plus vives.

Sur quarante-deux Anglais, Français ou Sikhs, tombés aux mains de l'ennemi, huit seulement étaient revenus; deux autres rentrèrent plus tard. Le gouvernement chinois ne nous rendit plus que des cercueils. On put juger alors des tortures que nos compagnons d'infortune avaient subies : leurs bras déchirés, leurs mains déformées et brisées, montraient qu'ils avaient été liés comme moi; la seule différence entre nous était qu'on m'avait enlevé ces liens après vingt heures, et que la vigueur de ma constitution avait triomphé de la gangrène naissante, me laissant estropié pour cinq mois, tandis que nos malheureux compagnons, amenés et oubliés dans une cour du palais, avaient porté jusqu'à la mort ces effroyables liens, et glacés par la gangrène, rongés par les vers, fous de douleur et de soif, n'avaient succombé qu'après une indescriptible agonie. Deux cadavres manquèrent cependant, celui de Duluc, un missionnaire jeune encore, dont la vie pure et le martyre ont fait un saint dans le ciel; celui de Brabazon, jeune officier plein de verve, d'audace, d'avenir. Tous deux prisonniers d'un chef tartare, en avaient été bien traités d'abord; mais à Pa-li-kyao, le Tartare, nommé Hseñ-pao, fut blessé, et, ne voulant pas descendre sans compagnons et sans crime chez les morts, il fit décapiter ceux que la trahison seule avait faits ses prisonniers et ses hôtes. Il ne succomba pas cependant; le ciel irrité lui réservait de viles funérailles (1).

Cette terre chinoise, si dure à nos compagnons, reçut devant une armée morne

(1) Quand, après la guerre, se ferma dans l'exil le règne néfaste de Chyen-fôñ, et que le règne d'un enfant commença, les chefs du parti de la guerre furent surpris par le prince Kong et l'impératrice veuve. Il est, suivant la parole de Dante, inutile d'ajouter que leur défaite fut la mort, ou tout au moins un mortel exil. Cheñ-pao fut serré de près : il sauva Tyen-tsin des rebelles; ce fut un ajournement. Il fut battu par d'autres rebelles et injustement emprisonné dans le lieu même où j'avais été captif. On n'osa le faire périr à la face du peuple et de ses soldats : on l'invita au suicide; il se pendit. Son cadavre sortit de la prison passé par-dessus les murs. Un trou percé dans la muraille sert de passage à la dépouille du condamné vulgaire. Les portes de cette dure prison s'ouvrent pour recevoir les vivants, jamais pour rendre les morts. Heureux les agonisants qu'on laisse expirer au delà de leur seuil! Ainsi la justice divine a poursuivi les assassins que notre générosité dédaignait; elle les a châtiés par la main même de ceux qu'ils disaient servir : l'histoire est pleine de telles leçons.

et menaçante le dépôt de leurs tristes restes. Ce fut la dernière scène de la guerre; la Chine vaincue accepta la paix. Nous entrâmes dans Pékin, enseignes déployées et musique en tête : pour tous ceux qui avaient combattu, pour tous ceux qui avaient souffert, ce fut un beau jour. Je faisais piteuse figure dans le cortége; mais j'avais l'âme aussi joyeuse que le corps pouvait être fatigué, et, pendant qu'on signait le traité, je me laissais aller à causer amicalement, à échanger même des plaisanteries avec les mandarins dont j'avais été le prisonnier et quelque peu la victime.

Mais ce n'était pas tout d'entrer à Pékin, il fallait s'en aller : l'hiver nous pressait, et sur la route les nuits étaient déjà dures à passer. J'étais venu à cheval, je m'en allai tristement en voiture; quelques amis venaient de temps à autre chevaucher à ma portière: sur quelques points de la route, je revis des figures chinoises amies; j'en aurais revu davantage si les calamités que la guerre entraîne n'avaient fait évacuer la plupart des villages. A Yañ tsun, tandis que je déjeunais, pendant une halte, assis sur une pierre au bord du fleuve, je vis venir une petite troupe d'hommes coiffés du bonnet bleu des musulmans qui, après m'en avoir fait demander la permission par mon lettré, s'approchèrent de moi. Celui d'entre eux qui paraissait le plus important prit alors la parole. Il me dit que les musulmans du Yañ tsun se rappelaient la visite dont je les avais honorés à mon premier passage; qu'ils avaient appris ma capture par les infidèles et avaient éprouvé une joie très-vive à la nouvelle de ma délivrance, due à la protection du Dieu unique que nous adorions les uns et les autres; qu'ils ne se présentaient en si petit nombre que parce que la guerre avait disséminé la plupart de leurs frères. Ils étaient déjà venus la veille au-devant de la première colonne, pensant que je faisais route avec elle. Je fus extrêmement touché de la marque de sympathie que me donnaient ces braves gens, dont la démarche ne pouvait être guidée par aucun intérêt matériel; ma faible protection leur était même inutile, puisque nous quittions le pays. Je ne pouvais leur offrir qu'un peu de thé; mais jamais plus maigre collation ne fut plus cordialement offerte ni plus cordialement reçue. Je passai peu de temps à Tyen-tsin, et je regagnai Chang-haï, où tant bien que mal je repris mes travaux. Je m'y sentais encouragé par une nouvelle preuve du bienveillant intérêt de l'Empereur, qui, sur la proposition de M. le comte Walewski, venait de me nommer commandeur de la Légion d'honneur, distinction précieuse qui me dédommageait amplement de quelques heures mal passées.

Avant ma capture, j'avais beaucoup travaillé et beaucoup appris : la Chine avait été pour moi l'objet d'une enquête perpétuellement ouverte. Partout où je passais, je faisais examiner par mon lettré tous les livres et tous les papiers qui me tombaient sous la main; je questionnais les gens de diverses classes; je prenais ou faisais prendre

auprès de ceux qui avaient quelque spécialité des renseignements plus étendus et de plus de valeur. Ces renseignements m'étaient souvent livrés par écrit; je les faisais alors analyser, je les discutais, je les soumettais à un examen critique et j'en notais brièvement les principaux traits. N'ayant pas le temps de m'arrêter longtemps sur chaque sujet, je l'avais bientôt quelque peu perdu de vue : l'enlèvement de mes papiers fut en conséquence une grande perte pour moi. Je pus, lorsque je fus rendu à la liberté, malgré un grand affaiblissement physique et une certaine lassitude morale, reprendre mes travaux. J'avais pour plusieurs mois perdu l'usage de mes mains, mais le général de Montauban ayant bien voulu autoriser mon frère, capitaine au 102e de ligne, à résider avec moi à Tyen-tsin et à me suivre à Chang-haï, je pus écrire par sa main comme je lisais déjà par les yeux de mon lettré. Sans son dévouement, sans son zèle, sans son inaltérable complaisance pour un frère dont l'état maladif ne rendait pas la société très-agréable et dont les dictées étaient plus longues que récréatives, cet ouvrage n'existerait pas; mais le soin de ma santé ne me permit pas de résider longtemps encore en Chine. Je dus mettre quelque hâte dans mes recherches ; je fus obligé d'en abandonner une partie; il y eut des points même que j'avais complétement élucidés avant d'être pris et sur lesquels je restai privé de toute lumière. Je citerai entre autres l'administration des salines, dont j'avais eu tous les comptes sous les yeux, de même que les papiers et les notes de plusieurs agents du gouvernement et de plusieurs des municipalités dont nous avions traversé le territoire. Quand nous repassâmes par les mêmes villes et les mêmes villages, plusieurs étaient abandonnés de leurs habitants; mes informateurs ne se retrouvaient plus; les papiers et les livres étaient brûlés; la guerre avait fait le vide autour de moi.

J'avais compté visiter plusieurs provinces et résider quelques mois à Pékin après la paix; l'empire pouvait alors, sur une grande partie de son étendue, être parcouru sans danger. Je me proposais de m'attacher un certain nombre de lettrés intelligents, à chacun desquels j'aurais assigné un certain ordre de recherches : ainsi, dans chaque district que j'aurais traversé, j'aurais pu ouvrir une enquête administrative, industrielle, agricole, religieuse, militaire. J'ai la confiance que je n'eusse point rencontré d'obstacle sérieux et qu'on n'eût jamais essayé de me tromper, si ce n'est sur quelques rares questions, telles que celle de la population, questions que je n'eusse jamais décidées sur des témoignages officiels.

Je voulais, à Pékin, acquérir sur l'administration générale de l'empire et sur les hommes qui la dirigent des renseignements nets et complets. Je voulais aussi m'instruire là, comme plus tard dans les savantes provinces de Kyañ-su et de Tuö-kyañ, de ce qui concerne l'histoire et les antiquités de la Chine; rien n'était plus facile :

les savants chinois sont plus empressés que nous-mêmes à chercher de nouveaux enseignements; partout et toujours je les avais trouvés désireux de converser avec moi, et prêts à me faire part de leur savoir en échange des renseignements que je pouvais leur fournir sur le reste du monde et des explications que je leur donnais de quelques ouvrages spéciaux accompagnés de nombreuses planches, de divers atlas et surtout de l'atlas physique de Johnston, dont la vue suffisait à leur faire comprendre que si notre éducation et notre science différaient des leurs, elles étaient loin de leur être inférieures.

Depuis une trentaine d'années il a été publié en Chine, par des Chinois d'un rang élevé, un grand nombre d'ouvrages conçus sur le plan même des nôtres, mis autant que possible au niveau de nos découvertes. C'est en grande partie à l'aide de ces travaux que j'ai fait le mien, et j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler. Le goût de ces recherches nouvelles est devenu assez général dans la classe éclairée. Les efforts tentés par un gouvernement aveugle pour en dégoûter ses agents ont échoué, comme cela devait être, et tel de ces ouvrages, écrit par le gouverneur du Fo-kyen, a été revu en épreuves et accompagné de préfaces par le vice-roi de Fo-kyen et de Tmö-kyan et par les deux premiers magistrats de la province de Fo-kyen. C'est à Pékin que se réunit l'académie des Xan lin. Cette académie d'antiquaires et de littérateurs est peu versée dans les choses d'Europe, mais renferme des hommes trop habitués à l'étude pour n'être pas désireux d'acquérir des connaissances nouvelles. Parmi les membres de cette académie, on compte les plus grands personnages de l'empire, mais on compte aussi des savants plus modestes et très-pauvres. J'ai la conviction qu'il m'eût été facile d'obtenir leur collaboration, et que le gouvernement chinois n'eût mis aucun obstacle à des recherches poursuivies au grand jour, sans danger pour l'État, agréables même à l'orgueil des maîtres d'un empire si ancien et si vaste.

Ce qui éloigne de nous les Chinois, c'est notre ignorance de tout ce qui les concerne; ils ne se rendent pas compte de ce que nous pouvons savoir du passé de notre petit monde; ils constatent seulement que les hommes que nous leur présentons comme nos agents, et qui paraissent éminents parmi nous, ne savent rien de la Chine et n'en veulent rien apprendre. Pour que les deux races se comprennent, il faut que toutes deux travaillent à combler l'abîme d'ignorance qui les sépare; il faut que la Chine apprenne l'Occident, et que l'Occident apprenne la Chine. C'est à cette œuvre que travaillèrent jadis ces missionnaires qui portèrent aux extrémités de l'Asie la double lumière de la morale du Christ et de la science moderne. Quelques-uns d'entre eux furent envoyés par Colbert, placés à la tête du bureau astronomique de la Chine, admis par l'Académie des sciences au nombre de ses correspondants. Pékin a retrouvé

ses églises et des prêtres, mais de ses grands instructeurs, il ne reste que l'ombre et l'impérissable souvenir. J'aurais voulu, aux lieux mêmes illustrés par eux, suivre en écolier le chemin de ces maîtres ; le destin ne l'a point voulu, peut-être le permettra-t-il un jour. En tout cas, je crois que c'est à la France qu'il appartient de renouer le fil rompu de la tradition de Colbert. Elle ne saurait montrer à la Chine ni la Sibérie colonisée, ni l'Inde conquise, ni des régiments échelonnés près des frontières tartares, thibétaines ou birmanes ; mais elle peut lui montrer encore des esprits cultivés, des âmes généreuses ; elle peut la conquérir à ses leçons, à ses sentiments, à ses idées ; et s'il est vrai que l'histoire de l'humanité ne soit que celle de l'esprit humain, cette part dans l'histoire est encore assez belle.

J'ai terminé le court exposé que je voulais faire de la campagne de 1860 ; mais avant de fermer ces pages, je veux y placer une réclamation dont on pourra tenir compte dans l'avenir. L'Angleterre et la France, nations semblables, engagèrent en Chine des hommes de même race et des navires de même espèce. Comme elles différaient par certains détails, il était précieux de connaître laquelle avait perdu le plus d'hommes, laquelle le plus de navires ; et, sans rien préjuger ici, s'il eût été montré que nous, Français, comptions un plus grand nombre de décès et de naufrages, nous en aurions dû rechercher les causes, et nous en aurions pu trouver le remède. L'administration possède peut-être les données dont je parle : cela ne suffit pas. Les réformes ne se font guère que sous la pression de l'opinion publique sollicitée par la presse. Cette opinion, incommode parfois à ceux qui administrent, est la plus sûre alliée de ceux qui gouvernent.

Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

Paris-Imp. A. Bry, R. du Bac 114

QUESTION CHINOISE

Empire universel. — Migrations libres. — Paix européenne. — Grande question d'Orient. — Importance de la Chine. — Infériorité des Français. — Régime français. — Devoir du gouvernement. — Diplomatie lointaine. — École asiatique. — Bureau de statistique. — Attitude en Chine. — Ambassades asiatiques. — Réforme politique. — Réforme militaire. — Auxiliaires européens. — Rébellion actuelle. — Neutralité européenne. — Partage proposé. — Indépendance et unité. — Lois de la colonisation. — Établissement en Chine. — Républiques marchandes. — Statu quo. — Missions religieuses. — Conduite de l'Angleterre. — Émigration chinoise. — Unité de politique. — Résumé.

Rome conquit jadis toutes les terres, à peu près, dont elle connaissait le nom. Les Barbares vinrent peupler l'Europe à mesure que Rome la civilisait. L'Europe était trop découpée en péninsules, trop divisée par ses montagnes, pour, une fois civilisée et peuplée, rester soumise à un même maître. Elle se brisa en divers morceaux qui se subdivisèrent encore ou se soudèrent, jusqu'à ce qu'un équilibre à peu près stable eût été fondé.

Une république était ainsi née, dont les citoyens étaient des royaumes; citoyens inégaux, d'ailleurs, et jaloux, sortis des dents de Cadmus, se préparant par leur lutte intestine à la conquête de champs moins ingrats et de peuples amollis par la servitude et par la paix.

L'ambition, méconnaissant les lois dans lesquelles la nature enferme l'histoire, tenta plus d'une fois la reconstruction de l'empire à jamais évanoui. Plus, cependant, les divers États de l'Europe se développaient, et moins il devenait possible de les courber sous un même joug. Charlemagne atteignit presque le but; Charles-Quint en approcha moins; Napoléon roula vainement le rocher de Sisyphe : le monde ne pouvait plus reculer.

Par degrés, donc, l'Europe en vint à comprendre que l'empire européen était un rêve. Plusieurs de ses rois se parèrent même à la fois du vain titre d'empereur, comme s'ils eussent voulu faire connaître au monde qu'ils avaient oublié tout ce que représentait ce mot.

Nos ambitions, contenues et neutralisées les unes par les autres, ne virent plus en Europe qu'une base, et poursuivirent un empire nouveau à travers de lointaines conquêtes, justifiant, comme les Romains, par le don de lois plus sages la sujétion des peuples barbares.

« Un jour viendra, chantait le chœur de la *Médée* de Sénèque, dans les siècles tardifs, où l'Océan brisera toutes les barrières; la vaste terre s'épanouira devant nous; Typhis trouvera de nouveaux continents, et Thulé ne sera plus l'extrémité du monde. »

Colomb fut ce Typhis; les Espagnols, les Portugais, furent les nouveaux Argonautes; la Hollande les suivit. Ces peuples s'arrachèrent toutes les îles et tous les continents pour en exclure le reste des hommes, et sans se demander un instant ce qu'ils en pourraient faire ou comment ils les pourraient garder.

La France entra plus tard dans la lice : elle se fit une part que les défaillances de la monarchie et les convulsions d'un ordre nouveau livrèrent à l'Angleterre; et tandis que, sans affranchir et sans civiliser un seul peuple, elle versait plus de sang qu'Alexandre et que César, elle perdait jusqu'au dernier vestige de sa fortune passée. Sans horizons dès lors, sans épanouissement, dépouillée même de la liberté payée si cher, atteinte dans cette gloire à laquelle elle avait jeté la liberté en pâture, la France, mécontente du présent, vécut dans ses souvenirs; ignorante du dehors, elle s'enivra d'elle-même ou s'endormit dans de futiles plaisirs. Le monde, cependant, adorait d'autres dieux; le génie cherchait d'autres auberges, et la liberté des citadelles plus sûres.

Près de cet arbre séculaire dépouillé par les orages, l'Angleterre avait grandi, projetant au loin l'ombre de ses rameaux; l'Océan était devenu son domaine; elle avait pour frontières tous les rivages. Un humble ouvrier sorti d'un pays sans histoire, Fulton, avait dompté la vapeur; l'Europe était agrandie, le monde renouvelé : l'empire allait-il renaître avec plus d'étendue, de splendeur et de génie? Allait-il renaître au profit de l'Angleterre seule? Le rôle de la France était-il à jamais fini?

A ces questions, les plus graves peut-être que les politiques se soient jamais posées, les faits ont déjà répondu.

La mer est libre, et les flots n'ont point de maître : la terre se fermerait devant qui voudrait fermer la mer. Il n'y aura point d'empire, ou plutôt il y a déjà plusieurs empires, qu'aucune main ne réunira. Les rameaux de l'Angleterre ont produit de grands arbres; les colonies sont devenues des États rivaux de l'ancienne métropole ou prêts à s'en détacher; les centres se déplacent, un équilibre nouveau s'annonce; d'autres Europes naissent en Australie, autour de la Californie, sur les rives de l'Amour, où s'ébauche, comme sur la Néva aux jours de Pierre Ier, une Russie pleine d'avenir.

En grandissant, l'expansion coloniale a changé de forme, et passé d'un certain système au système le plus opposé.

D'après le premier de ces systèmes, les colonies sont nationales et exclusives ; en vain dit-on que le commerce national en a besoin. Le Portugal a d'immenses colonies et point de commerce ; les États-Unis et la ville de Hambourg n'ont point de colonies : leur commerce couvre toutes les mers. On justifie ces colonies par la prévision de guerres maritimes, qu'elles servent surtout à amener. Elles sont classées sous des pavillons rivaux ou ennemis, fondées, réglées, protégées par les gouvernements.

Elles sont l'asile d'un petit nombre d'agents militaires ou civils, une charge pesante pour la métropole, une confiscation subie par tous les peuples au profit imaginaire ou réel d'un seul, et trop souvent des gouffres où s'engloutissent les forces et la vie de l'Europe.

Une douane s'élève, le commerce s'enfuit ; des règlements sont faits, l'émigration cesse : des administrateurs paraissent, et l'herbe cesse de croître : enfin on fait la guerre pour faire quelque chose, et une exhibition de petite gloire continue cette comédie, que la pacification générale toujours promise ne termine jamais.

L'autre système, beaucoup plus récent, a pour seul élément la libre initiative des hommes. Un pavillon qui flotte sur une forteresse ne sert point à les grouper ; ils vont où le sol est libre et fertile, et dans ce grand mélange des races humaines l'activité de chacune d'elles est la seule force et la seule loi qui marque sa place et limite sa part.

Comme tant de peuples en marche, comme les juifs portant avec eux l'arche sainte, ces pionniers du monde nouveau portent avec eux leur propre cité ; ils ne deviennent point les sujets, ils restent les égaux de leurs frères ; et partout où leur pied se pose un État se fonde, qui, gouverné par lui-même et par lui seul, se développe, grandit et frappe d'étonnement notre vieux monde, trop habitué à d'autres spectacles.

Laboureurs ou marchands, ces hommes bientôt riches tirent de l'Europe ce qu'ils consomment ou ce qu'ils revendent, et par une loi de la nature humaine plus puissante qu'aucune restriction douanière, comme en changeant de cité ils n'ont point changé d'habitudes, c'est de son ancienne patrie que chacun d'eux tire ce qu'il achète.

L'Europe ne perd donc à ce système que le dangereux honneur d'avoir des ilotes lointains. Loin de perdre quelque chose par l'émancipation américaine, l'Angleterre y a tout gagné. La Louisiane, entre nos mains, valait 60 millions : Napoléon l'a vendue ce prix : affranchie, elle a vu son commerce dépasser 700 millions.

Chose remarquable, c'est la plus grande puissance maritime qui la première a compris que les établissements lointains devaient être libres. Hésitante et menacée, elle a partout encore des forteresses ; liée par les souvenirs et les fautes de son passé,

elle se débat sous le poids de l'Inde (1); mais elle ne confond déjà plus cette occupation prudente des points stratégiques de la mer, cette domination superficielle et précaire de l'Inde, avec l'exploitation même du monde par le travail et par l'échange.

Elle fait peu à peu de toutes ses colonies autant de cités, auxquelles elle n'impose ni ses lois ni ses idées, qui repoussent quelquefois jusqu'à ses conseils les plus sages; qu'elle est décidée à ne point retenir par la force quand elles se croiront assez peuplées et assez riches pour se défendre seules.

L'Australie, qui déjà est une république et même une démocratie turbulente, ne coûte, grâce à ce système, que deux millions et demi par an à l'Angleterre; elle ajoute quatre cents millions au mouvement de son commerce, et il y a tout lieu de croire que ce commerce sera plus grand encore quand l'Australie, devenue plus riche, voudra faire elle-même les frais de son gouvernement et repoussera les deux millions et demi de l'Angleterre.

Ainsi, bien qu'il y ait sur les mers une puissance prépondérante, il n'y a point d'empire. Le monde reste ouvert; l'Europe reste libre; et chacun de ses peuples, sous peine d'abdiquer, est tenu de se montrer, de travailler et de grandir en même temps.

Notre Europe, en effet, n'est vraiment qu'une base; elle est petite et pauvre; son peuple la déborde : ces richesses accumulées qui font notre puissance nous viennent du dehors; c'est à son travail sans relâche, à son audacieux génie, que la race de Japet les doit. Elle végétait péniblement sur son maigre héritage; industrieuse et commerçante, elle en a franchi les bornes, et le reste de la terre a salué l'avénement de son règne.

Mais il faut que ce règne soit la paix du monde : la paix européenne, comme le règne des Romains fut une paix romaine. Il faut mettre partout cet équilibre aussi stable que les choses humaines peuvent l'être, que l'Europe a fondé chez elle, et qui ne serait plus un équilibre s'il ne s'appuyait aujourd'hui que sur l'Europe.

Les grandes puissances sont les magistrats nés de la république humaine; leur variété fait le progrès, leur dissidence la liberté, leur accord la justice. Le monde compte aujourd'hui trois seulement de ces puissances : l'Angleterre, protectrice de l'islam, maîtresse de l'Inde; la Russie asiatique autant qu'européenne, séparée seulement de la Chine par des prairies qui se peuplent et qui seront bientôt un chemin, la France, enfin, déshéritée mais redoutable, impuissante peut-être pour le mal, toute-puissante pour le bien, modératrice des forts, protectrice des faibles.

Un jour viendra sans doute où ce tribunal accueillera de nouveaux juges, l'Améri-

(1) L'Angleterre est surtout liée à l'Inde par les placements immenses qu'elle y a faits, par la construction du réseau ferré, et par d'autres grandes entreprises qu'il serait imprudent de laisser sans défense entre des mains asiatiques.

que du Nord, l'Allemagne confédérée, ou quelque autre État dont l'histoire n'a pas encore enregistré le nom. Plus il y aura de juges, et plus la paix sera sûre. Puissions-nous à ce prix descendre du triumvirat! le bonheur de voir maintenir la paix vaut mieux que la gloire de la troubler.

L'Europe a employé les trois derniers siècles à la conquête de l'Amérique, sur laquelle elle a déversé le trop-plein de ses populations, et à celle de l'Inde, dont elle a tiré d'incalculables richesses. C'est sur ce double terrain, dont elle se disputait les lambeaux, que s'est joué le drame principal de son histoire moderne.

Le siècle vers le terme duquel nous avançons a vu notre histoire entrer sur un nouveau théâtre; il a vu de nouveaux États naître sur les deux rives, se développer aux deux extrémités du Pacifique, peuplés d'Européens qui ont retrouvé si loin de leur berceau les latitudes et le climat de leur patrie. Ces États ne ressemblent qu'à cette colossale république dont les annales s'étendent à quatre-vingts ans, remplis comme autant de siècles par la création d'un immense empire, le développement d'une prospérité sans égale, l'improvisation d'une guerre gigantesque, la gloire de Fulton, de Morse et de Maury. Quand donc ce siècle se fermera, ses derniers jours éclaireront de grands États, de nobles cités, là où nos yeux n'apercevaient hier que l'espace inculte et que la hutte ignoble du sauvage.

Sur un des points de ce nouvel horizon resplendissent, depuis des âges reculés, deux empires trop civilisés pour être anéantis, trop barbares pour n'être pas transformés : la Chine, aussi vaste que l'Europe, aussi belle que l'Italie, aussi fertile que l'Égypte; le Japon, découpé comme la Grèce, insulaire comme l'Archipel, isolé comme l'Angleterre, portant ainsi sur sa figure même les signes d'une destinée à laquelle des lois provoquées par notre folie l'ont fait mentir jusqu'à ce jour.

L'Europe ne colonisera pas ces régions trop peuplées : loin de là, la race laborieuse que leur fertilité ne peut soustraire à la famine, cette race plus féconde encore que le sol, se répandra sur toutes les îles et tous les continents du Pacifique, comblant le désert, portant avec elle le travail et la vie, offrant aux enfants de l'Europe, en échange d'une juste hospitalité, l'utile concours d'une multitude subalterne et soumise.

Aucun État n'a le droit de rêver la conquête de la Chine ou du Japon; celui qui les classerait au nombre de ses provinces aurait presque subjugué le monde. Depuis que les Turcs ont porté l'Asie à Constantinople, l'Europe, qu'ils avaient menacée tout entière, n'a cessé de réagir contre eux. Cependant, malgré ses triomphes, malgré même son dégoût pour les tyrans barbares des Grecs qui furent nos maîtres, l'Europe a respecté leur monstrueux pouvoir, tant elle craint d'ébranler son équilibre.

Qu'est-ce pourtant que l'empire ottoman? Une route vers l'Asie, en Égypte et sur

l'Euphrate; des plaines stériles, des montagnes inexpugnables en Syrie; des ruines ailleurs.

Qu'est-ce que Constantinople? Un des ports de cette Méditerranée où se fait un cinquième seulement du commerce de l'Europe, la clef d'un lac russe et d'un des marchés où l'Occident se fournit de blé, comme il le fait en Égypte, en Amérique, ailleurs même.

L'extrême Orient est bien autre chose que cet Orient voisin de nous. Ce n'est pas un chemin, c'est un but. Il paraît petit, parce qu'il est éloigné : on le voit mal encore, parce qu'il y a peu de temps qu'on le regarde. Le commerce de la Chine est récent; celui du Japon, plus récent encore : le premier dépasse un milliard; le second dépasse soixante millions. Dans dix ans, ces chiffres seront triplés si le progrès observé depuis trente ans continue, et tout fait croire qu'il s'accélérera. Un écrivain très-compétent, M. Townsend, assure que si la Chine était pacifiée, son mouvement commercial s'élèverait à près de quatre milliards et demi (175 millions de liv. st.).

Le seul port de Xan-kao (Han kao, bouches du Xan), situé au centre de la Chine, à la rencontre du Xan et du Yañ-tsö (1), ouvert depuis deux ans, a fait la première année 100 millions d'affaires, et plus de 150 la seconde (2). L'Inde paye l'Angleterre avec les profits de l'opium; le thé verse aux douanes anglaises 100 millions de francs par an. Les bénéfices opérés par la ville de Lyon sur la mise en œuvre des soies chinoises et japonaises doivent être considérables.

L'Europe demande surtout à la Chine du thé et de la soie : 100 à 150 millions de l'un; 200 à 300 millions de l'autre. Elle peut lui demander de plus, en outre de quelques articles peu importants, non-seulement de la laine, mais encore du coton; la valeur en serait, pour l'Inde et la Chine, de plus d'un milliard par an. L'Europe a déjà reçu beaucoup de ce coton; en échange de ces achats, elle livre surtout de l'argent. De ce fait et de la crise américaine résulte un embarras momentané. On aurait tort, toutefois, de s'en préoccuper trop : les exportations de l'Angleterre pour la Chine ont presque sextuplé en six ans; elles s'élèvent à 135 millions environ. Elles avaient, en 1861, dépassé toute prudence : on a dû les réduire en 1862 : elles reprennent aujourd'hui leur marche progressive. Le plus vaste marché qui soit au monde achève à peine de s'ouvrir; il y a trop d'imprévu dans les choses commerciales pour qu'on puisse dès aujourd'hui déclarer que nous n'y pourrons rien vendre. L'opium de l'Inde a envahi la Chine, comme le thé l'Angleterre, et le sucre toute l'Europe. Il n'est pas un peuple dont les habitudes ne se modifient, dont les consommations ne s'accrois-

(1) Le Xan est la grande artère du commerce entre le centre et le nord de la Chine.

(2) On y compte déjà plus de trente maisons anglaises et sept ou huit maisons d'autre origine, parmi lesquelles une maison russe. Xan-kao expédie beaucoup de thé dans le Nord.

sent en même temps que les profits, et je suis, quant à moi, convaincu que les importations et les exportations, non-seulement de l'Angleterre, mais encore des autres peuples, arriveront à se balancer bientôt dans l'extrême Orient.

Les capitaux, en Chine, sont rares ou se cachent : une prime est offerte aux nôtres, qui déjà s'y portent. Le loyer de l'argent tend donc à s'élever, en même temps qu'à se niveler de plus en plus à travers le monde. Déjà les Chinois confient leur épargne à nos marchands; des banques de premier ordre fonctionnent en Chine (1); le cabotage du pays, la navigation de ses fleuves qui emploie déjà des navires à vapeur de près de 2 000 tonneaux, construits en Chine, sont aux mains de l'Europe (2). Le charbon abonde en Chine, à Manille, au Japon. Une compagnie anglaise exploite les mines de Labuan, et, dès que des couches superficielles on aura passé à des couches plus profondes, ces charbons seront probablement égaux aux nôtres. Il est question de tramroads entre l'Inde transgangétique et les provinces occidentales et méridionales de la Chine (3); et les bénéfices promis aux chemins de fer, dans les riches plaines d'un empire si peuplé, permettent de prévoir, dans un avenir peu éloigné, l'exécution de ces voies précieuses. Quatre compagnies veulent étendre jusqu'à la Chine les réseaux télégraphiques de la Russie et de l'Inde : une d'elles fonctionnera prochainement. La télégraphie à domicile, interdite à la France par ses lois, existe déjà à Chang-haï comme à Londres (4). Des villes splendides se sont élevées : le gaz les éclaire; des cercles, des

(1) Hong-kong va avoir un hôtel des monnaies; on y frappera des dollars d'une valeur de 4 sh. 2 d. et des pièces de 10 cents, 1 cent et 1 mil (millième); ces deux dernières en bronze : le mil sera percé comme les pièces de cuivre chinoises. Le système décimal, adopté en Chine depuis les temps les plus reculés, était partiellement accepté déjà dans l'Inde et en Angleterre, où le florin et la roupie représentent la dixième partie de la livre sterling.

(2) Le Yaň-tsŏ peut être remonté jusqu'à 150 lieues de son embouchure par des navires de 1 000 tonneaux.

(3) Le capitaine Sprye a proposé l'établissement d'une ligne télégraphique de 1 100 milles entre Hwey-gyen, près et au nord-est de Rangoun et Hong-kong, par Kyaň-xouň (Kyang-hung). Le capitaine Fitzroy avait demandé la mission d'étudier cette route et ne l'avait point obtenue de lord Elgin. Aujourd'hui le *London and China Telegraph* annonce quatre expéditions dirigées de ce côté : la première, par le docteur Marfels, Allemand, très-versé dans la connaissance de cette partie de l'Asie; la seconde, par les lieutenants Sconce et Watson; la troisième, par le missionnaire américain Bixby; la quatrième, enfin, par l'évêque catholique Bigandet, désireux d'ouvrir des relations directes entre les missions du Yun-nan et les contrées soumises à la domination anglaise : il sera probablement accompagné du docteur Williams, agent consulaire de Sa Majesté Britannique.

(4) Une compagnie fournit aux particuliers les instruments, et établit, moyennant un loyer annuel peu élevé, les fils destinés à joindre leur domicile à la station télégraphique la plus proche ou à tout autre établissement. L'atelier se trouve ainsi relié au magasin, et le cabinet du négociant à toutes les places de commerce de l'Europe. Une autre compagnie, créée à Londres pour la télégraphie urbaine, transmet à domicile, et sans aucun retard, la dépêche de vingt mots moyennant 60 centimes; une dépêche et la réponse pour 90 centimes. Une autre compagnie s'est fondée dans le but d'appliquer à tout le Royaume-Uni le tarif unique de 1 fr. 25 cent. Enfin, depuis le commencement de 1861, les données météorologiques fournies à l'amiral Fitzroy pour vingt et

théâtres, des courses (1), les divertissent; des imprimeries nombreuses, des journaux libres, des revues savantes, les instruisent : tel est en réalité ce grand pays dans lequel l'ignorance et la futilité n'aperçoivent encore que des paravents ou des magots. Digne de notre civilisation qui rapidement s'en empare, il la reçoit au point le plus haut où nous l'ayons portée. Il sera dans quelques années plus avancé, sous le rapport du commerce, des établissements de crédit, de l'industrie des transports, que nous ne l'étions nous-mêmes il y a trente ans; peut-être même devancera-t-il plus d'un État européen, et nous surpassera-t-il en bien des choses.

Notre part dans le commerce de ce pays est encore bien faible; elle est seulement un germe et une promesse. Contre un navire français qui se montre en Chine, il s'en montre trois allemands, quatre américains, dix anglais. Nous achèterons pourtant, à Londres, pour près de 200 millions de soie chinoise cette année. Si notre commerce

quelques points des trois royaumes, par les télégraphes de diverses compagnies, lui permettent de prévoir le temps quarante-huit heures à l'avance, de prévenir toujours d'un ouragan les ports menacés et les navires en mer, et de faire connaître chaque matin au public, par la voie du *Times*, le temps probable pour les six principales régions du Royaume-Uni et pour les deux jours suivants. La liberté seule a fait tout cela. Nos chemins de fer doivent à une liberté pareille leur prospérité sans égale. Libre, la télégraphie serait bientôt chez nous ce qu'elle est en Angleterre et dans d'autres pays. On craint qu'elle ne devienne un péril pour l'État; on exige, en France, que toute dépêche soit intelligible aux employés. Le commerce et les familles sont soumis à une confession publique. Il fut un temps, cependant, où, le télégraphe n'existant pas, la poste devançait le coche sans qu'un gouvernement absolu et jaloux songeât à lire toutes les lettres. Dans une publication que j'ai faite, en Angleterre, sur la télégraphie, j'ai montré clairement la puérilité de cette disposition.

A l'aide d'un tableau de moins d'un pied carré, on peut, sans aucune étude préalable, traduire une dépêche en signaux composés du système Morse, représentant non des lettres, mais des mots et des accidents grammaticaux. Ainsi traduite, cette dépêche est trois fois plus brève et immédiatement réductible en toutes les langues par un procédé purement mécanique.

Il est clair qu'un changement dans l'ordre du tableau entraîne le secret *absolu* de la dépêche.

Rien n'est plus facile que d'en déguiser le véritable sens et le secret. Il y a dans les signaux obtenus seulement des points, des lignes et des espaces : on divisera les lettres de l'alphabet en trois groupes, et l'on composera des phrases dans lesquelles chaque mot commençant par une lettre du premier, du second ou du troisième groupe, représentera un point, une ligne ou un espace de la dépêche à traduire.

En voici un exemple :

« J'espère pouvoir terminer aujourd'hui vos emplettes; presque tout est acheté; le chiffre des mémoires que » j'ai reçus est très-raisonnable. »

Cette dépêche, à laquelle j'aurais pu donner toute autre forme ou tout autre sens, ne serait suspectée ni refusée par aucun télégraphe, et ne serait jamais interprétée par aucune police. Elle est cependant la traduction d'une phrase qu'aucun agent télégraphique ne consentirait à transmettre. Elle est composée à l'aide d'un tableau rendu public et à l'aide d'une clef fournie par la succession des lettres de l'alphabet dans deux vers très-connus. J'ai donc eu le droit d'écrire : « It is no more in the power of any man to stop any correspondence » either written or send by telegraphs of any description. » (*Sketch of analytic universal telegraphy;* London, 1863, Camden Hotten, Piccadilly.)

(1) Xan kao a déjà un club et va avoir un champ de courses.

est sans vues élevées. si notre nation n'est pas représentée dans ces cités nouvelles qui s'élèvent au loin, ce n'est pas à l'Angleterre qu'il faut nous en prendre, c'est à nous-mêmes. La Chine est neutre comme le commerce; ils sont également accessibles à tous les enfants de l'Europe. L'audace et le travail de quelques-uns ne sont point un attentat contre la paresse et la timidité des autres.

D'où vient cette infériorité du peuple français, si grand jadis par les idées, si grand toujours par la guerre, si grand même à une certaine époque comme colonisateur? Ce peuple a-t-il reçu du ciel moins d'initiative, moins d'habileté qu'un autre?

Cette infériorité vient de nos lois et de notre éducation; elle est le fruit plein de cendres de ce savant système et de toutes ces belles choses dont on ne parle jamais sans ajouter que l'Europe nous les envie.

Deux peuples presque pareils, le peuple anglais et le peuple français, occupent l'occident de l'Europe. Formés du mélange des Celtes et des Germains, ils furent instruits par les mêmes Romains et gouvernés longtemps par les deux moitiés d'une même noblesse. Ils avaient le même génie, le même amour de la liberté : la différence de leurs frontières fit la différence de leur histoire. Les Anglais avaient pour fossé l'Océan; leurs rois furent désarmés, le peuple fut son maître. Les Français, sans remparts du côté de l'est et du nord, pressés entre de puissants voisins, se firent une muraille de soldats et se plièrent à la dictature. L'Angleterre connut l'état de paix, la France subit l'état de siége (1).

Tout le continent européen se gouverna comme la France; chaque pays devint une armée, chaque prince un dictateur. Pendant des siècles, un système détestable eut

(1) Les comtés du sud sont une autre Normandie; le Lincolnshire, une autre Hollande; l'Écosse, une autre Norvége : ainsi le continent reparaît de l'autre côté de la mer. L'homme se ressemble aussi : l'Anglais est un Français du nord; l'Irlandais, un Français du midi; la France n'a guère d'Écossais, parce qu'elle a peu de montagnes. On répète cependant que les Anglais et les Français diffèrent profondément; que les uns respectent la loi; que les autres ne la respectent pas, et sont, ajoutent des voix serviles, indignes de vivre libres.

Je ne m'étonnerais point que le peuple anglais respectât une loi qui est son œuvre et son bien, puisqu'elle est votée, sous l'œil de la presse et des réunions populaires, par une assemblée issue sans contrainte d'un suffrage presque universel; mais, en réalité, il la respecte surtout parce qu'il la trouve rarement sur son chemin : il peut aller, venir et se réunir, prêcher, imprimer, s'agiter, sans que la loi s'en occupe.

La liberté s'étend même à la misère, et c'est pourquoi les malheureux affluent à Londres. Ils y viennent de l'Irlande, de tout le continent, de la Sicile même : l'italien est la seconde langue des rues de Londres. Londres est un grand banquet dont les miettes sont à tous; il n'y a point de prison pour ceux qui les ramassent. Toutes les industries de la rue sont libres de la police et du fisc : un capital de 50 francs, mis à quelque boutique ambulante, assure un revenu journalier de cinquante sous; et, comme il n'y a point d'octroi, le pauvre déjeune pour 10 centimes (café, pain et beurre) et dîne pour 45 centimes (soupe, bœuf, légumes, pudding). Aussi, tandis que l'ouvrier est souvent républicain, l'arabe des rues, le cynique, est satisfait et conservateur. Vivant au jour le jour, la moindre maladie peut entraîner pour lui la famine; mais, en général, il n'a faim que quand il a eu trop soif.

pour correctif la faiblesse d'une organisation barbare. La tyrannie fut tempérée par l'impuissance et la pauvreté des rois, la désunion des nobles, l'insubordination des satellites, l'absence des chemins.

Soudain venue de l'Angleterre, de la Suisse, de l'Amérique, une loi nouvelle fut acclamée par la France altérée de justice, avide de liberté, plus grande en ce seul jour que par toute son histoire.

Les principes nouveaux ont, pour notre pays, une date, 89 : d'autres pays les ont connus plus tôt, d'autres les connaîtront plus tard; leurs ennemis eux-mêmes les déclarent immortels; seulement ils sommeillent, et longtemps on put croire qu'ils avaient succombé sous les violences de la révolution. Ceux, en effet, que nous avions pris pour des sages, parce qu'ils condamnaient quelque ancienne folie, voulurent nous imposer les rêveries de l'école, nous courber sous des lois que Sparte à demi sauvage n'avait pu supporter. La France s'émut, l'Europe se souleva, les imprudents périrent; une tempête emporta leurs systèmes, mais leur despotisme resta survivant à tous les changements de personne ou de dynastie, traversant sans encombre toutes les barricades, toujours vivant, toujours vainqueur, chaque jour plus fort.

L'antique royauté avait lutté contre ses feudataires, puis été tenue en échec par des nobles, des parlements, des prêtres. Jamais elle n'avait été vraiment maîtresse. La révolution avait tout écrasé, tout terrifié, tout nivelé; puis, avec plus d'orgueil encore que Louis XIV, elle avait assis l'État sur toutes ces ruines; elle en avait fait le seul seigneur de tout un peuple devenu serf.

L'échafaud avait fait l'unité politique de la France, comme les bûchers avaient fait en Espagne l'unité de la foi. Les jacobins du passé et les jacobins modernes avaient résumé en quelques supplices tous les crimes que les guerres religieuses et civiles firent commettre en d'autres pays. Au lieu de luttes sanglantes, peut-être, mais héroïques et fécondes, ils léguèrent à l'avenir ce qu'ils croyaient être la paix, la soumission muette d'un peuple fatigué.

Ainsi la France, après avoir entrevu la liberté, la voyait disparaître. Le citoyen, la commune, le département, abdiquant à l'envi leur indépendance, venaient demander à l'État des leçons, des ordres ou des aumônes.

En devenant administratif, le despotisme envahissait tous les détails de la vie; l'État avait l'ubiquité en même temps que l'omnipotence.

Pontife, il avait décrété l'Être suprême; il avait octroyé aux Français l'immortalité de l'âme. Plus tard, il protégea, entretint, reconnut, discuta les cultes et les philosophies: ces problèmes, que l'esprit humain a si longtemps agités, furent tranchés par l'administration à l'aide des lumières qui lui sont propres.

L'État dirigea le commerce, l'industrie, l'agriculture: il inspira les lettres et les

arts; il encouragea les sciences; il prétendit faire naître des inventions et des chefs-d'œuvre sur une couche de circulaires et de primes.

L'État se fit maître d'école; Lycurgue l'avait été. Un système étant donné, il paraissait utile de former une génération qui pût le goûter. Une persévérance supérieure à tous les échecs continue cette tentative.

Si avant la révolution, en effet, les prêtres, maîtres de l'enseignement, avaient élevé Voltaire et formé des républicains, ils trouvèrent dans ceux qui les remplacèrent des émules de leur succès. La république enseigna les droits de l'homme et la résistance à l'oppression à cette génération qui vécut sous l'empire. L'empire apprit l'exercice à des enfants qui, devenus hommes, suivirent les processions ou louèrent la liberté. La restauration prêcha l'amour du trône et le respect de l'autel; ses élèves renversèrent l'un et désertèrent l'autre : la banqueroute fut complète. Mais l'État, semblable à ces négociants qui spéculent avec l'argent d'autrui, ne se découragea pas.

Un zèle indiscret va jusqu'à s'abriter de l'exemple de ces fautes que nul n'a pu encore commettre sans se perdre. Il faut qu'on ait enfin le courage de le dire. L'Université de France, qui a vu marcher à sa tête les plus grands esprits de ce siècle, succombe à la fausseté de sa situation. Elle ne peut enseigner l'histoire de ce temps sans que le sentiment public s'en offense; car l'État n'est pas impersonnel : l'histoire est le procès des rois; leurs ministres n'y sont point juges. S'ils y pouvaient nommer des juges, il faudrait au moins qu'ils fussent inamovibles. L'Université décline, et le niveau de tous les enseignements décline du même coup, car nul n'est aujourd'hui contraint de faire mieux. L'industrie a pour juger et récompenser le mérite le critérium du bénéfice. L'État n'échappe au népotisme qu'en primant l'ancienneté : ainsi la médiocrité triomphe, et le mérite méconnu se retire. Combien d'hommes ont quitté les rangs de l'Université de France qui, s'ils fussent nés Anglais ou Allemands, seraient aujourd'hui la gloire des universités de leur pays!

Il faut la liberté des maîtres; il faut aussi celle des élèves. La jeunesse anglaise, libre dans ses écoles et responsable d'elle-même, apprend à se jouer de toutes les difficultés de la vie, tandis que la nôtre, cloîtrée, menée en lisières, coulée dans le même moule, bourrée de nomenclatures, ignorante du monde, s'effraye de ce qui est difficile, s'étonne de ce qui est lointain, et quand elle fait un rêve, rêve l'esclavage du phalanstère.

Ce n'est pas dans leurs écoles, ce n'est pas dans leurs communes, gouvernées par-dessus leurs têtes, que les Français peuvent apprendre comment on fonde des Amériques. Dans la république, dans les formes diverses de la monarchie, ce qu'ils aperçoivent toujours, c'est l'omnipotence de l'État dominé par quelque parti. Les révolutions les plus sanglantes n'ont encore changé que de vaines formules. Y en

aura-t-il une nouvelle moins bruyante et plus vraie? Pourquoi pas? L'Empereur est fort; le passé n'est point son œuvre. Sa main a secoué déjà plus d'une barrière vermoulue; elle a semé nos promenades de fleurs qu'on n'a point arrachées, comme le prédisaient des gens timides. Notre peuple est plein de respect, mais difficile à passionner pour d'augustes infortunes; la république n'a pour elle que le culte platonique de quelques sages et les transports indiscrets de quelques fous. Confiante en celui qu'elle a choisi, la France lui demande une confiance égale; elle voudrait, appelée à se gouverner davantage elle-même, voir sa nouvelle dynastie défier l'avenir du haut d'un trône vraiment irresponsable, à jamais populaire.

Mais en attendant que la liberté fasse naître les pionniers de la France, et tandis que le pays hésite, le devoir de ceux qui le gouvernent est d'agir, d'intervenir dans les grands débats qui divisent le monde et de réserver à la France une place dans les champs nouvellement ouverts.

C'est parce qu'il comprenait ce devoir que le gouvernement du roi Louis-Philippe envoya en Chine l'ambassade Lagrené, qui renoua dans ce pays la chaîne d'une tradition rompue.

C'est parce qu'il comprenait ce devoir que l'empereur Napoléon III envoya en Chine, pour combattre et vaincre aux côtés de l'armée anglaise et bien près des frontières russes, cette armée dont je m'honore d'avoir suivi le drapeau. Mais pour que la tâche entreprise par le gouvernement de la France puisse être menée à bonne fin, il faut que ce gouvernement soit bien servi.

Tandis, cependant, que la Russie qui a des écoliers à Pékin, tandis que l'Angleterre, emploient des hommes familiers aux choses asiatiques, on voit nos agents, sans études préliminaires sur le pays et le peuple à côté duquel ils vivent, s'en tenir écartés le plus qu'ils peuvent, et l'on est tenté de se demander avec eux dans quel but la France leur impose cet inutile et cruel exil.

Dans l'excellent roman de Hope, *Anastase ou les Mémoires d'un Grec,* Anastase, devenu valet de place à Constantinople, montre à des Allemands une grande maison. « Voilà, leur dit-il, la demeure de l'internonce d'Autriche, l'homme qui connaît le » mieux la politique des Turcs, car il est abonné à la gazette de Leyde. » Il y a malheureusement encore des internonces qui ne connaissent l'Asie que par ce qu'en rapporte quelque gazette de Leyde ou ce que leur racontent quelques parasites (1).

(1) Je désire qu'il soit bien compris que je n'ai ici l'intention de critiquer aucun agent en particulier. Je m'empresse, d'ailleurs, de reconnaître que parmi ceux qui nous représentent au loin, il y en a de fort distingués, de profondément versés même dans la connaissance du pays dans lequel ils se trouvent. Malheureusement ils sont en très-petit nombre, et ne sont pas toujours les plus appréciés.

Il importerait peu que la diplomatie se montrât faible en Europe, où le télégraphe tend de plus en plus à prendre sa place; mais cela importe beaucoup dans ces contrées que l'œil des hommes d'État ne peut atteindre et que les hommes d'État connaissent peu.

Aucun gouvernement n'est aussi libre que le nôtre dans le choix de ses agents : il n'est point tenu de favoriser une classe ou de ménager des individualités parlementaires. Il paraît donc être sans excuse quand il choisit mal; car nul ne voudra voir le triomphe de la démocratie dans celui du tiers état du savoir et de la pensée (1).

Le gouvernement a cependant une excuse, excuse qu'il ne saurait avoir longtemps le droit de présenter : les hommes spéciaux lui manquent.

J'ai fait voir que je ne croyais pas que l'éducation publique dût être en régie. Je n'admets pas qu'un gouvernement, simple délégué de la nation, prétende former des citoyens, c'est-à-dire ses maîtres et ses juges; le souverain non pas seulement légitime, mais dans lequel vit toute la loi. Mais ce gouvernement a le droit d'instruire ceux qu'il veut employer dans quelque tâche limitée et spéciale : ses interprètes et ses diplomates, comme ses ingénieurs et ses officiers. C'est même son devoir de le faire, quand lui seul réclamant certaines connaissances, elles ne sont point offertes sur le marché commun de l'éducation, et ne sauraient être acquises, au degré et dans la forme qui conviennent à l'État, que dans des écoles dirigées par lui.

Vers 1530, la réforme naissante rallumait l'ardeur d'études éteintes. L'Orient turc s'ouvrait pour notre nation : François Ier fonda le Collége de France, qui, à côté de cours d'hébreu et de syriaque, eut bientôt des cours d'arabe, peut-être même de turc.

Le rôle de ce collége a beaucoup changé : les langues orientales s'enseignent ailleurs encore; mais ces études, n'étant obligatoires pour personne, sont délaissées. Il y a des cours sans auditeur ou qui possèdent seulement l'élève artificiel qui cultive la succession du maître. Il y a d'autres cours sans expériences, plus amusants qu'utiles, qu'un livre remplacerait avec économie. Il y en a que le public rétribuerait mieux que l'État, qui devait les ouvrir jadis, mais n'a peut-être plus aujourd'hui le droit d'instruire la jeunesse aisée ou riche aux frais de trente-cinq millions d'hommes plus pauvres auxquels il n'apprend pas gratuitement à lire (2).

(1) Par opposition à l'aristocratie, gouvernement dans lequel les magistrats sont désignés par leur naissance, on appelle démocratie le gouvernement dans lequel les magistrats sont élus par le peuple, système bon ou mauvais, suivant les temps et les lieux, mais complétement différent de ce qu'on affecte en France d'appeler du même nom.

(2) La gratuité de l'enseignement supérieur est une tradition de ces temps barbares où, personne ne voulant rien apprendre, on était réduit à nourrir des pauvres qui consentaient, en échange, à subir quelque instruction. La constitution de 1791 pose les vrais principes quand elle dit que l'instruction publique doit être gratuite *à*

Là ou ailleurs, je voudrais que l'État développât ou créât et rendît obligatoires, pour l'admission dans la diplomatie et les chancelleries lointaines, des cours de droit international et commercial, de statistique et d'économie politique, communs à tous les élèves, et les autres cours groupés en deux spécialités distinctes :

1° De chinois littéraire, de chinois usuel, de japonais, d'annamite, de mantchou, d'histoire de la Chine et du Japon; de législation, de statistique, de géographie spéciales;

2° D'arabe littéraire et d'arabe vulgaire, de turc, de persan, d'indoustani, d'histoire musulmane; de législation, de statistique, de géographie musulmanes.

De toutes ces langues, une langue littéraire et deux langues vulgaires seraient obligatoires.

Je voudrais que pour l'enseignement des langues usuelles les professeurs européens fussent assistés de maîtres indigènes.

On ajouterait à cet enseignement celui de l'anglais pour la branche chinoise, et de l'anglais, du grec, de l'italien ou du russe pour l'autre.

La durée des cours serait de deux ou trois ans.

Je voudrais qu'il y eût en Orient et dans l'extrême Orient, auprès des légations principales, auprès de celle de Pékin surtout, comme des écoles de perfectionnement; mais je ne crois pas que les premiers principes dussent être cherchés là. D'abord, parce que c'est en Europe que se trouvent les savants maîtres et les bonnes méthodes; ensuite, parce que l'Asie peut devenir pour des hommes trop jeunes l'école de l'intrigue et de la concussion. Nous pourrions remplacer peu à peu, à l'aide d'un personnel convenable, un personnel aujourd'hui défectueux sur beaucoup de points. Une carrière honorable, et qu'il faudrait rendre rémunératrice, serait ouverte à des jeunes gens laborieux : nous en pourrions placer annuellement un certain nombre, et ceux qui, ayant suivi les mêmes leçons, ne pourraient être employés par l'État, le seraient avec profit par le commerce, par de grandes entreprises et par les gouvernements asiatiques eux-mêmes.

Il serait utile aussi d'avoir, auprès du ministère des affaires étrangères, un bureau de statistique et d'information générale auquel seraient attachés des interprètes, des

l'égard des parties d'enseignement indispensables pour tous les hommes. Répandre et élever cette instruction, c'est forcer le niveau de l'autre à s'élever lui-même, c'est encourager vraiment les lettres et les sciences. Sans aristocratie puissante ou bien riche, les Américains lisent plus qu'aucun peuple. Les livres les plus sérieux ont parmi eux un immense débit, et dès lors coûtent peu : le peuple défraye la science, et la science se vulgarise. Quand un peuple ne veut pas lire, le gouvernement n'a besoin de rien imprimer, ni de rien encourager; et quand un peuple veut s'éclairer, il n'a pas besoin que l'État choisisse la lumière, et l'achète aux frais de tous et au profit de quelques-uns.

géographes dessinateurs, et quelques jeunes gens qui compléteraient là leur éducation consulaire ou diplomatique. On ferait faire à ces jeunes gens des recherches, des rapports, des analyses, qui serviraient beaucoup à leur instruction et seraient conservés dans les cartons pour être consultés au besoin.

Le bureau posséderait une collection des meilleures cartes françaises et étrangères, comprenant les cartes statistiques et spéciales des chemins de fer, télégraphes, etc.; celles à très-grand point, les plans de villes, de ports et de places fortes;

Une collection suffisante d'ouvrages historiques, généalogiques et descriptifs;

Tous les travaux statistiques de quelque importance, tous les rapports que les divers agents du ministère seraient chargés de lui faire parvenir sur des sujets et à des époques déterminés;

Les annuaires et les publications officielles de tous les pays et les principaux journaux du monde.

Tout document serait, au moment de sa réception, l'objet d'un rapide examen dont le résultat serait mentionné sur des catalogues spéciaux.

Le bureau publierait un annuaire politique universel, des bulletins statistiques de diverse nature; il répondrait, dans les vingt-quatre heures, par des rapports substantiels, des esquisses ou des cartes manuscrites, à toute demande de renseignements faite par le chef de l'État ou ses ministres.

On dira peut-être que les choses dont je viens de parler existent déjà; qu'il y a une école de ceci, un bureau de cela. Je le sais. Si je ne critique pas ces institutions, si je ne les nomme même pas, c'est qu'il m'a paru que le vice en était évident, que le perfectionnement en était oiseux, que des temps nouveaux voulaient des choses nouvelles. La liberté avec laquelle j'ai résumé mes plans aura, d'ailleurs, suffisamment fait entendre que mon objet n'est point cet idéal de mon siècle et de mon pays, une place, et surtout une sinécure. Si les fondations que je propose étaient réalisées un jour, il ne manquerait pas d'hommes plus propres que moi à en assurer le succès par leurs connaissances, leur zèle et leur activité.

La politique naturelle de la France en Chine est une politique à la fois de progrès et de conservation. Nous devons désirer que la Chine se transforme afin de se relever; nous devons veiller au maintien de son indépendance.

Tandis que notre civilisation accélérait son cours suivant une loi semblable à celle de la chute des corps, la Chine, lente à remuer, nous paraissait immobile et laissait entre elle et nous un espace chaque jour plus grand. Elle en est encore où nous en étions nous-mêmes au quatorzième siècle; ses études scolastiques étroites, ses moyens militaires imparfaits, son absolutisme impuissant, ses convulsions, ses épreuves, lui

donnent cette date. Il faut aujourd'hui qu'elle enjambe cinq siècles à la fois; elle a besoin de guides habiles et sûrs. Des missionnaires, presque tous de notre nation, l'initièrent jadis à nos sciences; il nous appartient encore aujourd'hui d'inspirer ses études, de diriger ses réformes, d'organiser ses défenses; non que nous devions être seuls à le faire ou même tâcher de l'être : nous ne devons pas porter dans l'accomplissement de cette tâche de mesquines rivalités, la compromettre par des intrigues; nous ne pouvons ici lutter avec d'autres nations que d'empressement et de loyauté. Il ne faut point donner une couleur nationale à des services rendus à un peuple étranger, à des progrès dont toute l'Europe profite également.

Il faut avant tout désarmer la méfiance du gouvernement et du peuple que nous voulons servir. Cela n'est pas difficile; nous n'avons pas un seul intérêt qui soit en opposition avec les leurs. Dès que des écoles sérieuses s'ouvriront en Chine, nous y pourrons d'ailleurs faire entrer, avec notre langue et nos livres, la connaissance et le respect de notre nom.

La nécessité des réformes, au moins dans ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus général, est comprise par la Chine. L'esprit public a fait dans ce pays un grand pas vers un système plus libéral et plus sage. Le gouvernement actuel, succédant à deux règnes détestables, s'est annoncé par des actes réparateurs d'une haute portée. L'empereur Tsñ mö (Toung che), âgé de dix ans à peine, a pour tuteur le prince Kong, qui a dû apprendre devant Pékin à nous connaître, a depuis donné des gages à l'Europe et manifesté des vues assez sages. Si ce prince avait pu visiter l'Europe, si nos relations avec la Chine nous permettaient d'ici à quelques années de la faire voir au jeune empereur, nous serions mieux compris encore, et la Chine serait régénérée. Quant aux ambassades ordinaires, elles sont sans grande portée : l'Europe a trop de grandeur pour que des ambassadeurs, livrés pendant leur absence aux cabales de leurs ennemis et représentés d'avance comme gagnés par nos présents, osent avouer tout ce qu'ils ont vu à un maître soupçonneux, en face d'une cour malveillante et d'un peuple incrédule. Je ne sais ce que sont devenus les envoyés, non de l'empereur du Japon, mais seulement de son lieutenant militaire; je sais seulement que leur mission n'a point eu de résultats utiles (1). Quant à l'ambassade annamite, son chef, encore en route, était, d'après de récentes nouvelles, menacé du dernier supplice, et sa famille jetée dans les fers répondait de sa personne. Il a suffi que Pierre le Grand visitât l'Europe pour que la Russie devînt européenne. Les écoliers turcs,

(1) Je crois qu'il y a en ce moment, en Angleterre, les agents de deux princes japonais, rivaux du Siogoun, ennemis l'un de l'autre; ils sont venus s'armer en Europe pour se combattre. On annonce même des écoliers japonais : l'émulation des princes de cette nation peut amener quelque bien.

égyptiens et autres, envoyés à Paris ou à Londres, y ont appris peu de chose, et sont réduits à le cacher parmi les leurs, afin de ne pas être suspects.

La Chine a surtout besoin en ce moment d'un revenu plus élevé et d'une force armée plus effective. Je conseillerais d'abord à son gouvernement de reconnaître et d'étendre les institutions communales jadis puissantes, aujourd'hui seulement tolérées, bien que les délégués municipaux possèdent seuls la confiance du peuple, qui les nomme librement par voie d'acclamation : qu'il crée des conseils provinciaux, et que, rendant plus juste d'ailleurs la perception des deniers publics, il demande à la nation des contributions plus en rapport avec l'accroissement fatal de ses charges. j'ai la conviction qu'il ne les demandera pas en vain. Il m'a paru que le peuple était prêt à tous les sacrifices dès qu'il y avait la moindre apparence que ces sacrifices pussent être féconds. Chang-haï, Niñ-po (Ning-po), d'autres villes, doubleraient leurs impôts si nous devions consentir, à ce prix, à les gouverner comme à les défendre.

Les premières dépenses que l'État devrait faire pour assurer mieux sa police pourraient d'ailleurs être couvertes par la vente de certains priviléges, l'engagement temporaire des fermes du sel ou des revenus de la douane. Si, enfin, un emprunt était conclu par la Chine avec les grandes maisons européennes qui y sont établies, il aurait la garantie des revenus de la douane, perçus aujourd'hui par des Européens. Le taux très-élevé auquel il devrait être émis est normal dans le pays, et ne saurait créer un grand embarras à l'État.

La création d'une bonne armée est moins difficile qu'on ne le suppose. Les Chinois, comme tous les cultivateurs, peuvent être pliés à la discipline et fournir une bonne infanterie.

Il faut, dans les choses militaires, distinguer ce qui est essentiel de ce qui n'est qu'accident, routine ou fantaisie. Ce qu'il faudrait à la Chine, c'est l'estime rendue aux armes, la discipline fondée, quelques manœuvres très-simples, une bonne artillerie légère, une milice nombreuse et bien exercée, toujours prête à défendre ses foyers contre les pillards dont le succès fait des rebelles.

Le gouvernement chinois dispose aujourd'hui de plusieurs officiers européens aussi capables qu'honorablement connus dans leur pays. Des Français, des Anglais, des Américains, ont formé de petites troupes chinoises qui se sont déjà signalées par leur valeur, en même temps que par leur discipline et leur dévouement à leurs chefs. En outre de l'Américain Ward, deux officiers français ont déjà péri en servant la Chine : ce sont le capitaine d'artillerie Tardif de Moidrey et l'enseigne de vaisseau Lebrethon. Un lieutenant de vaisseau français, M. d'Aiguebelle, et un autre de nos officiers, M. Bonnefoy, commandent encore aujourd'hui une partie des contingents chinois.

Le gouvernement de Pékin a malheureusement conçu des Européens l'idée la plus fausse : il ne comprend pas à quel point il est précieux pour lui d'être, sous la garantie des puissances européennes, servi par des hommes revêtus dans leur pays d'un caractère officiel; il tient mal ses engagements, et quelquefois recourt à des subterfuges honteux. A la suite de démêlés dans lesquels le gouvernement chinois avait eu les premiers torts, l'Américain Burgevine passa aux rebelles. Il paraît même avoir eu l'intention d'engager pour eux deux mille étrangers, payés par mois à raison de 2000 francs pour les officiers et 400 francs pour les soldats. Burgevine a depuis abandonné les rebelles, et sera probablement banni à jamais de la Chine. Un officier anglais, le capitaine Conney, avait formé dans le nord un corps de trois mille Chinois qui, n'étant pas payé plus régulièrement que celui de Burgevine, s'est débandé tout récemment, et ravage le pays. Le major du génie Gordon, qui opère dans le Kyañ-nan, a sans cesse à se plaindre des autorités provinciales dont il dépend : lorsqu'il réclame la solde de ses troupes et parle de leur mécontentement, on lui répond que, si elles refusent de se battre, les officiers n'ont qu'à monter à l'assaut tout seuls; et quand il demande à engager quelques Européens, on lui offre de les engager pour un mois. Avec ses six régiments et l'aide des Franco-Chinois, non sans une perte de huit officiers, il a fait capituler Sû-tuey. Les impériaux ont méconnu la capitulation, et leurs excès ont provoqué une protestation unanime du corps consulaire.

Le capitaine de vaisseau Sherard Osborn, enfin, un des officiers les plus instruits et les plus distingués de la marine anglaise, avait, à la demande du gouvernement chinois, amené en Chine huit navires à vapeur montés par des marins choisis. D'après un contrat passé à Londres avec M. Lay, inspecteur général des douanes, et porteur des pleins pouvoirs du gouvernement impérial, le capitaine de vaisseau Osborn ne devait relever que de l'autorité centrale, dont les ordres lui eussent été transmis par M. Lay, chargé en même temps de lui payer pendant quatre ans et mensuellement, pour la flottille, 600000 francs environ, prélevés sur le revenu des douanes. Sans discuter, sans examiner même le traité signé par M. Lay, révoqué depuis de ses fonctions, le gouvernement chinois affecta de regarder la flottille comme devant être placée sous les ordres des gouverneurs locaux, qui déjà avaient excité les marins à la désertion en leur offrant une solde supérieure. Il voulait donc résilier le contrat en gardant les navires. Cette combinaison, peu loyale, était encore plus imprudente; elle eût entraîné l'emploi d'hommes sans aveu, qui eussent trahi l'empereur ou se fussent servis de ses navires pour exercer la piraterie et ruiner le commerce. Aussi, le capitaine de vaisseau Osborn ayant rejeté les propositions chinoises, fut-il décidé que les navires ne seraient point livrés, et seraient vendus en Europe ou dans l'Inde au compte du gouvernement chinois. On comprend que le gouvernement chinois ne voulût pas

laisser une trop grande part à l'initiative de deux étrangers; mais l'intervention des gouverneurs était loin d'être une garantie, et le commandant de la flottille, non plus que les officiers placés sous ses ordres, ne pouvaient accepter une combinaison qui pouvait en faire les instruments d'une répression sauvage, et même d'actes plus sauvages encore et entièrement étrangers à la répression de la rébellion (1).

Diverses défections, l'apparition en Chine de caractères douteux, l'occupation de la Cochinchine, ont pu causer au gouvernement chinois une certaine inquiétude, et rendre ses dispositions à notre égard plus défavorables qu'elles ne le semblaient d'abord. Il est permis de croire que le crédit du prince Kong n'est plus aussi grand; on assure que le conseil suprême subit aujourd'hui l'ascendant du vice-roi du Kyañ-nan, Tseñ-kwo-fan, ennemi des Européens; il est possible enfin, il me paraît même probable qu'une partie des hommes qui possèdent la confiance du gouvernement, sans être d'accord avec les rebelles, désirent la continuation de ce désordre, qui leur permet de taxer arbitrairement les uns et de piller les autres, sans même leur imposer l'obligation de payer leurs troupes. La misère publique est la source impure où se puise leur fortune; il faudrait une main vigoureuse pour fermer le gouffre, une enquête sévère et quelques supplices pour faire entendre aux défenseurs de l'ordre qu'il ne leur appartient point de le troubler eux-mêmes.

Pour accomplir les grandes réformes que nous attendons d'elle, la Chine a besoin d'être en paix; depuis quelques années, cependant, ses plus belles provinces sont la proie de quelques brigands.

En Europe, et même dans quelques ports chinois ouverts à l'Europe, les désordres de la Chine ont un moment passé pour une révolution politique, pour le soulèvement d'un peuple conquis, pour les luttes et le triomphe d'un dogme nouveau.

Nos révolutions politiques, cependant, ont un programme connu; sous quelques chefs qu'ils combattent, leurs soldats sont des citoyens qui s'agitent pour ce qu'ils croient être le bien de la cité, et pour grandes que soient leurs illusions, la conscience publique les excuse en raison de leur sincérité.

La nation chinoise ne connaît guère que la discussion des intérêts locaux. Pliée depuis des siècles à un joug qui n'est pas très-lourd, elle supporte les Mantchous comme des hôtes peu gênants et d'ailleurs peu nombreux; deux cents ans ont passé sur les souvenirs de la dernière dynastie, qui n'est plus représentée, même par un imposteur.

(1) Le plan de M. Lay et l'appui que lui a prêté le ministre de Sa Majesté Britannique à Pékin sont généralement attaqués par la presse anglaise, ce qui montre que le sentiment public, en Angleterre, est fortement opposé à tout acte qui pourrait ressembler à un protectorat et ménager une conquête. Je crois, du reste, qu'il y a quelque exagération et quelque malveillance dans ces attaques.

Les aspirations militaires manquent à la Chine, et le sentiment religieux n'y a pas non plus l'intensité redoutable qui enfante les martyrs ou même les persécuteurs. La Chine n'eût pas suivi le prophète des Arabes. Ses sectateurs y sont comme dépaysés; leur fanatisme y reste sans écho.

On ne s'étonnera donc point si j'avance que le peuple chinois, c'est-à-dire tout ce qui en Chine possède ou travaille, est étranger aux mouvements actuels.

Cultivant avec une patiente ardeur un sol fertile extrêmement divisé, les populations de la campagne paraissent heureuses; leurs mœurs sont patriarcales; leurs habitudes polies. Leurs demeures sont propres; on y trouve quelques livres et souvent de petites collections de vases ou de peintures d'une faible valeur, mais qui suffisent à des hommes modestes et font voir que leur simplicité n'exclut pas une certaine culture. Les populations rurales du Tmi-li (Tchi-li), du Hlan-tsañ (Chantoung), du Kyañ-nan (Kyang-nan), m'ont paru, au point de vue de l'aisance, être au moins égales, et au point de vue de l'instruction être assez supérieures à celles de l'Italie ou du Portugal au milieu desquelles j'ai pu vivre.

Dans quelques parties de la Chine méridionale, cependant, la vie n'est pas aussi facile. Sur un sol maigre et rocheux végète un peuple stupide et rude que sa misère rend turbulent et vagabond. Enfin, les villes si grandes, si corrompues de l'empire le plus peuplé de la terre, nourrissent une multitude d'êtres déclassés et vicieux, sans famille, sans asile, presque sans nom, mendiants ou bateleurs, coupeurs de bourses ou pirates; liés entre eux par la communauté de l'infamie et la solidarité du crime; groupés en sociétés secrètes, sortes d'assurances mutuelles du vol, du meurtre et du faux témoignage. Ces sociétés, quelle que soit leur devise ou leur bannière, ne sauraient s'élever à un caractère politique. Les magistrats, qui en tiennent toujours sous les verrous quelques représentants, les ont plus d'une fois soulevées contre nous. Tout prétexte leur est bon, même le nom des dynasties éteintes ou celui du christianisme que leur contact doit faire reculer avec horreur.

Proclamée il y a une quinzaine d'années par un intrigant du nom de Xañ tsö-syuen (Houng tse-syuen), qui avait exploité quelque temps des missionnaires crédules, la rébellion recruta d'abord dans le Kwañ-si quelques montagnards à demi sauvages; grossie dans la province de Canton par quelques milliers de pirates et de bandits, cette bande devint presque une armée. Son chef se transforma en empereur céleste, et quelques brigands subalternes furent proclamés par lui rois des quatre points cardinaux ou de quelques autres royaumes du même genre (1).

(1) L'histoire de Houng tseu-syuen et de la rébellion actuelle a été souvent racontée déjà; je n'y reviendrai pas ici. Je dois signaler seulement un travail de M. Th. Hamberg, missionnaire de la Société évangélique de

C'était peu d'être empereur, surtout de cette façon. Xsñ tsö-syuen le comprit, et se fit à peu près dieu. Espérant entraîner des missionnaires aussi ardents que peu éclairés, ou des agents européens sans rapports avec la Chine officielle, il inaugura une sorte de christianisme grossier et sacrilége, que ses complices, avides de débauche et d'opium, eurent la sagesse de ne pas prendre au sérieux.

Partout cependant les nouveaux sectaires renversaient et brisaient les idoles. Une foi ardente ne les entraînait pas, comme les premiers chrétiens, à cette intervention plus brutale que pieuse, dont l'Évangile a le droit de se passer; ils suivaient seulement le dicton des voleurs chinois, qui disent en leur grossier langage que les dieux ont le ventre gras parce que souvent on y a renfermé de l'or, de l'argent, des objets de prix; parce que les bonzes eux-mêmes y cachent quelquefois leur petit pécule. Les églises chrétiennes eurent leur tour. Un grand nombre de missionnaires catholiques et protestants furent massacrés. Il n'y eut pas trace d'une préférence. Du premier jour, les missionnaires catholiques avaient jugé les rebelles. Les protestants, un instant trompés, avaient reconnu bientôt leur erreur, et, mus par un sentiment élevé de leur honneur et de leur devoir, étaient revenus avec éclat sur un jugement précipité.

Que pouvait, d'ailleurs, gagner la religion du Christ à cette parodie honteuse de ses dogmes? Que pouvait gagner l'Europe politique ou marchande au triomphe d'une secte nouvelle essentiellement militante, pour peu qu'elle eût été sincère; au soulèvement religieux d'une race jusqu'ici paisible, tolérante, facile à dominer?

La rébellion chinoise est aujourd'hui bien connue, pleinement démasquée. Partout elle s'est montrée la même. La marine anglaise, désireuse de faire respecter le nouveau traité, a visité il y a deux ans Nankin, capitale des rebelles. Cette ville, si puissante jadis, si riche, si peuplée, longtemps capitale de l'empire, n'était plus, au dire des officiers qui avaient suivi l'amiral Hope, qu'un amas de ruines abandonnées. Vingt mille brigands y campaient, adonnés à tous les vices, servis par des femmes enlevées, des enfants volés qu'ils exerçaient au métier des armes, et quelques paysans réduits en esclavage. Leur chef, enrichi par le pillage, y trônait dans un palais délabré, entouré d'une centaine de femmes armées, ses concubines et sa garde. Ses ministres savaient à peine lire; tout, dans cette ville devenue un repaire, était hideux et repoussant. Bien d'autres villes célèbres, bien des districts populeux et fertiles, ont tour à tour été foulés par ces barbares. L'incendie et le massacre marchent à leur côté; les populations disparaissent à leur approche. Lors du sac et de l'incendie

Bâle, qui a paru dans le *Chinese and Japanese Repository*, et qui donne beaucoup de détails nouveaux sur le chef des rebelles et son entourage.

de Su-tuen, la Venise chinoise, j'ai vu moi-même arriver à Chang-haï plus de soixante mille infortunés, les uns offrant de boutique en boutique quelque lambeau misérable de leur fortune passée; les autres privés de tout, sans pain comme sans gîte; plusieurs frappés dans leurs affections les plus chères; quelques-uns acharnés à la recherche de leurs enfants disparus dans le désordre d'une fuite précipitée, perdus dans cette foule, ou noyés dans quelque canal, ou ravis par des malfaiteurs. Tous, mornes et désespérés, avaient en un seul jour franchi la dernière limite des misères humaines; entassés dans les cours des temples, remplissant toutes les rues, ils appelaient la mort, car aucune charité ne pouvait combler l'abîme de leur misère, et les magistrats effrayés de leur affluence se hâtaient de les éloigner de la ville pour les rejeter sur des campagnes ravagées et désertes. Récemment encore Chang-haï, entouré par les rebelles, a vu camper dans ses rues, sous ses murs, dans les plaines qui l'environnent, près de deux millions d'hommes dépouillés de tout. La faim en faisait périr plus de mille chaque jour; les jésuites, cependant, en avaient recueilli près de dix mille, et la charité chinoise elle-même luttait d'efforts et de sacrifices avec la charité chrétienne.

Comme les flammes d'un incendie abandonnent les cendres qu'elles ont faites pour se précipiter sur une proie nouvelle, la rébellion chinoise dévore tour à tour les villages et les villes, ne laissant derrière elle que des ruines et du sang; elle se déplace sans s'étendre, mais tout ce qu'elle touche est pour longtemps frappé de mort. Les champs restent abandonnés; les villes ne se relèvent pas; quelques heures d'orgie ont vu périr toutes leurs richesses, et ceux de leurs infortunés habitants qui par la fuite se sont dérobés au massacre, au déshonneur, à l'esclavage, errant par les chemins, mendiant leur vie et repoussés à cause de leur nombre, affamés, exaspérés, devenus incrédules à la justice de Dieu comme à celle des hommes, viennent grossir à leur tour les hordes qui les ont dépouillés. Ainsi le désordre engendre le désordre. On se demandera sans doute comment un fait pareil a pu se produire, comment il peut se perpétuer. Une seule chose l'explique : la faiblesse du gouvernement, la désorganisation militaire dans laquelle il a laissé le pays. Des conquérants ont cru dominer mieux un peuple désarmé. Le jour de la lutte est venu, les défenseurs n'étaient plus là. On a dû combattre des bandes désordonnées par d'autres bandes sans discipline. On s'est soutenu péniblement; on a perdu de riches provinces et recouvré des districts déserts. On a pu ne point périr, on n'a pas pu vaincre.

L'Europe moderne ne nous offre assurément aucun spectacle comparable à celui-là, mais nous en trouverions quelque image en remontant le cours de notre histoire. La Chine en est encore aux jours des Pastoureaux.

Presque tous les États de l'Europe, la Turquie même, ont souffert de pareilles

atteintes. La Chine ne les souffre pas pour la première fois, et l'on ne saurait y voir un signe de décrépitude, puisque les États les plus jeunes en ont souvent offert le spectacle, mais seulement un des traits par lesquels se distingue souvent, bien qu'à des degrés divers, une des périodes de la vie des peuples, une des phases de leur développement, période que tous les peuples, il est vrai, n'arrivent pas à franchir, et dans laquelle les Chinois ont trop longtemps demeuré.

En Europe et ailleurs, ces désordres autorisés par la faiblesse de l'État n'ont cependant jamais triomphé d'une société dont l'instinct et la nature les repoussait. Il en sera de même en Chine.

Ce pays n'est point tombé assez bas pour accepter le joug d'aventuriers pareils. Une nation lettrée repoussera toujours des maîtres ignares et grossiers; les gens du midi ne vaincront pas ceux du nord; jamais, enfin, une révolution n'a triomphé que dans la capitale de l'empire : et cette capitale, environnée de vastes plaines, que garderont au besoin les cavaliers de la moitié de l'Asie, paraît inaccessible aux rebelles.

Ceux qui défendaient en Europe les rebelles représentaient leur triomphe comme prochain et voyaient déjà Xʁñ tsö-syuen maître de toute la Chine pacifiée, libre, heureuse. Ce ne pouvait être là qu'un rêve. Les dynasties ne se fondent point ainsi: leur changement n'a lieu qu'après de longues guerres. La dynastie actuelle a dû lutter longtemps contre la résistance acharnée de plusieurs de ses provinces, et lors de la chute des Tañ (Tang), on vit cinq dynasties plus anciennes reparaître tour à tour sur la scène, pendant un demi-siècle, avant que la dynastie des Sʁñ (Soung) parvînt à s'établir d'une façon durable sur une portion limitée de l'empire.

La rébellion vient de perdre Sʁ-tmeʁ (Sou-tcheou); bientôt, sans doute, elle perdra Xañ-tmeʁ (Hang-tcheou) et Nankin. En même temps qu'elle on verra finir des soulèvements dont l'origine est moins vile et toute différente : je veux parler des insurrections musulmanes, mal comprimées, sans cesse renaissantes, que des mesures maladroites ont provoquées, qui même n'étaient que trop justifiées dans la province de Yun-nan par les criminelles menées d'un gouverneur général qui rêvait le massacre des musulmans, et que les musulmans n'ont fait que devancer.

Sans doute il est impossible qu'il n'y ait pas de temps à autre quelques émeutes dans un empire aussi vaste que la Chine. Mais ces émeutes, toutes locales et dirigées presque toujours contre quelque agent secondaire, ne menacent point le souverain, dont la prudence peut les prévenir, dont la parole suffit à les calmer, et auquel la modération sera d'autant plus naturelle et plus facile qu'étant plus fort il sera moins incertain de la victoire.

Le gouvernement chinois ne m'ayant pas comblé de bienfaits, et les rebelles ne m'ayant fait aucun mal, j'espère que mon appréciation passera pour impartiale. Je

pense que nous devons écarter les rebelles des ports où se fait avec l'Europe un grand commerce. Je pense que nous pouvons offrir au gouvernement, parce que c'est un gouvernement, et que le maintien de l'ordre public nous est avantageux, nos conseils et nos instructions : il serait dangereux d'aller plus loin. Mais ce qui serait plus dangereux encore, plus inexcusable, ce serait de prêter aux rebelles un appui quelconque ou même d'entrer avec eux en quelque relation que ce soit. Le missionnaire américain Roberts, et plus tard Burgevine, en ont fait le portrait le plus séduisant : tous deux se sont soustraits par la fuite aux tendresses de ces singuliers amis. On assure qu'ils sont pleins d'admiration pour Napoléon III, désireux de se faire catholiques, d'ouvrir les ports, d'encourager le commerce : n'ajoutons foi ni à ce qu'ils disent, ni à ce qu'on leur fait dire; leurs intérêts ne sont pas les nôtres, et leur admiration est indigne de nous.

Nous ne saurions désirer, d'ailleurs, quels que fussent leurs succès, un partage de l'empire. L'empire, tel qu'il est, n'est ni trop riche ni trop fort; il est l'œuvre des siècles et en a traversé plusieurs; il a trouvé ses vraies limites : toutes les fois qu'il s'est divisé, la guerre est sortie de cette division et n'a cessé que par la reconstitution de l'empire unique qui constitue l'état normal et stable de cette partie du monde. Rien ne paraît plus facile à l'esprit qu'un tel partage : il serait facile de former sur le littoral seul deux ou trois grands États dont chacun aurait de 120 à 200 millions de revenu et qui pourraient prendre les noms, consacrés par l'histoire, de Wey, de Wu et de Yué; mais à quoi cela nous servirait-il? Craint-on que la Chine, parce qu'elle aura reçu de nous quelques leçons fécondes d'administration et de guerre, ne devienne assez forte pour nous repousser, sans devenir assez sage pour comprendre qu'elle y perdrait elle-même plus que nous? Qu'on se rassure à cet égard : la Turquie, plus militaire d'habitudes et d'instinct, reçoit depuis cent ans nos leçons, et l'on sait à quel point elle est peu redoutable à ses voisins. Le Japon, en raison de sa constitution féodale, source constante de luttes, est en proie à une émulation militaire qui doit faire prévoir des progrès plus rapides; mais il y a ce fait remarquable, manifeste dans le passé, obscur pendant longtemps, entrevu de nouveau aujourd'hui, que les princes japonais veulent tous notre commerce; que quelques-uns en rêvent le monopole, et que c'est parce que le Siogoun en profitait seul, ou à peu près seul, qu'ils se liguent contre lui et nous combattent pour le perdre.

L'Europe a déjà ses pénates en Chine et dans toute l'Asie. Quand divers peuples se rencontrèrent sur les débris de l'empire romain, chacun d'eux garda ses lois. Avec plus de raison, nous gardons en Asie les nôtres; nous ne saurions subir le gouvernement des Barbares, ni nous soumettre à ce qu'ils nomment la justice : nous avons donc exigé le privilége d'avoir nos magistrats et de n'en point connaître d'autres;

et bien que ce privilége puisse paraître, à ceux qui ne connaissent point l'Asie, contraire à l'égalité ou attentatoire à des souverainetés étrangères, il n'existe rien de plus juste, ni rien de moins dangereux pour l'indépendance des États asiatiques, qui ne perdent ainsi que l'occasion de fautes journalières à la responsabilité desquelles ils succomberaient.

Il est d'ailleurs facile de voir que ce privilége est tout ce qu'il nous faut. Du moment qu'à travers l'immensité de l'empire chinois nous retrouvons notre cité, qu'avons-nous besoin de saisir des îles ou de nous faire concéder des plages que le reste de l'Europe viendra nous disputer demain? Il est regrettable que des établissements de cette nature existent déjà; il n'en faut pas augmenter le nombre, et rien ne serait plus à désirer qu'une décision des grandes puissances plaçant l'intégrité des territoires chinois et japonais sous leur commune protection.

L'occupation de la Chine par une puissance européenne serait le signal d'un grand désordre dans le monde. Comme cette puissance ne serait pas nous, nous ne saurions y rien gagner. Cette puissance y gagnerait-elle quelque chose? Je ne le crois pas; mais l'ambition est parfois aveugle, et il n'est pas de folie que les peuples, comme les hommes, ne puissent entreprendre quand elle amuse leur vanité.

Deux puissances sont à craindre : la Russie, l'Angleterre. La Russie a récemment encore étendu ses frontières du côté de la Chine; elle colonise les rives de l'Amour, elle peuple peu à peu la Sibérie. Je crois, toutefois, que d'ici à longtemps elle ne doit pas désirer l'acquisition de nouveaux territoires.

Maîtresse de peuplades asiatiques presque sans nombre, à peine soumises, et dont l'agitation serait redoutable, elle est en quelque chose solidaire de la Chine : la paix et la prospérité de cet empire sont nécessaires au progrès comme à la paix de ses possessions orientales. Ébranler cet équilibre serait une aventure mongole dans laquelle la Russie ne doit pas se jeter.

Le peuple anglais est rassasié de conquêtes; il sait ce qu'elles coûtent et ce qu'elles rapportent : il sait que Chang-haï, qui lui coûte seulement l'entretien d'un consul, fait avec l'Europe, et surtout avec lui, un commerce quatre fois, cinq fois peut-être plus considérable que celui que fait la France avec l'Algérie, qui lui coûte si cher.

Il sait que la Chine ne lui refuse ni le thé, ni la soie, ni le coton; qu'elle ne repousse ni les cotonnades, ni l'opium; que s'il prenait possession du pays, ni le thé, ni la soie ne seraient moins chers; ni les cotonnades, ni l'opium ne se vendraient mieux. Il sait qu'il dépenserait un demi-milliard de francs, un milliard peut-être, à des guerres dont l'objet principal serait la fortune militaire de quelques officiers, à des conquêtes, à des annexions dont le seul résultat serait de fournir des places à quelques cadets dont la pauvreté compromettante pèse sur l'aristocratie.

Il n'est donc pas à croire que le peuple anglais, conduit d'ailleurs par des hommes sages, se laisse entraîner à la conquête de la Chine. Ce qui doit encore nous inspirer une certaine confiance dans l'avenir, c'est, d'une part, l'attitude loyale et digne de la Russie pendant la dernière guerre; de l'autre, la conduite de l'Angleterre, qui, ayant devancé et servi en Chine toute l'Europe, n'a jamais affiché la prétention d'y rester seule. Nous n'avons point de conjurations à redouter d'un État libre; l'opinion publique s'y manifeste avec trop de bruit pour qu'on ne sache d'avance tout ce qu'il prépare. Ce ne sont pas les États libres, mais les États despotiques qui contraignent l'Europe à rester en armes et la frappent ainsi d'une amende annuelle de plusieurs centaines de millions.

On peut ajouter que la Russie et l'Angleterre doivent comprendre que celle d'entre elles qui entrerait en Chine avec l'intention d'y rester ne tarderait pas à voir paraître l'autre, à nous voir paraître nous-mêmes, à voir accourir la grande république américaine jetant dans la balance une puissance militaire et maritime récente, mais redoutable; et pour riches que soient la Russie et l'Angleterre, elles ne le sont pas assez pour jouer à la grande guerre si loin de leurs capitales : elles ne seraient pas assez folles non plus, en face de tant d'adversaires, pour confier la garde de la Chine à des auxiliaires asiatiques.

Le monde, d'ailleurs, a des lois que l'ignorance et la présomption ne peuvent changer. La race humaine s'étend sur toute la terre; chacune de ses fractions a cependant des frontières tracées par la nature même; chacune de ses familles vit et se perpétue au sein d'un climat particulier pour lequel elle est faite. Ces climats sont la résultante d'éléments nombreux, encore mal définis; l'inégale quantité de chaleur reçue dans une année est, de tous leurs traits, le plus facile à saisir. Je ne chercherai point à marquer leurs contours, à nettement accuser ce qui, pour être vrai, veut encore rester vague; je dirai seulement qu'on pourrait reconnaître cinq climats entre les pôles glacés et le voisinage ardent de l'équateur.

Quand une famille humaine fonde, à ses antipodes thermaux, de nouvelles demeures, bien qu'elle ait franchi de vastes espaces, elle n'a que peu changé les conditions de sa patrie : elle vit et se perpétue à peu près comme avant. Quand elle passe de son climat natif à l'un des climats qui le bordent, elle s'affaiblit, souffre, et plus ou moins se modifie. Quand enfin elle tente de s'établir, au delà de ce climat limitrophe, dans une région plus chaude encore ou plus froide, elle végète, décroît et bientôt disparaît.

Les nations ne se perpétuent donc pas sur tous les champs où leurs migrations les conduisent. Les individus mêmes que la conquête entraîne au delà de leurs climats subissent l'implacable loi de la nature, et si quelques-uns, dans le nombre, y dérobent

l'éphémère durée de leur vie, presque tous, éprouvés dès la première heure et de jour en jour plus menacés, sont, par une pente précipitée, entraînés vers la mort.

Ainsi l'Amérique du Nord, la Tasmanie, une partie de l'Australie, de la Plata, du Chili, sont devenues de nouvelles Europes; mais, au sud comme au nord de l'équateur, on a vu l'homme de notre race arrêter ses progrès, refuser son labeur et perdre sa puissance en franchissant cette courbe capricieuse au delà de laquelle la neige de nos hivers ne vient plus blanchir le sol.

Ainsi de la Louisiane et du Texas, du Pérou, malgré ses montagnes; ainsi surtout en est-il du Brésil, où l'Européen mélangé dégénère et s'efface, et du Mexique, qu'une race abâtardie ne défendra pas longtemps contre des dominateurs venus des bords de l'Ohio.

On a trouvé que là où l'Européen, incapable de grands efforts, ne maintient qu'avec peine sa vie, le péril croissait pour lui chaque jour, de telle sorte que, dans l'Inde, la proportion des décès est d'autant moindre que les garnisons sont plus courtes; il y a bénéfice pour l'Angleterre à n'y laisser ses régiments que trois ans au lieu de huit.

De ce que je viens de dire ressortent quelques règles que je n'exposerais pas à Londres ou à New-York, mais que je dois exposer à Paris, car on paraît ne pas y savoir encore que l'Algérie n'a ni le climat sous lequel nous travaillons, ni celui qui produit les épices; car nous appelons des bras français à la Nouvelle-Calédonie, en Cochinchine même peut-être, et nous envoyons à la Guyane nos condamnés, sans nous douter que ce pays ne permet point à ceux que son climat laisse vivre de se réformer par le travail.

Considérées au point de vue de leur conquête ou de leur domination par le peuple européen, les diverses contrées du monde appartiendront à deux classes distinctes :

La première comprendra les pays de même climat que l'Europe; et pour peu que ces pays soient vides d'habitants ou peuplés seulement de sauvages et de chasseurs, ils appartiennent à nos charrues.

Dans la seconde, je rangerai toutes les contrées dont le climat exclut notre race. Nous ne nous y pouvons montrer que comme individus, comme maîtres, comme soldats ou comme marchands. Nous y conservons notre place, non par la succession de familles implantées, mais par le perpétuel renouvellement de ceux qui nous servent et nous représentent, que ce soient des magistrats gouvernant en notre nom, des planteurs servis par des bras mercenaires, ou des marchands formés en république.

Les colonies, c'est-à-dire les pays où l'Européen peut avec profit porter ses bras, doivent être ou rapidement devenir indépendantes, puisque les citoyens qui les peuplent, égaux à ceux de l'Europe, ne sauraient devenir leurs sujets, et que la distance

à laquelle ils vivent s'oppose à ce que leurs intérêts et leurs vues soient pareils. Comme, de plus, ces citoyens sont des ouvriers, des cultivateurs, qu'ils n'ont point d'esclaves ou de sujets, leur république est une démocratie. Cette démocratie repousse d'ailleurs la compétition d'une race subalterne. Ainsi le nègre est traité presque en ennemi par les Irlandais de New-York; les assemblées australiennes rejettent l'immigration chinoise; et si, en ce moment, elles paraissent fléchir, je ne crois pas que ce soit pour longtemps.

Les contrées déjà peuplées par une race inférieure et nombreuse, non plus que celles où l'Européen incapable de travail manuel doit introduire des esclaves ou des mercenaires, ne sauraient se gouverner par les mêmes principes : c'est le despotisme qui les régit, quand, soumises aux puissances d'Europe, elles en reçoivent leurs magistrats (1). La république y peut fleurir quand il n'y a point de maître lointain; mais, de toute façon et toujours, la constitution de l'État est aristocratique, puisque deux classes d'hommes sont en regard : les uns blancs et civilisés, conquérants et citoyens; les autres bronzés et barbares, conquis et sujets, engagés quelquefois ou esclaves.

Ces républiques aristocratiques ont des formes diverses : il y a la forme marchande de la république carthaginoise, la forme industrielle des États aujourd'hui confédérés, la forme religieuse de la république ou de la théocratie du Paraguay, la forme militaire, enfin, plus étendue et plus puissante que la forme marchande, et dont le

(1) Le régime militaire n'est pas le vice, mais la condition nécessaire de l'Algérie peuplée de musulmans respectueux, mais inconciliables, émus par toutes nos guerres, et, comme l'Inde et le Caucase, inspirés par la Mecque. Ce régime est l'absence de la vie; le régime civil serait la mort. Il y avait nécessité, peut-être, de prendre Alger, nid de pirates, et de l'occuper ensuite, afin que d'autres ne se logeassent pas à nos portes. En était-il de même de la Cochinchine, cette Algérie lointaine, ce Mexique perpétuel?

Je ne doute point que la Cochinchine ne nous offre tous ces éléments de puissance et de prospérité qu'on nous a si longtemps montrés en Algérie, et qui me paraissent ne manquer nulle part. Le climat en est sans doute aussi sain que peut l'être celui d'une vaste rizière, aux embouchures d'un grand fleuve, et près de l'équateur. C'est aux bouches du Gange, 260 lieues plus au nord, que naît le choléra; c'est aux bouches du Mississipi, 400 lieues plus au nord, que naît la fièvre jaune. On dit la population redoutable : je veux bien qu'elle ne le soit pas; mais notre agression menace toute la Péninsule; le christianisme appuyé s'y trouve compromis; des imprudents connaissent peut-être un prétendant légitime, prêt à accepter notre appui pour faire le bonheur de ses peuples. Nos traités, en tout cas, ne paraissent pas bien solides. Il faudra nous étendre, comme en Algérie, comme les Anglais dans l'Inde, jusqu'à ce que la terre manque sous nos pieds. Nous aurons comme seule garantie, si loin de notre contrôle, la prudence et la modération d'agents dont l'avancement dépendra de la guerre, et le traitement de l'extension de nos limites.

Y serons-nous très-forts, séparés de la France par des détroits et par la flotte anglaise, double de la nôtre, appuyée sur l'Inde et l'Australie?

On dira que nous avons dans l'extrême Orient des intérêts sérieux; que nous y devons défendre nos traités soit contre la folie, soit contre la faiblesse de gouvernements barbares; que l'expédition de 1860 est trop coû-

monde a vu les deux types principaux dans l'ordre de Malte et dans les mameluks d'Égypte, auxquels ressemblaient un peu les janissaires d'Alger.

L'ordre de Malte, célibataire, se recrutait constamment dans toute l'Europe : il était international ; il était une nation. Moins exclusivement catholique, il eût offert une solution facile du problème turc, du problème égyptien, de quelques autres problèmes encore.

Les mameluks d'Égypte, mariés dans un pays où notre race dégénère rapidement, laissaient non à leurs fils, mais à d'autres enfants, sortis comme eux du Caucase, un héritage gagné par le sabre, et que le sabre devait défendre. Cette constitution paraît bizarre : elle était fondée sur la nature des choses et nécessaire, puisqu'elle a duré, puisque dans le même pays elle s'est reproduite, puisqu'elle s'est montrée sur d'autres points du globe.

Le jour peut venir où, le recrutement européen cessant, le pouvoir passe aux mains d'enfants élevés avec peine dans la mollesse de l'Asie, ou d'enfants d'un sang moins pur, dont le front porte le double stigmate de l'oppresseur étranger et de l'esclave indigène : ce jour-là, le régime aristocratique n'a plus de raison d'être, bientôt il n'a plus d'existence ; et comme il était le lien de tout l'édifice, la société se dissout.

S'il s'agissait de remplacer par un ou plusieurs gouvernements d'origine européenne le gouvernement de la Chine, on devrait considérer deux points :

Le premier, que si la Chine était partagée entre deux puissances ou deux souverainetés, par exemple, dont l'une occuperait le nord et l'autre le midi, ces deux éta-

teuse pour être aisément renouvelée ; qu'il nous faut près de la Chine un port pour le ravitaillement, la réparation de nos flottes, leur refuge en temps de guerre, un point où nous puissions concentrer les forces militaires dont nos agents peuvent avoir à réclamer le concours. J'en serai facilement d'accord, mais je poserai ces principes.

Le territoire occupé doit être nettement défini et limité par la nature. Ce doit être une île, et il est préférable que cette île ne soit ni très-étendue, ni très-peuplée. Ce principe a pour lui l'autorité de M. Guizot, qui l'a développé à la tribune française.

Cette île doit être assez également rapprochée des points qu'il s'agit de surveiller, dans le cas actuel, de la Chine et surtout de l'embouchure du Pei-xo, du Japon, des établissements russes et de Hong-kong.

On doit, les autres conditions étant à peu près égales, préférer le climat qui s'éloignera le moins du nôtre. A une mortalité moindre répondront toujours une efficacité plus réelle de nos troupes et une diminution notable de nos dépenses.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître que de telles îles ne manquent point, et nos rapports avec le Japon, par exemple, ressemblent assez à la guerre pour justifier l'occupation d'une de ces fractions sans nombre en lesquelles le Japon se divise. L'Angleterre et la France ont tenu Chusan, et, au point de vue militaire, peuvent éprouver quelques regrets de ne l'avoir point gardée. Les Américains se sont fort occupés du petit archipel de Lycou-kycou, voisin du Japon, voisin de la Chine, et placé sur la route qui joint San-Francisco et Chang-hai. Pour moi, je ne désigne aucun point, parce qu'il est des conditions que la marine seule est à même d'apprécier, et en dehors desquelles il n'est pas d'établissement possible.

blissements seraient, en raison de leurs différentes conditions de climat, destinés à devenir, en moins d'un siècle, aussi inégaux que les États-Unis et le Mexique. L'existence de l'un d'eux, au moins, ne pouvant être soutenue que par des moyens artificiels, serait constamment en péril, et dans toute lutte l'avantage resterait au nord.

Le second; qu'en présence d'un peuple déjà nombreux, et que nous ne saurions conduire qu'à la condition de rester une caste seulement juxtaposée, deux formes de gouvernement seulement sont possibles :

1° Le despotisme, ayant en Europe ses racines, essentiellement stérile, naturellement militaire et ruineux;

2° La république marchande, reconnue par l'Europe en échange de certaines concessions, neutre, aristocratique, éclairée, plus sage que le despotisme, exposée toutefois à quelques entraînements: car on ne saurait oublier que c'est une république de cette espèce qui, dans le passé, conquit l'Espagne et menaça Rome; que c'est un gouvernement à peu près du même genre qui, presque de nos jours, a, village par village et royaume par royaume, annexé toute l'Inde.

De grands établissements furent jadis fondés par de grandes compagnies : Calcutta, la ville des palais; Batavia, digne de porter le nom d'un grand peuple, en feront foi dans l'histoire. Ces colonies ont été plus prospères que si des rois se fussent donné la peine de les gouverner de loin : peut-être, cependant, eussent-elles été plus prospères encore si leur politique se fût montrée moins exclusive. Les progrès de la compagnie anglaise furent extrêmement lents dans l'Inde et furent lents partout. On assure que dix seulement des maisons établies en Chine font ensemble vingt-deux fois plus d'affaires que cette compagnie n'en faisait dans le même pays après soixante-dix ans de relations établies. Sur un autre point du globe meurt une autre société, celle de la baie d'Hudson, que les fourrures de l'Amérique du Nord endormirent longtemps dans une opulente mollesse. Ses immenses territoires étaient fermés au genre humain comme un autre Japon. A peine la compagnie achève-t-elle d'en sortir, et des regards plus jeunes commencent-ils à s'y promener, que des métaux précieux s'y découvrent : l'avare compagnie les avait jusque-là gardés sans les voir. Le monopole eut sans doute, dans le passé, sa raison d'être; il ne l'aurait plus aujourd'hui, et la fondation d'une grande compagnie ne résoudrait pas mieux le problème chinois que l'annexion de la Chine aux possessions anglaises ou russes.

Si les lois européennes doivent fleurir quelque jour en Chine, ce ne sera, je l'espère, que dans des cités républicaines abritées sous des pavillons nouveaux, indifférentes à nos querelles, également ouvertes à nos navires. Ces villes si rapidement élevées, si rapidement peuplées, si rapidement enrichies, dont j'ai parlé plus haut,

seront ces républiques ou les capitales de ces républiques essentiellement marchandes. En dehors du revenu de leurs douanes, qui appartiennent à l'empire, portent sur son commerce, et dont elles ne sauraient, en se détachant de la Chine, se réserver qu'une faible partie, elles ont déjà des revenus municipaux d'une certaine importance. Celui de Hong-kong, par exemple, est de trois millions. Ces revenus augmentent sans cesse et pourraient facilement être portés au chiffre jugé nécessaire à l'entretien d'un gouvernement et à celui d'une force publique suffisante. On voit que pour faire de Hong-kong, de Chang-haï et d'autres villes encore autant de républiques, il suffirait de déclarer que leur conseil municipal est un gouvernement. De si petits États, protégés par la reconnaissance de toutes les nations les plus fortes, le seraient encore longtemps par leur faiblesse; ils n'auraient point ces folles convoitises qu'un agent ambitieux instille par lettres à un ministre ignorant. Ménagers de leurs propres deniers, leurs magistrats ne rêveraient point de conquêtes et ne se flatteraient point d'apprendre la guerre auprès d'ennemis qui ne la savent pas. De longtemps au moins ils ne gêneraient pas plus la Chine que ses villes libres ne gênaient l'Allemagne.

Ainsi, par un trait de plume, Tyr, Carthage, Marseille, Venise, renaîtraient plus grandes à l'autre extrémité de notre vieux monde. Cela se ferait probablement sans guerre, sans qu'aucun peuple européen en souffrît le moindre préjudice. Je ne crois point toutefois, si ces transformations doivent s'accomplir, qu'il soit sage d'en hâter le moment. Tant que conduits, au besoin, par nos conseils, éclairés d'un reflet de nos lumières, les Asiatiques sauront se gouverner eux-mêmes, il sera plus juste et plus prudent de rester leurs hôtes que de devenir leurs maîtres. Les grandes cités européennes de la Chine sont déjà libres et neutres; ni nous ni elles-mêmes ne saurions gagner beaucoup à ce que Hong-kong cessât d'être anglais et Chang-haï d'être chinois.

Soyons, au contraire, ardents conservateurs. Contenons cette invasion trop soudaine et trop précipitée de l'Europe; tâchons de la retenir assez pour que la Chine ait le temps de se relever un peu, ne soit pas débordée, ne devienne pas le théâtre d'une lutte européenne, ou la proie de flibustiers ravageant le pays et ruinant notre commerce sous le fallacieux prétexte de se combattre.

On a dit et répété que la protection des missions catholiques était en Chine notre principal objet : sur ce point il est bon de s'expliquer. Nous devons, en Chine comme partout, un éclatant hommage à la majesté du Christ, à la sainteté du culte de nos pères; mais le Christ a refusé l'épée même de saint Pierre; ni lui ni ses disciples n'eurent besoin du secours des potentats de ce monde qui n'était pas le leur. Livrés à eux-mêmes, Matthieu Ricci et quelques autres jésuites donnèrent à Jésus-Christ des milliers de Chinois : les persécutions n'en ont pas réduit le nombre; nos

démonstrations ne l'ont pas augmenté ; les missions sont ce qu'elles étaient il y a cent ans. Le nouvel apôtre, François-Xavier, patriarche des Indes, avait été débarqué au Japon avec une pompe bien au-dessous de la grandeur de son âme ; une nuit il disparut du palais où on l'avait mis : on le retrouva dans un carrefour, prêchant les pauvres et vêtu de leur livrée. Plus tard le même pays, couvert de chrétientés, vit d'autres missionnaires poursuivre une autre gloire et s'appuyer de l'étranger : la croix fut brisée, les chrétientés disparurent, l'Europe fut bannie du Japon. Ce grand exemple s'est renouvelé souvent, et la réaction de l'Europe n'a servi qu'à lui infliger des guerres sanglantes, des dépenses stériles, et l'occupation de quelque cimetière (1).

Sans doute, il paraît glorieux de couvrir la croix d'un drapeau ; sans doute, il paraît habile de se donner en même temps, dans la milice de cette croix, des agents sans salaire, faciles à désavouer (2).

Catholicisme, cependant, veut dire universel. Ceux qui portent au loin la croix ont pour nation l'Église, c'est-à-dire la communion de ceux qui croient et qui prient. S'ils ont une patrie en ce monde, cette patrie est la terre que leurs sueurs et leur sang conquièrent à Jésus-Christ. Quand les jésuites, modèle des autres missionnaires, abordent à ces rivages lointains, ce n'est point avec la pensée du retour : sans doute, ils n'ont point oublié ; sans doute, ils aiment encore les champs de leur enfance, les parents qui les ont élevés, la mère qui les a nourris ; mais ils ont quitté tout cela,

(1) Le *Moniteur de la flotte* nous apprend que dans un journal officiel, publié en chinois à Saïgon, il a paru une série d'articles attaquant les superstitions locales, et, entre autres, le culte des ancêtres. Il me semble que le gouvernement devrait montrer plus de réserve, et ne pas engager lui-même une discussion qui a fait jadis expulser de Chine les missionnaires. Nous n'engagerions pas une discussion pareille à Alger ; nous avons, sans que cela fût bien nécessaire, ouvert une mosquée à Paris ; les Anglais ont hésité longtemps à supprimer dans l'Inde des sacrifices humains, et l'armée indigène s'est soulevée contre eux sur la seule allégation que le papier de ses cartouches était enduit de graisse de porc. Il faut rétablir l'inquisition ou s'arrêter ; car je pense que s'il existait des journaux cochinchinois, on ne leur permettrait pas de répondre au journal officiel, comme les Parsis de l'Inde répondent aux missionnaires anglais. Nous avons vu, en Chine, des missionnaires protestants français qui distribuaient à nos soldats de petits traités. On pouvait leur interdire la fréquentation du camp, mais non celle des rues. Supposons qu'ils cherchent à perdre leur temps avec les Cochinchinois d'une manière aussi peu dangereuse, les en empêcherons-nous ? En aurons-nous le droit ? Je ne porte aucun intérêt à ces missionnaires, mais j'en porte beaucoup aux principes qui dominent cette petite question, et j'espère que personne ne pensera qu'il y ait deux manières de la résoudre, l'une pour la France, l'autre pour ses colonies. La Turquie entretient, au cap de Bonne-Espérance, une sorte d'évêque musulman dont les ouailles n'entendent guère que l'anglais ou le hollandais ; l'Angleterre ne s'en offense pas, bien qu'elle ait dans ce pays des évêques et des églises.

(2) « Je les enverrai prendre des renseignements sur l'état du pays. Leur robe sert à couvrir des desseins » politiques et commerciaux..... Ils coûtent peu..... Ils ne peuvent compromettre le gouvernement. » (Opinions de Napoléon recueillies par un membre de son conseil d'État ; Firmin Didot, 1833.)

comme les apôtres, pour instruire et sauver des peuples lointains; et quelque inhospitaliers, quelque ingrats que soient ces peuples, les missionnaires se souviennent qu'ils ne sont point venus pour les espionner ou les vendre. Sans doute, nous devons protéger les missionnaires comme citoyens français, ou comme sujets d'un État ami ou allié du nôtre, quand, en cette qualité, ils se réclament de nous; sans doute, nous devons intervenir quand d'odieux attentats soulèvent notre juste indignation; nous devons intervenir surtout quand les missionnaires ne souffrent que parce que nous les avons, par quelque démonstration intempestive et bruyante, rendus suspects et odieux; mais il ne faut pas nous engager trop avant dans une voie pleine de périls pour la religion et pour nous-mêmes.

Il faut aborder avec une extrême prudence la solution de questions délicates, telles que la revendication par les divers ordres actuellement établis en Chine des édifices et terrains confisqués jadis à l'un d'entre eux. L'obscurité des droits, l'inquiétude des intérêts menacés, nous ont fait reculer devant une tâche analogue au Mexique, et nous ont contraints, en France, à recourir à des transactions. Nous devons donc, en Chine, montrer une sage modération, et ne rien exiger qui ne soit sûrement dû.

A côté de cette cause passagère de désaccord, il en est une plus ancienne et plus durable. A mesure que le lien politique s'affaiblissait, le peuple chinois en venait à se grouper de lui-même, suivant certaines affinités de profession ou de provenance, en petites communautés régies et représentées auprès des magistrats par un de leurs membres. Il était naturel que les chrétiens, séparés par certaines répugnances du reste de la nation, s'unissent les uns aux autres, reçussent la direction, invoquassent l'appui de leurs pasteurs; il était naturel encore que ces pasteurs cherchassent à les protéger contre des magistrats cupides et cruels. Mais ici de grandes difficultés surgissent, qui ne peuvent être résolues qu'à force de tact, et par des hommes animés d'un grand esprit de justice et de conciliation.

Les sociétés dont j'ai parlé, en effet, ne sont que tolérées. Le christianisme a été longtemps, par ignorance plutôt qu'à dessein, confondu avec les sociétés secrètes, celle du Nénufar, par exemple, sous les Miñ d'abord, et ensuite sous les Tsiñ, car le Nénufar, suspect aux Miñ, passait, après leur chute, pour l'instrument de leur parti. Enfin, les missionnaires sont étrangers, moins humbles, moins dociles que les Chinois; les chrétiens leur parlent à genoux, comme à leurs magistrats; Européens, ils ne peuvent traiter avec ces magistrats que sur le pied d'une certaine égalité que les autres repoussent. De là de fréquents conflits, de fréquentes réclamations et de fréquents abus de pouvoir.

Si nous devons protéger les missions, il serait donc nécessaire de veiller d'abord à ce qu'elles ne fussent confiées qu'à des hommes prudents. Le livre de M. Huc sur

la Chine n'est que trop instructif. Tandis que M. Huc était banni, d'autres étaient tolérés. Ceux de Tmsñ-kiñ (Tchoung-king), dans le Ssö-tmuen, visités par le capitaine Blakiston, ne se plaignaient point et déclaraient que, bien qu'il y eût quelques gouverneurs malveillants, on pouvait affirmer qu'en général les mandarins étaient indifférents aux idées religieuses que le peuple pouvait avoir. On ne les persécutait nullement; mais l'apparition de la petite expédition anglaise ameuta la population et faillit amener le sac de leur maison, dans laquelle les Anglais avaient accepté à dîner.

Le capitaine Blakiston, qui probablement est protestant, n'a pu s'empêcher d'être ému par l'abnégation de ces prêtres respectables, et demande à ses lecteurs « si des » hommes pareils ne doivent pas être appelés vraiment des missionnaires. »

Ce sont de vrais missionnaires aussi, que ces jésuites du Kyañ-nan que notre armée put juger de près. Plusieurs sortaient de familles distinguées et riches; leur rude apostolat en a moissonné neuf au moins, sur une trentaine, dans le cours de l'année qui vient de finir. Trois frères italiens d'une grande naissance ont, à quelques mois l'un de l'autre, trouvé là leurs tombeaux, et nous qui visitions la Chine il y a si peu de temps ne connaissons plus parmi ces prêtres que des morts.

Ce n'est point à de tels hommes que nous pouvons demander soit de surveiller, soit d'agiter le pays; ils ne pourraient même rien pour nous : suspects autant que nous, dès qu'ils nous approchent, et faciles à reconnaître, ils ne tiennent à la Chine que par leurs chrétientés, composées de gens pauvres, disséminés et sans crédit. Si nous voulions ajouter au désordre de la Chine pour en préparer l'invasion, ce n'est pas aux chrétiens, mais aux musulmans, bien plus nombreux, bien plus guerriers et bien plus influents, qu'il faudrait nous adresser. Il suffirait, pour les soulever, de dix coquins ramassés à la Mecque et de quelques soldats musulmans formés au service des Européens. Ce ne serait là qu'un crime, et qu'un crime inutile; mais par les musulmans il pourrait être commis : par d'autres moyens il serait seulement tenté, et les conséquences en seraient graves. J'ajouterai qu'un agent capable, ayant comme garde d'honneur douze spahis bien choisis, pourrait, si la population de Pékin se soulevait, appeler tout ce qui est musulman à la défense de la légation de France.

Pour être au courant de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait en Chine, nous n'avons pas non plus besoin des missionnaires; il suffit que nos agents sachent quelque chose du pays dans lequel ils vivent et en entendent un peu la langue, ou soient servis par des interprètes doués au moins d'une intelligence moyenne. Un ministre, à Pékin, devrait avoir des secrétaires ou employés, un maître des cérémonies, des huissiers et des serviteurs tous chinois. S'il y avait près de lui une école de perfectionnement, cette école aurait des maîtres chinois. Tous ces Chinois de classes diverses, indépen-

dants du gouvernement, entreraient naturellement en rapport, chacun avec ses pareils, avec des gens de sa province, avec des marchands qui arrivent, qui partent, qui écrivent; tous ces gens se promèneraient, fréquenteraient les restaurants ou les cabarets, le parloir aux bourgeois, les marchés, les portiques des temples; liraient l'annuaire et les journaux de Pékin et des provinces. Il n'y a qu'un journal pour chaque lieu de quelque importance, et l'on n'y trouve que cette vérité officielle à travers laquelle un œil exercé arrive quelquefois à la vérité dite vraie; mais il y a les brochures, les affiches politiques et les chansons. Enfin, un agent diplomatique ou ses subordonnés ne sauraient toujours jouer au whist ou parler du bois de Boulogne avec leurs collègues de Rotten-row ou du Prater; ils doivent recevoir et rendre quelques visites. Les Chinois sont liants, babillards, frondeurs, curieux et indiscrets; on peut leur dire tout ce qui doit se répéter, et l'on n'a besoin de leur faire aucune question pour en apprendre tout ce qu'ils peuvent savoir. La Chine est, de tous les pays de l'Asie, celui où la police diplomatique est le plus facile; elle n'est difficile qu'au Japon : partout ailleurs elle peut se faire dans la mesure utile, sans aucun effort et sans aucune dépense. Je crois qu'il n'y aurait besoin d'argent que pour savoir ce qui se dit dans les conseils du gouvernement : peut-être même n'en faudrait-il pas beaucoup; mais comme cette police d'espion est celle dans laquelle on risque le plus d'être trompé, je ne crois pas qu'il fût utile de s'y abaisser. Autant il est nécessaire de savoir ce qui se passe et ce que pense le public, autant il est oiseux d'écouter des rapports qui n'ont pour garantie que la bonne foi d'un traître.

On sera surpris que je fasse si faciles des choses jugées impossibles par ceux qui ne les ont point essayées. Sans doute, quand nos agents habitaient Macao, ils devaient se contenter de ce que leur rapportaient les missionnaires, seuls visiteurs de la Chine; mais aujourd'hui ils vivent à Pékin, au cœur de l'empire; ils sont servis par de nombreux consulats, placés jusqu'au centre de la Chine : il n'y a point de motif pour qu'ils nous servent moins bien que les agents russes ne servent leur pays.

On prétend que les missions protestantes sont très-politiques : le fussent-elles, que pour juger le système il faudrait attendre qu'elles eussent fait en Chine autant de prosélytes que Ricci et les siens. Mais par qui sont-elles inspirées? Est-ce par la Suisse, par les États-Unis, par l'Angleterre? De 1807 à 1852, sur cent cinquante missionnaires protestants qui ont visité l'extrême Orient, quarante-sept étaient Anglais, quatre-vingt-huit Américains; quinze appartenaient à l'Europe continentale. L'Angleterre peut-elle, d'ailleurs, couvrir d'une même protection plusieurs sectes rivales? N'est-elle pas au tiers catholique? Et ne sait-on pas que, sauf les États-Unis, il n'est pas de lieu sur la terre où les établissements catholiques soient plus florissants que dans les colonies de la Grande-Bretagne, à Pinang, à Singapour, par exemple? Les

missions catholiques de l'Inde, de la Birmanie, du Thibet, ont-elles à se plaindre de l'Angleterre?

Je crois que le gouvernement anglais contribue pour la moitié aux frais des missions de l'Église anglicane, moins sans doute parce qu'elles sont des missions que parce qu'elles se rattachent à l'Église de l'État. Il contribue du moins, dans cette proportion, à la construction des édifices religieux, de l'église qui vient d'être construite au Japon, par exemple. Je ne vois rien là d'excessif; et puisque le gouvernement de la France salarie le clergé, il n'y a point de motif actuel pour qu'il n'assiste point les missions, comme chaque particulier peut les assister. La foi justifie ces offrandes; aucune arrière-pensée n'en doit abaisser le caractère.

L'Angleterre intervient quand notre exemple l'y oblige. Elle n'est druse dans le Liban que parce que nous y sommes maronites; il vaudrait mieux que nous y fussions simplement justes les uns et les autres.

Le gouvernement anglais ne pratique ni la tutelle, ni le sevrage; il ne patronne pas plus les missionnaires que les colons ou les commerçants: il assiste impartial à leurs querelles : s'il s'occupe d'eux dans l'Inde, c'est pour les contenir; loin d'être les serviteurs de sa politique, ils en sont souvent les adversaires acharnés. C'est bien mal connaître l'Angleterre ou les États-Unis que de voir dans leurs triomphes un résultat de la discipline et de l'union de leurs enfants. Partout où ces nations ont mis le pied en Asie, trois partis se trouvent en présence au sein de chacune d'elles : celui des missionnaires et celui des marchands, différents par la fortune, l'éducation et le but, rarement d'accord sur la politique; celui du gouvernement, plus sage, plus intelligent et plus soucieux de l'avenir, mais souvent calomnié, quelquefois entraîné, quelquefois impuissant. Tandis que nous n'avons peut-être en Chine aucune politique, l'Angleterre se trouve en avoir plusieurs. Ces divisions, les violences de la presse, n'ont, d'ailleurs, pas le danger que des esprits timides pourraient y voir : l'agitation du forum n'est qu'une manifestation de la vie publique, et le tumulte qui se fait sur le chemin n'empêche pas de le parcourir.

La tolérance, pourtant, ne doit pas être une dangereuse faiblesse. A côté de commerçants très-honorables et de missionnaires de la plus haute vertu, il se rencontre, dans l'extrême Orient, beaucoup d'aventuriers, écume de l'Europe et de l'Amérique. Les agents anglais et américains ne sont pas toujours suffisamment armés par la loi contre les entreprises criminelles et compromettantes de ces parias de la civilisation. J'ai vu dernièrement avec plaisir que le gouvernement anglais avait accordé des pouvoirs plus étendus à son ministre au Japon, sir Rutherford Alcock. Ces pouvoirs ne manquent pas à nos agents, et il est désirable qu'ils en fassent quelquefois usage pour débarrasser la Chine de caractères douteux et dégager notre responsabilité.

Leur attention doit tout particulièrement se porter sur les opérations relatives à l'engagement ou au transport de Chinois dans les colonies. L'émigration chinoise est, en effet, d'une immense importance, d'une part, pour les colonies, auxquelles elle fournit des bras, et dans lesquelles elle tend à introduire la petite culture; de l'autre, pour la Chine, agitée par les convulsions d'une population surabondante. Elle pourra servir à combler un jour le vide que la tyrannie turque a fait dans l'ouest de l'Asie; elle y ramènera le travail, et son vigoureux développement ne laissera plus de place au fanatisme. Il faut en surveiller le présent, afin d'en ménager l'avenir. Le premier essai tenté par des Français, vers 1820, sous le ministère de mon aïeul maternel le baron Portal, échoua par le mauvais choix des émigrants, qu'on ne choisit pas toujours beaucoup mieux aujourd'hui. Il n'y a rien que d'honorable à engager et transporter des travailleurs; mais des hommes sans conscience peuvent trouver dans cette entreprise l'occasion de crimes profitables. On a dit souvent, et, malheureusement, la population chinoise croit que des hommes ont été enlevés de vive force. On a pu exagérer le mal; on a pu forger des calomnies dans le but de soulever l'esprit public; mais il y a des faits qui ne sont que trop certains : l'enlèvement, par exemple, de Chinois et de Polynésiens pour l'exploitation des guanos qui appartiennent au Pérou. Un sujet anglais, mort depuis, m'a cyniquement déclaré avoir trempé dans des crimes pareils. Je regrettai beaucoup, comme je le lui dis alors, que la nature de mes attributions ne me donnât pas le droit de le faire pendre. Il est évident que l'émigration doit être encouragée; mais, en même temps, elle doit être surveillée de près, et les écarts constatés doivent être l'objet d'une répression sévère, immédiate, dont l'éclat puisse rassurer les populations, en leur montrant que nous voulons le bien et que nous savons être justes.

Enfin, je dirai que s'il est difficile d'obtenir, et s'il n'est pas nécessaire que les commerçants, les missionnaires et la diplomatie soient toujours du même avis et poursuivent toujours un même but, il est absolument indispensable que la politique de notre gouvernement soit toujours une, qu'elle soit représentée par une seule personne, le ministre de France. Il serait étrange que des actes de répression armée pussent s'accomplir, hors le cas de nécessité absolue, ou que des négociations politiques pussent être engagées autrement que sur l'ordre ou par les soins du représentant politique accrédité de la France.

J'ai terminé ce que j'avais à dire sur la question chinoise. Je reviendrai peut-être, ailleurs, sur quelques-uns des points que j'ai touchés.

Pour me résumer ici en quelques mots, je dirai :

Que nous devons, dans l'extrême Orient, développer notre commerce et maintenir notre rang;

Que l'indépendance et la neutralité des États de l'extrême Orient nous intéressent particulièrement;

Que le développement de la civilisation et celui de la puissance publique, dans ces États, étant des garanties de paix et de conservation, nous devons concourir autant que nous le pouvons à ces légitimes progrès;

Que nous devons chercher à conclure des traités, et veiller à ce qu'ils soient fidèlement exécutés; et que si nous sommes, dans ce but, contraints à recourir à quelque manifestation militaire, aucune occupation permanente ne saurait en résulter, l'imposition d'une indemnité de guerre pouvant suffire à couvrir nos frais, comme à châtier l'ennemi;

Que nous ne devons compromettre les missions ni par une protection bruyante, ni en réclamant d'elles des services faciles à obtenir d'autre part; et que nous devons, autant que possible, repousser toute ingérence dans les affaires religieuses ou politiques des États de l'extrême Orient;

Que cette politique modérée et loyale est clairement celle des États-Unis; que l'Angleterre et la Russie sont assez éclairées et assez sages pour la suivre aussi longtemps que le fâcheux exemple d'une politique opposée ne provoquera point chez elles l'explosion de convoitises qui, dans l'extrême Orient, auraient à leur service des moyens d'action plus puissants que les nôtres.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

PRÉFACE . . . . . pages 1 à 10

CAMPAGNE DE PÉKIN. — SOUVENIRS PERSONNELS. — Le monde chinois. — Routes de la Chine. — Enseignements du voyage. — Premières études. — Esprit des populations. — Hostilité des gouvernants. — Dernière rupture. — Préliminaires de la campagne. — Attaque des forts. — Le peuple et le pays. — Négociations rompues. — Préparatifs de l'ennemi. — Marche en avant. — Guet-apens. — Mon arrestation. — Transport des prisonniers. — La prison du Cheñ-pou. — Les condamnés. — Le Kao-myao. — Retour au camp. — Derniers combats. — Le palais d'été. — Sort des prisonniers. — Reddition de Pékin. — Retour à Tyen-tsin. — Premiers projets. . . . . pages 11 à 61

QUESTION CHINOISE. — Empire universel. — Migrations libres. — Paix européenne. — Grande question d'Orient. — Importance de la Chine. — Infériorité des Français. — Régime français. — Devoir du gouvernement. — Diplomatie lointaine. — École asiatique. — Bureau de statistique. — Attitude en Chine. — Ambassades asiatiques. — Réforme politique. — Réforme militaire. — Auxiliaires européens. — Rébellion actuelle. — Neutralité européenne. — Partage proposé. — Indépendance et unité. — Lois de la colonisation. — Établissement en Chine. — Républiques marchandes. — Statu quo. — Missions religieuses. — Conduite de l'Angleterre. — Émigration chinoise. — Unité de politique. — Résumé . . . . . pages 63 à 100

RECTIFICATIONS

Quelques erreurs plus ou moins importantes se glissent inévitablement dans un travail de la nature de celui-ci : mon intention est de les corriger à mesure que je les constaterai ou qu'elles me seront signalées.

Dans ce cahier :

Page 20, ligne 8, j'assigne à Hong-kong une population de plus de cent mille âmes; cette population, pour la ville de Victoria, capitale de l'île, est en réalité, en ce moment, de cent vingt mille âmes, et il existe quelques gros villages.

Page 79, ligne 33, je dis : « En outre de l'Américain Ward, deux officiers français ont déjà péri en défendant la Chine. » Des nouvelles récentes nous apprennent la mort de huit officiers anglais du corps de Gordon. A la distance où nous sommes de la Chine, il est difficile d'être au courant des opérations des corps anglo et franco-chinois, ainsi que de ce qui concerne l'organisation de ces corps et leurs mutations. J'ai récemment appris qu'un officier français était venu en France avec une mission militaire du gouvernement chinois. Je n'ai sur ce fait aucun détail.

On doit publier sous peu de jours, en Angleterre, le tableau du commerce de la Chine pendant les cinq dernières années. Dès qu'il me sera parvenu, je joindrai ce document, ou une analyse de ce document, à ma publication.

Page 25, dans une note, au lieu de : « loi du 22 mai 1781 »; il faut lire : « règlement du 22 mars 1781. »

Page 45, ligne 5, au lieu de : « à gauche en entrant »; il faut lire : « à gauche du lit des gardiens en regardant la porte. »

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES
SUR LA CHINE

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

GOUVERNEMENT

AVANT-PROPOS.
GOUVERNEMENT CENTRAL.

FONCTIONNAIRES CIVILS.
ADMINISTRATION.
FINANCES DE L'ÉTAT.

ÉTAT MILITAIRE.
VOCABULAIRE ADMINISTRATIF.

PARIS. — LIBRAIRIE DU MAGASIN PITTORESQUE
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

OCTOBRE 1864

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.
PARIS. — TYPOGRAPHIE PILLET ET DUMOULIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS
706
E77
1877
v.1

Escayrac de Lauture, Stanislas
La Chine et les Chinois

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 05 13 16 09 020 6